

NOUVEAU



NATIONAL
GEOGRAPHIC

TRAVELER

VOYAGES, EXPÉRIENCES, RÉCITS

N°2 JUIN-JUILLET 2016



Sur la frontière nord-coréenne



J'ai testé le sand surfing



Mon road trip sur la Riviera

VIÊT NAM, LAOS, CAMBODGE

Notre odyssée en Indochine

COLOMBIE LE TREK
DE LA CITÉE PERDUE

NEW YORK BALADE
DANS LES GRATTE-CIEL

DARJEELING LÀ OÙ
POUSSE LE THÉ PARFAIT

MARSEILLE JE ME POSE
À L'HÔTEL OU EN AIRBNB ?

LONDRES OÙ SONT
PASSÉS LES PUNKS ?

GAGNEZ UNE
CROISIÈRE
POUR 2 SUR LE
MÉKONG

Prix France : 5,95 € - BEL : 7 € - CH : 9,90 CHF - CAN : 8,95 CAD - D : 8 € - ESP : 7,90 € - GR : 7,90 € - ITA : 7,50 € - IUX : 7 €
PORT/CONT : 7,50 € - DOM : Surplace : 7,50 € - Minimo : 200 JAF - Zone CFA/Benelux : 200 JAF - Zone CFP



Agile en ville, mais pas que.



Volkswagen recommande Castrol EDGE Professional – Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538

Modèle présenté : Nouveau Tiguan Carat Edition 2.0 TDI 150 BVM6 4MOTION avec options pack 'Offroad' et jantes en alliage 20" 'Kapstadt' gris métallisé.
Cycle mixte (l/100 km) : 5,4. Rejets de CO₂ (g/km) : 141.

Professionnels, découvrez la version Business de ce véhicule sur volkswagen-professionnels.fr



NOUVELLE TECHNOLOGIE
4MOTION ACTIVE CONTROL.
4 ROUES MOTRICES POUR
CHOISIR VOTRE TERRAIN.

Découvrez sur volkswagen.fr tout ce qui fait du Nouveau Tiguan l'un des véhicules les plus innovants de sa génération.



Nouveau Tiguan.
Jouez sur tous les terrains.



Volkswagen



Nid douillet en Californie

★★★★★ Vivez chez Anne

Réservez vite

Vivez là-bas. Même si c'est juste pour une nuit.



Chez vous, ailleurs



Slow Traveler



Voici la première carte « isochrone » connue. Chaque couleur appliquée à une région indique le temps de trajet approximatif pour s'y rendre à partir de Londres. Cette carte a été réalisée en 1881 par le géographe (et cousin de Darwin !) Francis Galton. En légende, il est indiqué que ces estimations supposent des conditions de voyage favorables, une préparation à l'avance des déplacements et de ne pas engager de coûts extravagants. Si l'ensemble de l'Europe est à moins de dix jours de l'Oural, l'Amazonie, le cœur de l'Afrique et la plus grande partie de l'Australie et de la Chine exigent un périple de plus de quarante jours. Quarante jours ? Marco Polo aurait parlé d'une excursion. Lui, pour aller à Pékin huit cents ans plus tôt, avait dû marcher pendant trois ans. Quarante jours ? En 2016, c'est assez pour faire plusieurs fois le tour du monde.

Aujourd'hui, une carte isochrone ne placerait aucune région à plus d'une journée et demie de voyage depuis Londres. L'homme curieux se réjouit : il peut aller partout. Le voyageur dans l'âme s'attriste : la planète devient si petite. Sauf qu'il suffit en réalité de peu pour réinventer les distances, retrouver le temps long du voyage. Prenez Thibault et Brice, partis à la découverte des routes mythiques de la Riviera. Ils ont roulé dans un Combi VW orange de 1979 qui leur a offert des pointes à 50 km/h maxi en descente : leur odyssée a pris un goût de vintage (lire p. 80). Et que dire d'Emma qui, en Colombie, a voulu explorer la Ciudad Perdida, cité perdue au fin fond de la forêt équatoriale. Elle a marché quatre jours au milieu des serpents et des araignées, se frayant un chemin parmi les lianes (lire p. 72). Oui, elle s'est prise pour Indiana Jones ! En Bourgogne ou en Antarctique, chaque voyage sera ce que vous en faites. À Traveler, on veut juste vous donner des histoires, des idées et des envies !

JEAN-PIERRE
VIRGAUD
RÉDACTEUR
EN CHEF





Ma rencontre avec Coober Pedy, dans l'Outback australien

Claire Gabriel, qui nous raconte une étape de son road trip en van sur la Stuart Highway, gagne un an d'abonnement à « Traveler ». Bravo Claire !

VOUS AUSSI, ÉCRIVEZ-NOUS !

■ Merci à tous ceux qui nous ont écrit. Bravo en particulier à Amandine qui nous a raconté sa croisière dans la fabuleuse baie d'Along, au Viêt Nam. Son récit, avec beaucoup d'autres, est à découvrir sur son site travelystory.com

■ Célia et Pierre, qui évoquent leur voyage de noces en Namibie, nous ont fait frémir en nous racontant leur découverte, un matin, d'une empreinte de lion à côté de la tente où ils venaient de passer la nuit.

■ Adrien Roesch, aventurier lui aussi, nous a raconté une formidable rencontre à Levendale, au fin fond de la Tasmanie, où il s'était rendu grâce au site HelpX, qui permet d'être logé et nourri en échange de quelques heures de travail. Son hôtesse, ancienne architecte, a tout plaqué pour revenir sur sa terre natale et y acheter un terrain afin d'accueillir et soigner des chevaux de course déchus, abîmés...

Écrivez-nous à votre tour, pour nous raconter un souvenir, une anecdote, nous donner un tuyau. La meilleure lettre gagne un an d'abonnement à *Traveler*. :)

Rouge la terre, verts les buissons de mulga, gris ou rouge l'asphalte et... gris le ciel ! Avec la pluie qui tombe et les nuages menaçants au-dessus de nos têtes, l'Australie méridionale que nous venons d'atteindre semble appartenir encore plus à l'Outback. [...] Puis c'est l'arrivée à Coober Pedy, [...] la capitale mondiale de l'opale. On nous en a donné des avis qui ont éveillé notre curiosité : « post-apocalyptique », décrit un guide de voyages ; « Je me croyais sur la Lune », m'avait raconté un touriste malais ; et plus récemment : « Coober Pedy est... inhabituel », a décrit l'hôtesse du hameau de Kulgera en choisissant son adjectif avec soin. « Inhabituel », et c'est quelqu'un qui habitait un *roadhouse* particulièrement insolite qui nous le disait.

[...] Quelques kilomètres avant l'arrivée même sur la ville, le paysage est transformé, recouvert de nombreux monticules de terre variant du rouge au blanc en passant par toutes les teintes d'ocre, œuvre des nombreuses taupes humaines qui creusent là-dessous. Les panneaux sur la route avertissent de ne pas marcher en dehors des sentiers battus, et avec des dessins si explicites qu'ils en sont presque humoristiques. On comprend qu'un pas de travers peut vous faire passer directement 20 mètres plus bas.

[...] Coober Pedy n'est même pas laide, elle ne ressemble à rien d'existant. C'est un bric-à-brac de préfabriqués, de boutiques d'opales et... d'habitations troglodytes ! Eh oui ! Car les mineurs ont eu cette bonne idée de loger sous la terre pour se protéger des températures aussi extrêmes en plein été qu'en plein hiver. [...] Le concept « underground » est développé un peu partout : nous visitons une librairie underground, un hôtel de luxe underground avec son café et sa boutique d'opales underground. [...] On se croirait VRAIMENT sur une autre planète. Mars par exemple. D'ailleurs l'endroit se flatte d'avoir servi de site de tournage à nombre de films, *Mad Max 3* ou *Priscilla, folle du désert* pour ne citer qu'eux. Nous pénétrons dans une bijouterie d'opales, où nous sommes accueillies par un monsieur d'une soixantaine d'années. Grec. À Coober Pedy, plus de 42 nationalités se répartissent au sein des 4 000 habitants. Grecs, Italiens et natifs de l'ex-Yugoslavie s'y taillent la part du lion. Lorsqu'il apprend que nous sommes Françaises, il se tourne vers une minette dans l'arrière-boutique. Française elle aussi.

[...] Nous profitons de l'opportunité pour poser des questions. [...] Son mari nous explique les avantages d'être son propre patron avec ses propres horaires et ses propres règles. [...] Est-ce facile de trouver des opales ? A priori, pour peu que l'on cherche de façon sérieuse et pas trop absurde : oui. Donc ça paye bien ? Ça peut ! Et surtout, pratiquement tout se passe au black, donc les taxes et tout le toutim, ce n'est pas pour Coober Pedy. Très gentiment, le Grec nous sort d'un gros coffre-fort dans l'arrière-boutique un sac d'opales encore brutes, dans la pierre, contenant 5 ou 6 morceaux larges comme la paume de la main. Nous restons bouche bée : le contenu étalé devant nous vaut 10 000 dollars ! Wouahou ! Cette fois, c'est sûr, nous sommes vraiment dans un autre monde, celui où les fortunes s'étalent sans systèmes d'alarme, dans un incognito le plus total, celui où l'argent passe sous les tables et où le business s'effectue au pub. ■





NORVÈGE

STIMULANTE PAR NATURE

LÀ OÙ LA VIE EST STIMULANTE PAR NATURE

© Bjørn Riesto - Visitnorway.com



Ayez l'âme d'un explorateur, découvrez la Norvège comme vous l'aimez. Pour apprécier pleinement la nature norvégienne, profitez l'été des activités de plein air. Pays de contrastes, la Norvège vous offre, du Nord au Sud, des vacances inoubliables dans un environnement exceptionnel.

L'histoire continue visitnorway.com

SOMMAIRE

TRAVELER N°2



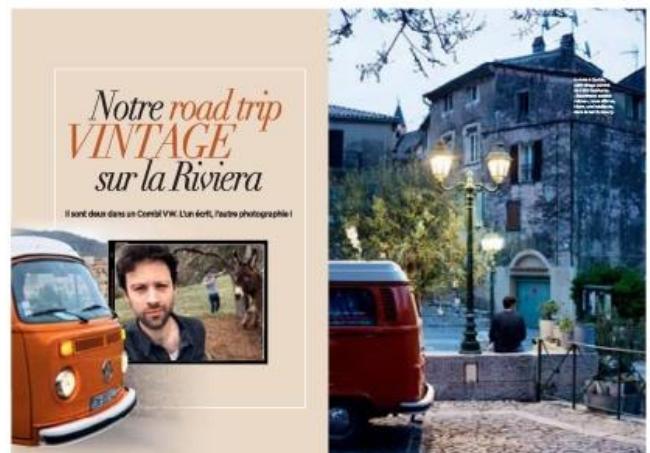
10 DANS L'ŒIL DU TRAVELER



16 L'INSTAGRAMER



60 INDE



80 CÔTE D'AZUR

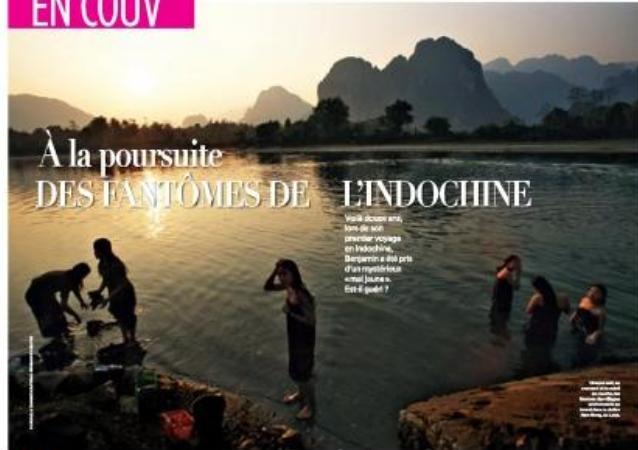


109 NOS WEEK-ENDS EN VILLE



126 CARNET DE VOYAGE

EN COUV'



30 LAOS, CAMBODGE, VIỆT NAM



48 NEW YORK

N°1
J'ai exploré la RÉUNION à 360°

Aline est notre blogueuse tout-terrain.



90 EXPÉRIENCES INÉDITES

L'ALBUM PHOTO 5

**JE PEINS LES MURS
AUTOUR DU MONDE**

Julien « Seth » Malland est le globe-trotter du street art.



www.wiley.com

102 L'ALBUM PHOTOS

ET AUSSI...

6 COURRIER 18 LE JOURNAL DU GLOBE-TROTTER
vélo vintage, cocktails *Breaking Bad*, Bowie, onsens...

24 L'ESCAPEADE DU MOIS 8 raisons d'aller dans le Tyrol

26 LE BLOGUEUR Jordy et l'hôtel maudit **68** PORTFOLIO

Les lutteurs *kushti* en Inde 72 COLOMBIE Le trek de

la cité perdue 125 CHECK-LIST Notre sélection de drone

138 LA DERNIÈRE PAGE « Salut » dans toutes les langues.

En couverture : Les rizières de Mu Cang Chai, au nord du Viêt Nam.

© SARAWUT INTAROB/NATIONAL GEOGRAPHIC YOUR SHOT.

Et aussi: DENIS BOURGES/TENDANCE FLOUE (DMZ) - JOHN SEATON CALLAHAN/

GETTY IMAGES (SAND SURFING) - BRICE PORTOLANO/HANS LUCAS (RIVIERA).

Ce numéro comporte une carte broché abo sur l'ensemble des kiosques France.

130 LES TRAINS MYTHIQUES

Plonger dans les rapides du **ZAMBÈZE**

La découverte des chutes Victoria, à la frontière entre la Zambie et le Zimbabwe, ne se résume pas aux plateformes d'observation sur la terre ferme. Aux amateurs d'adrénaline s'offre une alternative plus grisante : la descente en rafting du fleuve Zambèze. La période optimale pour la pratique du rafting va de juillet à mi-février (zambiatourism.com). Lancés en contrebas des chutes, dans un canyon de basalte, les passagers des canots pneumatiques affronteront des rapides de classe 5, qui comptent parmi les plus sauvages de la planète. En prime, le fleuve est fréquenté par des hippopotames, des crocodiles, des babouins et des singes vervets.



Dans l'œil
DU TRAVELER

Jouer les troglodytes en AFRIQUE DU SUD

La voûte céleste pour plafond et les bruits de la nuit sans filtre comme berceuse au sommeil des visiteurs. Les logements de la réserve naturelle privée de Kagga Kamma (kaggakamma.co.za) permettent d'expérimenter une formule inédite d'immersion dans la nature et dans le confort d'une suite. Niché dans les montagnes du Cederberg, au nord du Cap, en Afrique du Sud, l'établissement se fond dans le paysage, avec ses logements troglodytes installés dans les formations de grès typiques des lieux. Zèbres de Burchell, antilopes, chacals, caracals et porcs-épics comptent parmi les nombreux représentants de la faune locale.



Dans l'œil DU TRAVELEUR



© PIERRE JACQUES / GETTY IMAGES



Garder son équilibre au-dessus des **ALPES**

Les parois vertigineuses des Alpes ne sont pas réservées aux seuls professionnels de l'escalade. De multiples vias ferratas s'offrent aussi aux voyageurs avides de sensations fortes, comme celle du Roc du Vent, dans la région du Beaufortain, en Savoie. Le parcours, accessible à tous, compte parmi les plus réputés du genre (areches-beaufort.com). Les panoramas à couper le souffle s'enchaînent le long de ses deux kilomètres, à plus de 2000 mètres d'altitude. Vue imprenable sur les lacs de la Gittaz (ci-contre) et de Roselend, et sur les massifs de la Vanoise, du Grand Paradis et du Mont-Blanc.



L'Instagramer

“En Nouvelle-Calédonie, je veux raconter



Bruno Maltor,
aFrenchtraveler

Bruno Maltor 🌎 French travel blogger always around the world 🇫🇷 Bruno@votretourdumonde.com ♦ MY EUROTRIP IN 4 MINUTES HERE : youtu.be/6Mw2-93xKaM

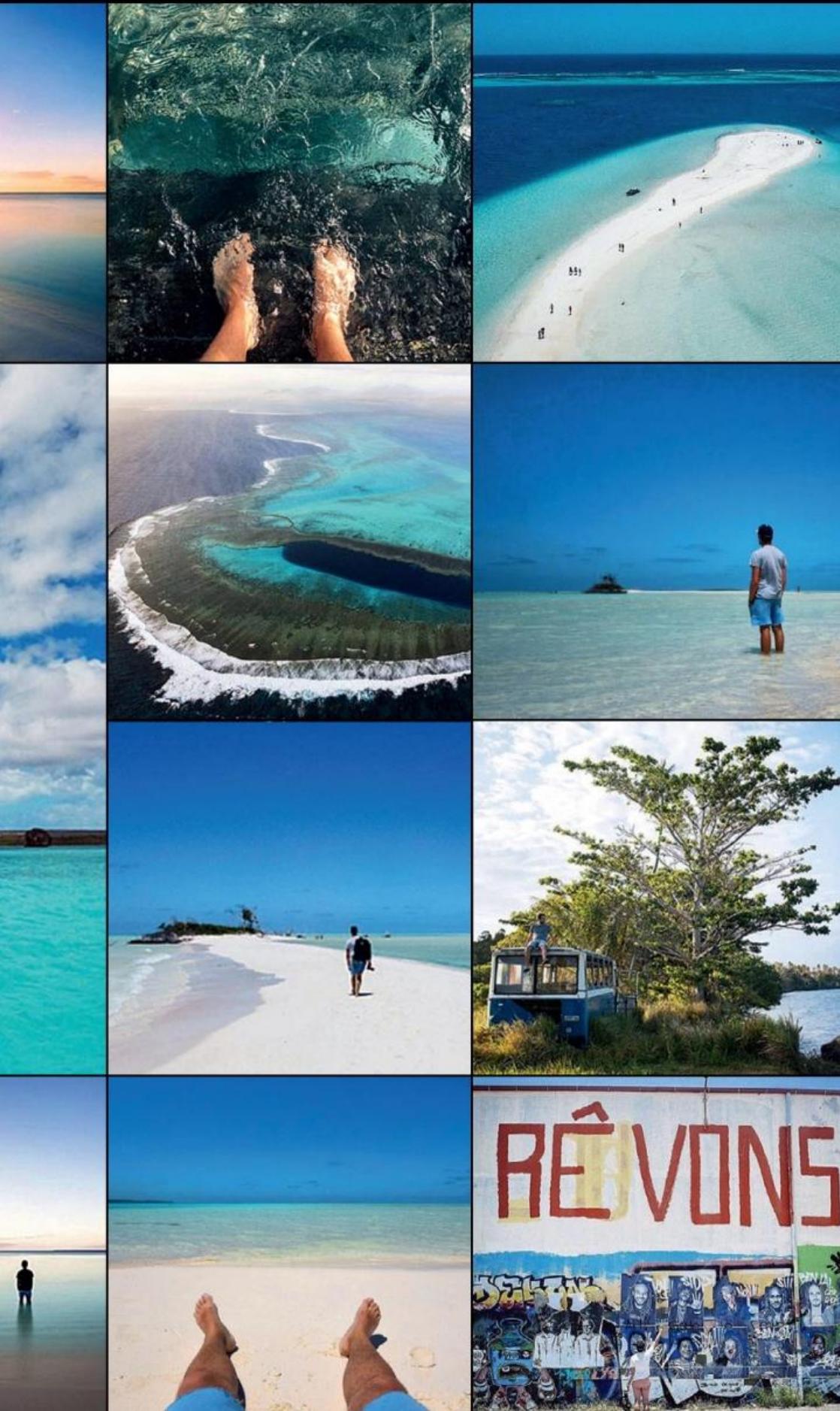
582 publications **117k** abonnés **566** suivis



Enfant, dans un village du Cantal, Bruno Maltor a une carte du monde épinglée au-dessus de son lit. Chaque soir, il apprend le nom d'une capitale. Bientôt, il connaît aussi tous les sites remarquables de chaque pays. Adulte, il décide d'aller voir le monde en vrai. « Je me suis débrouillé pour faire une partie de mon cursus à l'étranger, raconte-t-il. J'ai ainsi vécu à Montréal, Francfort et Shanghai. » Fin 2012, à 21 ans, il ouvre son blog, « Votre tour du monde », pour tester ses compétences en marketing Web acquises pendant ses études. Visiblement, il a bien retenu ses leçons : les visiteurs sont au rendez-vous. Au point qu'il peut aujourd'hui vivre de son site. Son blog - et ses envies - l'ont mené dernièrement en Nouvelle-Calédonie, d'où il a ramené ces clichés qui montrent pourquoi cela vaut le coup de faire 24 heures de vol jusqu'à la France des antipodes.



une histoire toute simple : c'est le paradis sur terre."



Making of

L'instagamer l'avoue d'emblée : ses shootings, il ne les prépare pas. « Je prends mes photos au feeling, en me baladant. Si un lieu m'inspire, je peux le photographier cent fois. Sa silhouette de dos, coiffée de son immuable casquette, est devenue sa signature. « Ce n'est pas que je me trouve moche, rigole-t-il. Mais cacher mon visage permet aux gens de se projeter davantage. Pour ces photos, j'utilise le plus souvent un trépied. » En Nouvelle-Calédonie, il a embarqué son habituel Nikon D750, qui lui permet d'envoyer les images en wifi sur son téléphone. « Je peux les poster directement sur Instagram. Je n'utilise pas de filtres, qui uniformisent. » Pour Bruno, photo rime avec réseaux sociaux. « Sur mon Snapchat, afrenchtraveler, je montre les coulisses des prises de vue. » Grâce à son drone, son dernier joujou, il a immortalisé les lagons calédoniens. Avec toujours le même fil directeur. « Avec mes photos, je veux raconter une histoire. En Nouvelle-Calédonie, elle était simple : c'est le paradis sur terre. » ■

Gaëlle Renouvel

Le journal du GLOBE-TROTTER

News & tendances

VINTAGE

BACK TO THE 50'S À VÉLO ET EN ANJOU

Pédaler, oui mais avec style. Les 18 et 19 juin, au festival « Anjou Vélo Vintage » à Saumur, c'est bretelles et noeud pap' pour les hommes, rouge à lèvres et robe de pin-up pour les femmes. Quatre parcours de 30 à 130 km, avec des noms qui mettent dans l'ambiance, tels Jean-Guy Dondroit ou Anatole Laguiboile, sont proposés. À condition, là aussi, de jouer la carte rétro en s'équipant d'un biclou d'avant 1987. « C'est magique de voir tous ces gens habillés vintage pédaler au milieu des vignes, raconte Clémence Esnault, l'une des organisatrices. Et comme, pendant le festival, il y a de la musique swing et une ambiance guinguette, on a l'impression de vivre dans les années 1950. »

www.anjou-velo-vintage.com

© DAVID DELARUE/ANJOU VÉLO VINTAGE (VÉLO) - GOOGLE (RANDONNEUR)



LE CHIFFRE

500 000 KM

dont 500 à pied. C'est la distance qu'a parcourue Panupong Luangsa-ard, un triathlète thaïlandais. Pas pour s'entraîner de façon intensive – ou pas uniquement – mais pour Google Street View. Avec une caméra de 18 kilos filmant à 360°, qu'il a bravement portée sur son dos, il a répertorié plus de 150 lieux de Thaïlande. Ses préférés ? Les plantations de thé de Chiang Mai et le Sanctuaire de la Vérité, à Pattaya. Normalement, pour ajouter des lieux sur son service de promenade virtuelle, Google envoie des voitures équipées d'une caméra. Mais pour certains sites accessibles uniquement à pied, ce sont des courageux comme Panupong qui s'y collent. Grâce à eux, on peut les admirer sans bouger de son fauteuil.



LE SITE

UN AIRBNB OPTION LANGUE

Devenir enfin *fluent* sans sortir de son salon. Se faire héberger à l'œil en voyage. C'est la double promesse de TalkTalkBnb. Cette plate-forme connecte des personnes désirant pratiquer une langue avec des voyageurs dont c'est la langue maternelle. En échange du gîte et du couvert, ces derniers s'entretiennent avec leurs hôtes pour leur permettre de pratiquer.

talktalkbnb.com,
inscription gratuite





Un couple sportif et élégant, sur leur tandem vintage, lors de l'édition 2015, qui a réuni 3 300 personnes.

LE GADGET

LE RÉCHAUD QUI FAIT BATTERIE

Le BioLite sert à la fois de réchaud et de recharge pour téléphone (ou tout autre équipement muni d'une prise USB). Et tout ça sans essence ni gaz.

Il suffit de mettre des brindilles dans son fût pour que la magie opère : un système intégré transforme la chaleur dégagée par le feu en énergie électrique. On ne sait pas si on en a besoin, mais c'est la classe !

[www.bioltestove.com/
products/biolite-
campstove](http://www.bioltestove.com/products/biolite-campstove),
149,95 €.



PROGRESSISTE

PIÉTONNE VERTE

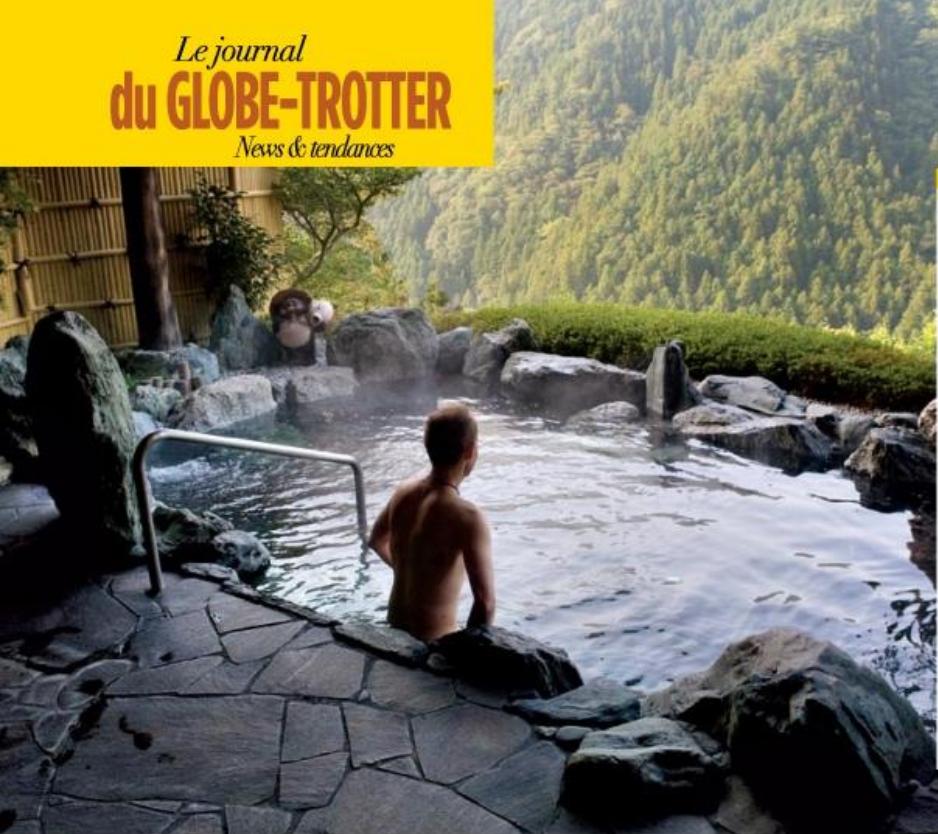
À voir aux antipodes. À un carrefour de Yarra, dans la banlieue de Melbourne (Australie), le petit bonhomme vert des feux de signalisation est devenu... une femme. Et pas n'importe laquelle : sa silhouette est inspirée de Mary Catherine Rogers. Un bel hommage rendu à cette militante pour l'égalité des sexes. Membre du parti travailliste, née en 1872, elle fut l'une des premières femmes élues en Australie.

L'INNOVATION

UN HÔTEL-CAPSULE à Roissy

Bientôt, le transit à Paris-Charles de Gaulle va pouvoir se transformer en moment relax. Le 1^{er} juillet, Yotel, une chaîne déjà présente dans de nouveaux grands aéroports, y inaugurera son nouvel établissement. Le concept ? Inspiré des hôtels-capsules japonais, il permet de faire un somme dans un vrai lit et de prendre une douche entre deux avions. Chaque « chambre » dispose du wi-fi, d'un petit bureau avec prise et d'une télévision. Des boissons chaudes gratuites sont également à disposition. Top, mais pas donné : la capsule pour deux personnes se réserve au minimum pour 4 heures, au prix de 75 euros. yotel.com





TATOO OR NOT TATOO

DES BAINS POUR TOUS AU JAPON

Des touristes ont parfois été refoulés à l'entrée des *onsens*, les bains publics traditionnels japonais. La cause de ce refus ? Leurs tatouages. Pour les Japonais, ces derniers restent associés aux yakuzas, les membres de la pègre nippone. L'office national du tourisme au Japon a mené une enquête pour évaluer l'ampleur du phénomène. Résultat : plus de la moitié des ces établissements refusent les visiteurs tatoués. Ce qui n'est pas bon pour le business ! Il a donc été demandé aux tenanciers des *onsens* d'être un peu plus flexibles et de les accepter. Vous n'aurez plus à regretter ce tatoo « Rebel » fait à 16 ans.

© ANTHONY GIBLIN/GETTY IMAGES (ONSEN) - GAIA CALCAGNI MERLINI/ABQ (BREAKING BAD) - OLIVIER SCHIEFFER/MOTHERSHIP (ROTTERDAM)

EXPÉRIENCE

COCKTAILS DANS LE VAN "BREAKING BAD" À PARIS

Après Londres, c'est au tour de Paris d'accueillir, à partir de juin, un bar éphémère inspiré par *Breaking Bad*. Le concept joue à fond la carte de la série où un professeur de chimie fabrique de la drogue avec un ancien élève paumé dans une camionnette. Après avoir enfilé une seyante combinaison jaune, les aspirants Walter White pénètrent dans un van et se retrouvent devant des pipettes et des éprouvettes. Pas pour fabriquer de la crystal meth, mais des cocktails 100 % légaux. À Londres, où le bar-van s'est posé trois mois, 45 000 accros ont tenté l'expérience. Mais celle-ci se mérite. Pour l'édition parisienne, il faut déjà s'inscrire, car le van (dont l'emplacement est tenu secret) ne comporte que 22 places.

Pré-inscription sur abqparis.com



CITY LIFE

LES ARBRES SE BAIGNENT À ROTTERDAM

Ce printemps, une étrange forêt a poussé dans le port de la ville néerlandaise. On la doit à Jeroen Everaert, du collectif Mothership. La vingtaine d'arbres – des ormes hollandais – étaient plantés dans la ville et devaient être abattus ; leurs flotteurs sont d'anciennes bouées du port. Le but de l'artiste : attirer l'attention sur le changement climatique et proposer de nouvelles manières de végétaliser les zones urbaines.



RENAULT
La vie, avec passion

Renault KADJAR

Vivez plus fort.



Système Easy Park Assist*

Boîte automatique EDC à double embrayage*

Projecteurs avant Full LED Pure Vision*

* Disponible de série ou en option selon version. Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 3,8/5,8.

Émissions CO₂ min/max (g/km) : 99/130. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

Renault recommande

renault.fr

STREET ART

Un mur beau oui comme BOWIE

C'est le privilège des légendes, même quand elles meurent, elles ne disparaissent jamais. David Bowie, décédé le 10 janvier dernier, a désormais un mur à son effigie à Manchester. On le doit au street artist Akse. « À sa mort, des fans m'ont demandé de célébrer sa mémoire, raconte le Français installé à Manchester depuis vingt ans. Mais tant d'hommages avaient déjà été rendus que je me demandais ce que je pouvais apporter de plus. Jusqu'à ce que je tombe sur une photo de Gavin Evans qui m'a scotché. » Consécration suprême pour Akse : sa peinture a été adoubée par Iman, la compagne de Bowie, qui a tweeté son œuvre.

www.akse-p19.com



Le Stevenson Square est un spot de street art populaire à Manchester.

LA BOX

DU VOYAGE EN BOÎTE

Chaque mois, Boxtrotter propose un colis ayant pour thème une ville européenne. « Dans la boîte Berlin, on trouve une Trabant en kit, du miel, un calendrier, du savon, un porte-cartes, tous produits localement, détaille Sébastien Fontenay, le fondateur. Elle contient aussi un guide rédigé à la première personne. » L'objectif de ce Bordelais de 26 ans ? « Que notre box donne envie aux gens de partir à leur tour. »

laboxtrotter.com, 29 € la box.



LE WTF

DES GÂTEAUX... EN LÉGUMES

Les pâtisseries, c'est bon, sauf pour la ligne. Partant de ce constat implacable, la designer culinaire japonaise Mitsuki Moriyasu a eu une idée : créer des gâteaux entièrement en légumes. Dans sa boutique de Nagoya, on peut s'offrir une tranche de pièce montée spectaculaire de crudités pour 6 €. Le prix de la bonne conscience.



LE MUSÉE

EN VACANCES CHEZ LES CEAUSESCU



De 1965 à 1989, le couple de dictateurs roumains a vécu au palais Primăverii (« palais du Printemps »), à Bucarest. Depuis mars, il est ouvert au public. Situé dans l'ancien quartier de la nomenklatura, l'imposante villa de 80 chambres dévoile le goût pour le faste de Nicolae et Elena Ceausescu avec ses miroirs en verre de Murano, sa salle de cinéma, sa piscine intérieure, son or et son marbre.

CROISIÈRE ANIMÉE PAR



ÎLOTS DU SUD - NOUVELLE-CALÉDONIE
Couvrant environ 23 000 kilomètres carrés, le lagon de Nouvelle-Calédonie, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, peut se vanter d'être le plus fin et le plus grand lagon au monde.

De la Nouvelle-Zélande au Vanuatu

Les îles planètes d'Océanie

Embarquez pour une croisière dans les îles de Mélanésie en compagnie de Xavier Desmier, photographe du National Geographic.

Un voyage réussi est une suite d'instants inoubliables. Naviguer dans le plus beau lagon du monde, jusqu'à un paradis de sable blanc appelé Tira, où les veillées se font à la bougie en contant des légendes d'antan. Apercevoir les lueurs du volcan Yasur, comme le capitaine Cook, avant d'escalader ses flancs pour observer une éruption au plus près. Explorer la mystérieuse île noire d'Ambrym, puis s'immerger dans les croyances ancestrales des communautés mélanésiennes...

Conçue en collaboration avec le magazine National Geographic, cette croisière sur *L'Austral*, navire d'expédition cinq-étoiles, permet de découvrir l'incroyable biodiversité

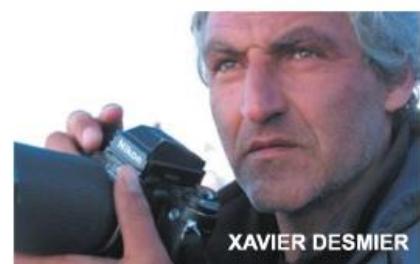
de la Mélanésie. Partie d'Auckland, elle aborde les îles subtropicales de Nouvelle-Zélande, avant de faire halte en Nouvelle-Calédonie, au rythme de plongées dans un lagon classé au patrimoine de l'UNESCO.

« Cette croisière épouse parfaitement la philosophie du National Geographic, explique-t-il. Voyager en immersion, en prenant le temps de la découverte et de la rencontre. »

Puis elle rejoint le Vanuatu, magnifique archipel de 83 îles aux traditions préservées, dont certaines communautés refusent même tout contact avec le monde extérieur.

Présent à bord, le photographe du National Geographic, Xavier Desmier, ancien compagnon d'aventures du

capitaine Cousteau et de Jean-Louis Etienne, partagera ses secrets de photographe, du montage d'une expédition à la composition d'une image et la construction d'un reportage.



XAVIER DESMIER

LE YACHTING DE CROISIÈRE AVEC PONANT



Accédez par la mer aux trésors de la terre à bord de luxueux yachts à taille humaine. Équipage français, expertise, service attentionné, gastronomie : au cœur d'un environnement 5 étoiles, partez à la découverte de destinations d'exception et vivez une expérience de voyage à la fois authentique et raffinée.

CROISIÈRE NATIONAL GEOGRAPHIC

De Auckland à Port Vila
Du 18 février au 1 mars 2017

À partir de 4 020 €⁽¹⁾ par personne

Contactez votre agent de voyage ou le 0 820 20 31 27*

L'ESCAPADE DU MOIS

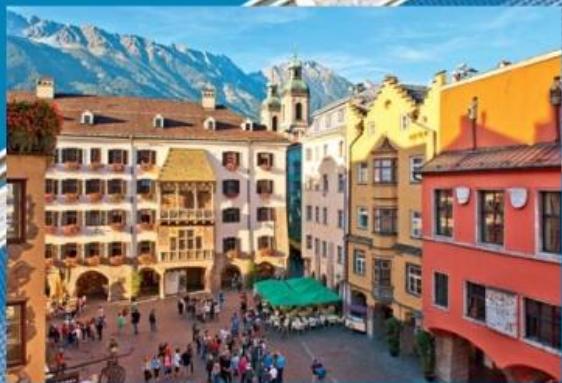
8 raisons d'aller dans le

Après avoir écrit cet article, Gaëlle a pris son billet pour l'Autriche.



CLUBBER SOUS LES ÉTOILES

Le Wetterleuchten est certainement l'un des festivals les plus agréables du monde. Ce rendez-vous électro, qui a lieu les 16 et 17 juillet, se passe en plein cœur du massif des Nordkette, à une montée de téléphérique d'Innsbruck. Oublié le « Comment je vais rentrer chez moi ? » : on peut planter sa tente pour une nuit en musique... à 2000 mètres d'altitude.



EXPLORER INNSBRUCK

Et notamment pour son emblème, le Petit toit d'or. Cette loggia surmontée d'un toit scintillant a été construite vers 1500, à l'occasion du mariage de Maximilien I^{er}, afin de montrer que les finances de l'empereur se portaient bien. Un peu mensonger puisqu'il n'est pas recouvert d'or, mais de simples bardes de cuivre dorés à l'or fin !

AFFRONTER SON VERTIGE

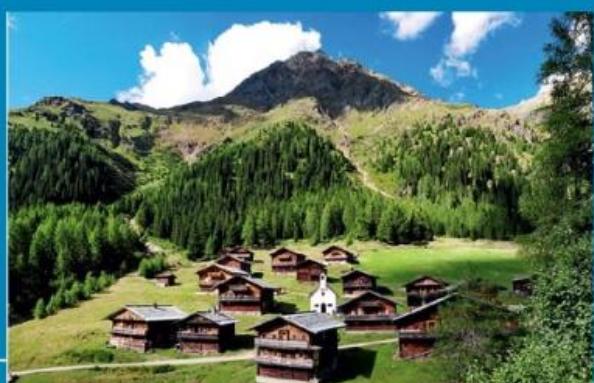
Le Highline179 est un pont de 406 m de long qui relie les ruines du château d'Ehrenberg au Fort Claudia. Après 20 minutes de raidillon pour y accéder, offrez-vous une petite frayeur : sous vos pieds, le grillage offre une vue plongeante sur la vallée, qui se trouve à l'équivalent de plus de 30 étages plus bas (ci-dessous).



Des glaciers,
des alpages
et 700 sommets
à plus de 3000 m...

le Tyrol est une province alpine autrichienne, partagée en 1919 entre l'Autriche et l'Italie.

Au centre, Innsbruck, sa capitale et ses quelque 120 000 habitants. Et tout autour, 24 000 km de sentiers balisés.



**LES BONS PLANS DE...
LUCIE**



du blog voyagesetvagabondages.com

SE RÉGALER

N'hésitez pas à tester les mets locaux, je n'ai jamais été déçue. Pour le fromage, je vous recommande un petit tour chez Kasplatz, à Kirchberg, pour une délicieuse dégustation avec vue. Boire un verre de schnaps après un repas est typique de la culture autrichienne et il serait dommage de passer à côté. Le mieux est de participer à une dégustation pour savoir quelle est votre eau de vie préférée. Chez Gidis Genusswerkstatt, à Fieberbrunn, on vous expliquera tout, on distille de manière traditionnelle et il y a plusieurs dizaines de schnaps à goûter dans une ambiance très amicale.

INSOLITE

La ferme de Barbara, à Fieberbrunn, propose des randonnées avec des lamas. Le décor de carte postale est parfait pour profiter de cette promenade en compagnie de ces bêtes attachantes, marcher en harmonie avec elles, ralentir le rythme et suivre leurs états d'âme. Cela peut même avoir des effets thérapeutiques !

C'EST GRATUIT !

Je n'avais pas bien compris le concept de Kneipp jusqu'à ce que j'arrive sur place. C'est quelque chose qui se fait beaucoup dans le Tyrol et en Autriche. C'est très relaxant et vivifiant, surtout après une longue randonnée. Il s'agit de plonger les jambes, les pieds ou les bras, dans des piscines d'eau très froide ou de marcher sur des pierres pour un massage de pieds.

FOLKLORE

Et pour bien finir ou bien commencer votre séjour et tout connaître de la culture du Tyrol, pourquoi ne pas tester la danse et le chant ? C'est au magnifique restaurant Sunseit, à 5 km de Hopfgarten, après un bon barbecue, que j'ai testé la danse traditionnelle au rythme du groupe Salven Sound et il semblerait que je ne me sois pas mal débrouillée du tout ! À votre tour ?

TYROL



VOYAGER DANS LE TEMPS

Jenbach (à 40 km d'Innsbruck), est le point de départ de deux locomotives à vapeur qui parcourent depuis plus de cent ans les 7 km escarpés entre le village et le lac d'Achensee. Après un trajet de 45 minutes, on peut enchaîner avec une balade en bateau. Du slow travel pour admirer des paysages exceptionnels.

PRENDRE UN BAIN DE BIÈRE

À Tarrenz, dans les caves du château médiéval de Starkenberger, la brasserie éponyme propose des bains de bière chaude. Les anciennes cuves de fermentation ont été recyclées en sept piscines, où l'on s'immerge à plusieurs. Chacune contient 42000 pintes. Pour une expérience totale, buvez-en aussi une bien fraîche.

VISITER UN MONDE DE CRISTAL

Plonger dans le plus grand kaléidoscope du monde, emprunter la mystérieuse ruelle de glace, pénétrer dans le dôme de cristal... Chaque salle de cette exposition permanente Swarovski, à Wattens, à 15 km d'Innsbruck, où le fabricant de cristal est né en 1895, est un univers singulier. Pour les enfants, un impressionnant géant en herbe trône sur une grande aire de jeux dans le beau jardin.

VIVRE LA VIE DE CHALET...

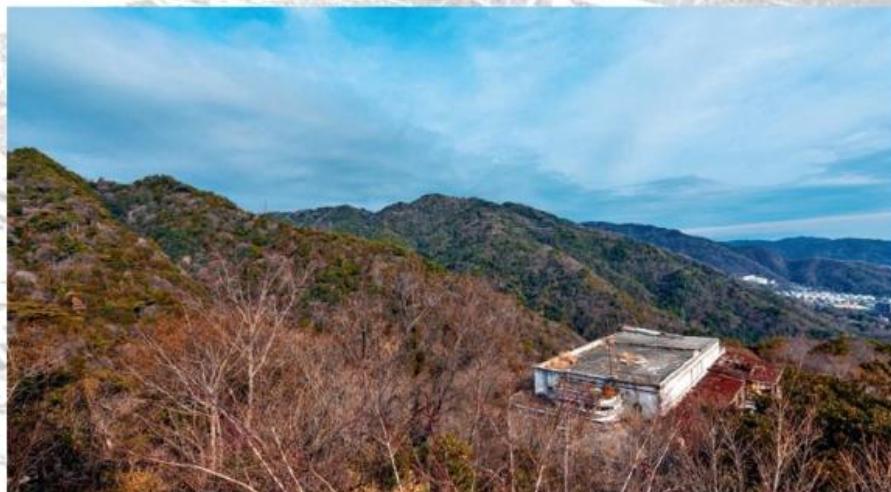
À Oberstalleralm, un village d'alpage préservé, on peut louer l'un des 18 chalets traditionnels et s'offrir un break dans un paysage de carte postale.

... OU DE CHÂTEAU

Le Natur Eis Palast (palais en glace naturelle) est un réseau de grottes sous le glacier de Hintertux. Équipé d'un casque et d'un baudrier – sans oublier des vêtements chauds, car la température ne dépasse jamais 0°C – on descend dans une crevasse. Clou de la visite : la chambre aux cristaux (photo) et le palais d'une hauteur de 15 m !



Le blogueur ADEpte de l'URBEX, JORDY PISTE*



Adossé au mont Maya, l'hôtel en ruines est l'objectif...



Le funiculaire est en panne, il faut s'accrocher à la corde. Sueurs froides garanties !



L'hôtel a survécu à la Seconde Guerre mondiale, mais pas au séisme de Kobe, en 1995.

Sur le mont Maya, à Kobe, règne l'une des plus grandes célébrités du monde des *haikyo* [lieux en ruine, en japonais, ndlr] : le Mayakan ou Maya Hotel. Le moyen « officiel » de s'y rendre est d'utiliser un funiculaire, conçu d'ailleurs par la société qui a construit l'hôtel en 1929. La voie officieuse consiste à prendre un sentier escarpé et dangereux. Au vu de notre planning, le funiculaire semble plus adapté et surtout moins fatigant. Mais, surprise, quand on y arrive, il est en rénovation ! Il ne nous reste plus qu'à opter pour la dangereuse randonnée.

* L'URBEX, C'EST QUOI ?

Contraction de « urban exploration », cette activité consiste à explorer des lieux construits par l'homme et abandonnés. Elle fédère une communauté ultraconnectée à travers le monde. La règle : ne laisser d'autres traces sur les sites que celles de ses pas.

C'est une très belle journée sur Kobe, alors ce n'est pas une si mauvaise alternative. Après avoir acheté une carte de la montagne, on avance sur ce qui nous semble être la bonne voie. Mais nous nous rendons vite compte que nous faisons fausse route. On s'arrête pour demander des informations à un marcheur. Il nous explique qu'il faut passer par le chemin barré d'un panneau « Interdit ». Mmm, mais oui, bien sûr ! Cette fois, la pente grimpe férolement, mais au moins on sait qu'elle va tout droit vers l'hôtel abandonné. Des cordes aident à monter et descendre, et elles nous ont probablement sauvé des chutes. Nous arrivons en un seul morceau au Mayakan. Celui-ci fut bombardé durant la Seconde Guerre mondiale, amoché par de multiples désastres (surtout des typhons) avant d'être assommé

UN HÔTEL MAUDIT AU JAPON

 jordymeow.com

une fois pour toutes par le terrible séisme de Kobe en 1995. Entre temps, il fut fermé, retapé et relancé à plusieurs reprises sans jamais être rentable.

La chambre Verte

Voici la pièce symbolique du Maya Hotel, la chambre Verte. C'est le but principal des photographes qui vont visiter l'hôtel abandonné, parfois même l'unique raison. La lumière possède toujours une intensité incroyable et ses couleurs sont magiques en toutes saisons. Le sol est ruiné et s'enfonce de plus en plus. Apparemment, avant la guerre, la chambre Verte était une salle de bains avec des baignoires en brique. Elles furent ensuite recouvertes par le parquet actuel, aujourd'hui pourri. Prudence si vous y passez !

La chambre Zigzag

La chambre Zigzag a aussi sa petite histoire, rapportée par un explorateur qui est allé au Maya Hotel quand il était encore ouvert dans les années 1970. Selon lui, cette pièce avait une ambiance incroyable ; des rideaux bordeaux élégants encadraient les grandes fenêtres d'où l'on pouvait voir la belle nature du mont Rokkō. Devinez-vous à quoi servait la chambre Zigzag ? Eh bien, c'était la chapelle du Maya Hotel, utilisée pour les cérémonies de mariage ! Les Japonais ont l'aptitude incroyable à « construire » des chapelles n'importe où. Aujourd'hui, les seules fêtes sont celles des fantômes de l'hôtel. Ils dansent, servent des plats et chantent pendant la nuit. ■



JORDY MEOW

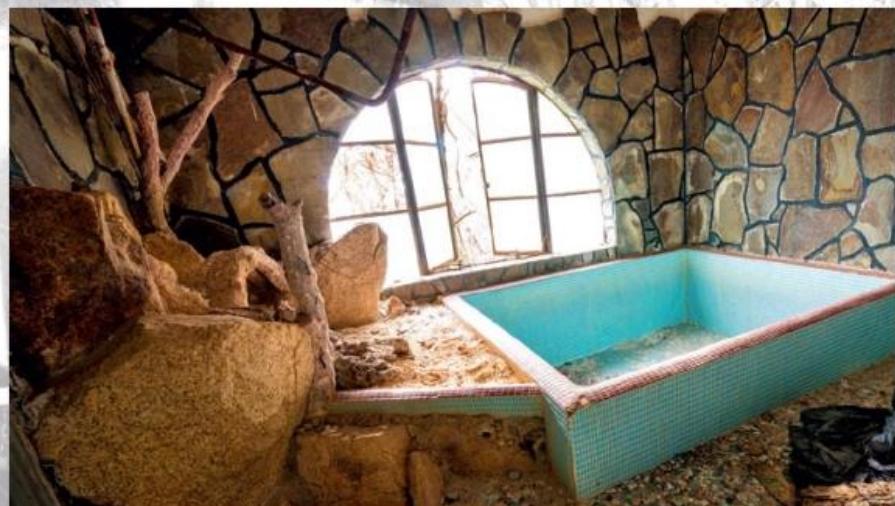
vit au Japon depuis 2008. On peut suivre ses explorations sur meow.fr et sur jordymeow.com. Dans *Nippon no Haikyo* (éd. Issekinicho), il raconte l'histoire de 38 lieux désertés.



La chambre Verte est vénérée des explorateurs. Les rayons du soleil y font danser les ombres.



La chambre Zigzag conserve ses habitués : des fantômes y danseraient la nuit. À vérifier.



Au sous-sol, les clients se délassaient nus dans le onsen (bain thermal) de l'hôtel.

Publi-communiqué



L'INDOCHINE AVEC VIETNAM AIRLINES EN AIRBUS A350 À PARTIR DE 582 € TTC*

Envie de dépassement et de découvrir tous les charmes de l'Asie du Sud-est ? Les paysages du Vietnam, du Cambodge et du Laos n'attendent plus que vous. Envolez-vous avec Vietnam Airlines à la découverte de la Trilogie Indochinoise.

VIETNAM

S'étendant sur 1700 km du nord au sud, le Vietnam invite à la découverte de ses paysages majestueux. Fort d'une diversité ethnique incroyable et de sa gastronomie riche en saveurs, le Vietnam vous séduira par sa culture traditionnelle très marquée et sa population accueillante.

Nos coups de cœur : explorer la baie d'Along à bord d'une jonque traditionnelle, s'enivrer des parfums impériaux de Hué, randonner dans les dentelles de rizières, plonger au cœur des récifs coralliens de Phu Quoc...

CAMBODGE

Succombez à la magie du Cambodge, pays dont la civilisation Khmère a laissé d'énigmatiques et merveilleux vestiges architecturaux. Le Cambodge vous surprendra également par la beauté de ses paysages ; rizières, villages pittoresques et plages paradisiaques font partie intégrante de cette destination aux multiples facettes.

Nos coups de cœur : admirer l'harmonie d'Angkor, naviguer sur le lac Tonlé Sap, se plonger au cœur de l'effervescence de la capitale Phnom Penh, se relaxer sur les plages de Sihanoukville...

LAOS

Jadis royaume du million d'éléphants, le Laos est incontestablement le pays le plus préservé d'Indochine. Laissez-vous charmer par sa quiétude, sa nature sauvage, ainsi que l'extraordinaire gentillesse de ses habitants. Ce petit joyau Indochinois saura sans aucun doute vous séduire.

Nos coups de cœur : visiter les temples de Vientiane, se balader à vélo à travers la majestueuse Luang Prabang, s'émerveiller lors d'une croisière sur le Mékong à la découverte des 4000 îles de Si Phan Don...

TROIS DESTINATIONS EN UNE

Grâce à un large réseau de destinations au Vietnam, Cambodge et Laos, ainsi que des vols Trans Indochine, Vietnam Airlines vous offre la possibilité de voyager facilement d'un pays à un autre. A noter : les vols domestiques et régionaux sont accessibles à des tarifs préférentiels, allant de 30€ à 75€ l'aller-simple en classe économique selon le trajet, lorsque les vols sont réservés et émis avec le billet France-Vietnam*.

* Tarif à titre d'information - susceptible de modification

FACILITÉS DE VISA

Vietnam : exemption de visa pour des séjours d'une durée inférieure à 15 jours.

Cambodge, Laos : visa à l'arrivée pour 30\$.

(Informations à titre indicatif, susceptibles de modifications, se renseigner auprès de l'Ambassade).

Pour plus d'informations :

Tél : 01 44 55 39 90 - www.vietnamairlines.com



VIETNAM AIRLINES

Au départ de Paris :

HANOI : 5-7 vols directs par semaine,
à partir de 636 € TTC*

HO-CHI-MINH : 6-7 vols directs par semaine,
à partir de 582 € TTC*

Et en connexion toute l'Indochine,
à partir de 639 € TTC*

Profitez d'un service 4 étoiles à bord de nos
Airbus A350, appareils dernière génération
équipés d'un choix entre trois cabines :
Business, Premium Economy et Economy.

* Offres soumises à disponibilités et selon conditions – hors frais de service.

NOS RÉCITS DE VOYAGE



Indochine

Laos-Viêt Nam-Cambodge. Notre journaliste se demande ce qu'il reste du charme suranné de l'ex-Indochine française. Le futur trépidant va-t-il engloutir la langueur du passé ?

© EMANUELA ASCOLI

P. 30

New York

Marie-Amélie et Emanuela ont demandé aux gratte-ciel de New York de leur raconter l'histoire de la ville. Elles ont adoré les rooftops et la vue plongeante sur Central Park et l'Hudson.

P. 48

Inde

Perchée à plus de 2000 m d'altitude, Darjeeling a plus à voir avec le Bhoutan et le Népal qu'avec l'agitation permanente des villes indiennes. Ici, le thé peut pousser tranquillement.

P. 60

Inde (bis)

Il faut assister, dans certaines villes indiennes, aux séances d'entraînement des lutteurs traditionnels *kushti*, qui se battent dans des arènes de terre colorée. Un bonheur pour le photographe Alain Schroeder.

P. 68

Colombie

Partir en expédition au cœur de la forêt équatoriale de Colombie jusqu'à la « Ciudad Perdida ». Un peu éprouvant, mais un maximum de sensations.

P. 72

Riviera

Il était une fois deux jeunes journalistes qui, après avoir lu Fitzgerald et Hugo, partirent enquêter sur les secrets de la Riviera. De Hyères à Menton, découvrez leur road trip un brin décalé.

P. 80



À la poursuite DES FANTÔMES DE



L'INDOCHINE

Voilà douze ans,
lors de son
premier voyage
en Indochine,
Benjamin a été pris
d'un mystérieux
« mal jaune ».
Est-il guéri ?

Chaque soir, au
moment où le soleil
se couche, les
femmes des villages
environs se
lavent dans la rivière
Nam Song, au Laos.

P

ermettez-moi avant tout de vous présenter mes excuses : ces quelques pages sur le Laos, le Cambodge et le Viêt Nam risquent fort de sombrer dans le pathos et dans une forme de mélancolie douceâtre. C'est que je suis atteint d'une maladie qui affecte depuis des siècles déjà ceux qui se rendent en Indochine. Les colons français l'appelaient le « mal jaune ». Il se manifeste par la nostalgie d'un passé idéalisé de la région et évolue par poussées. À peine pense-t-on l'avoir vaincu que l'on y succombe de plus belle.

Je l'ai contracté lors de mon premier voyage ici. C'était à Nong Khiaw, un village du nord du Laos. Un matin de la saison des pluies, alors que je suivais sans but un chemin dans les rizières, je suis arrivé dans une vallée entourée de parois naturelles de roche calcaire, qui disparaissaient dans les nuages bas. Un étrange spectacle m'y attendait : des huttes toutes simples, recouvertes de palmes et montées sur pilotis. Mais au lieu de poteaux de bois, certaines reposaient sur de curieux objets ressemblant à des canoës cabossés. C'étaient des enveloppes de bombes à fragmentation que les Américains avaient larguées quand ils avaient bombardé les voies de ravitaillement du Viêt-cong, pendant la guerre du Viêt Nam. Les habitants les avaient vidées de leur charge explosive et s'en étaient servi comme matériau de construction.

Mais ce sont les bruits qui sont restés les plus présents à ma mémoire. Les canaux d'irrigation des rizières émettaient un gazouillis et un clapotis constants, qui résonnaient à mes oreilles comme le chuchotement de milliers de voix. L'Indochine me parlait et, dès cet instant, je n'ai plus été moi-même. La beauté du paysage, l'histoire : le mythe de l'Indochine m'avait ensorcelé. J'étais victime du mal jaune. Cela remonte à douze ans déjà.

Ah ! L'Indochine ! Je vis aujourd'hui avec mon épouse cambodgienne, Sreykeo, et nos quatre enfants à Phnom Penh, la capitale du Cambodge. Malheureusement, l'Indochine refuse de rester aussi pittoresque que je le souhaiterais. Ses trois entités nationales comptent parmi les pays qui connaissent la plus forte croissante économique du monde. Ce matin, quand j'ai accompagné mon fils à l'école, nous nous sommes demandés à quel moment ce grand immeuble qui se dressait devant nous avait surgi de terre. J'étais convaincu qu'il n'était pas là la veille. Mon fils m'a assuré que cela faisait des mois qu'il était en chantier. C'est toujours comme ça : le plus permanent, ici, c'est le changement. Il n'est pas facile de cultiver des souvenirs nostalgiques.

J'en avais pris conscience encore plus clairement il y a quelques semaines lors d'un séjour en Allemagne. Au fond du garage de mes parents, j'ai déniché quelques pellicules en noir et blanc qui dataient de mon premier voyage en Indochine, en 2003, et que j'avais oublié de faire développer. J'ai trouvé une passionnée qui traite encore ce genre de films et qui m'a envoyé les photos par e-mail au Cambodge. Je les



regarde sur mon ordinateur avec Sreykeo. Les pellicules sont restées entreposées si longtemps que de petites déchirures sont apparues dans la couche sensible, des taches aussi, ce qui donne à ces images un aspect encore plus vieillot. Clic ! Une barque de pêcheur sur le Mékong. Clic ! Un groupe de Vietnamiennes qui se rendent au marché à vélo.

« Des vélos ! », dis-je, pensif. « On n'en voit presque plus. » « Des vélos ! », répète ma femme, comme si elle évoquait un détail traumatisant de son enfance. Si Laotiens, Cambodgiens et Vietnamiens sont d'accord sur un point, c'est pour estimer que quelqu'un qui n'est pas capable de se payer une Honda Dream a raté sa vie. Faire du vélo, c'est réservé aux plus pauvres et aux touristes. « Heureusement, tout est bien plus facile aujourd'hui », commente-t-elle après avoir vu mes photos. Des rues en mauvais état, pas de Facebook, pas de YouTube, pas de climatisation – tel est le passé que lui montrent mes clichés. Elle doit être immunisée de naissance contre le mal jaune.

Comme tant d'Européens, le mythe de l'Indochine m'avait attiré lors de mon premier voyage. Voilà qui m'oblige à reconnaître qu'à lui seul, le terme d'Indochine exprime fort bien l'ignorance occidentale. Il rassemble en effet trois pays qui ne se considèrent pas le moins du monde comme une entité – et qui ne sauraient être plus dissemblables. Entre le Laos et le Cambodge d'une part et le Viêt Nam de l'autre, passe la frontière entre les deux types d'Asie. Le Laos et le Cambodge incarnent l'Asie du Sud, influencée par l'Inde, alors que le Viêt Nam représente l'Asie du Nord, sous influence chinoise.

Les deux premiers sont très attachés à leurs traditions et à leur passé. Les moines en robes safran et les toits dorés des pagodes définissent le paysage urbain. Le Viêt Nam en revanche est pragmatique, remuant, tourné vers l'avenir. Ce qui n'empêche pas notre imagination de les fondre dans le mythe de l'Indochine, mélange parfait d'exotisme et de mystère qui donne l'impression d'être loin, très loin de tout. Ce mythe de l'Indochine est né en 1860, quand l'explorateur français Henri Mouhot a découvert le site d'Angkor. La nouvelle qu'une civilisation asiatique avait construit des temples à côté desquels les pyramides faisaient pâle figure suscita un incroyable engouement pour l'exotisme. La diplomatie et les armes permirent à la France de soumettre la région. Au lendemain de l'indépendance du Laos, du Cambodge et du Viêt Nam en 1954, ce fut le roman de Graham Greene, *Un Américain bien tranquille*, qui ressuscita le mythe, avant que celui-ci ne soit parachevé par la célèbre photo qui montre un hélicoptère évacuant le personnel depuis le toit de l'ambassade américaine. Que serait le mythe de l'Indochine sans une pincée de danger ? Mais existe-t-il encore ? Je cherche le sac à dos que j'avais emporté lors de mon premier voyage, et je le trouve dans le cagibi. Il est encore teinté de rouille, couleur de la poussi-

Ici, celui qui n'est pas capable de se payer une Honda a raté sa vie

sière tenace de l'Indochine. Elle ne part pas au lavage. En plus, il sent le pipi de chat. Sale bête ! En fourrant le sac dans la machine à laver, Sreykeo me demande où j'ai l'intention d'aller. ➤



À Thanh Hoa, dans le delta du fleuve Rouge, au nord du Viêt Nam, les habitants ont encore un mode de vie traditionnel.





À Luang Prabang,
au Laos, le Vat Xieng
Thong («le temple de la
ville dorée»), a résisté à
tous les pillages. Le Sim
(photo) est le bâtiment où
sont pratiquées les
ordinances des moines.



Tissus, légumes, pastèques... On trouve de tout sur les pirogues du marché flottant de Cai Bé, dans le delta du Mékong.



Au Laos, après la saison des pluies, les rizières sont en eau et prêtes pour le repiquage des plants.



« Je veux... » Je m'interromps. Comment lui expliquer le genre de voyage que j'ai en tête ? Puis-je lui dire : « Je veux aller voir si l'Indochine est encore l'Indochine ? » Comment cette phrase sonne-t-elle aux oreilles d'une autochtone ? Vaut-il mieux lui annoncer : « Il faut que j'aille à la recherche du mythe de l'Indochine » ? Elle me conseillerait sûrement de demander aux voisins s'ils ne l'ont pas vu. L'humour de ma femme manque parfois de finesse.

Je décide de commencer par l'origine du mythe : les temples d'Angkor. Ne sont-ils plus qu'une attraction touristique permettant de soutirer au plus vite leurs dollars aux visiteurs ou ont-ils une âme qui résiste au temps... Je sais à qui poser la question : à un vieil homme qui balaie les feuilles à Ta Prohm. Ce temple est resté tel que Mouhot l'a trouvé – entouré d'arbres géants que les Cambodgiens appellent *spung* et dont les racines s'entortillent autour des pierres comme des serpents. C'est incontestablement un des lieux les plus magiques du monde.

Ce balayeur avait retenu mon attention lors de mon premier voyage au Cambodge parce que sa photo figurait sur la couverture d'un guide *Lonely Planet*. Un vieil homme, vêtu en tout et pour tout d'une étoffe de coton nouée autour des hanches, qui riait devant l'objectif. Son dos était voûté, comme déformé par le mouvement constamment réitéré du balai. Il avait le crâne rasé, en signe de deuil. Le guide de voyage avait fait de lui un objet de curiosité : les touristes se faisaient tirer le portrait avec « le type de *Lonely Planet* » avant de lui glisser quelques pièces de pourboire.

En lui consacrant un reportage à l'époque, j'avais pris conscience que son sourire débonnaire dissimulait un océan de tristesse. Il n'avait que deux sujets de conversation : les temples et ses fils. Avant la guerre, qui avait commencé en 1970, il avait participé à la restauration des temples en tant qu'ouvrier. Désormais, il se levait tous les matins pour balayer le sol de Ta Prohm. Sans doute le destin avait-il voulu que toute sa vie, il soit lié aux temples. Ses deux fils avaient été recrutés comme soldats par les Khmers rouges – la guérilla communiste qui a renversé le régime soutenu par les États-Unis en 1975 et provoqué un bain de sang. Il m'avait confié que tous les jours, en rentrant du travail, il espérait les trouver sur son seuil. Quand il s'endormait, les esprits le tourmentaient en lui envoyant des cauchemars. J'avais appris ce jour-là combien l'espoir peut être cruel.

Mais en arrivant au temple, je n'aperçois pas mon balayeur. En revanche, trois femmes en tablier vert balayaient le sol. Quand je leur demande où est le vieil homme, elles me répondent qu'il est mort.

Je suis surpris que cette nouvelle me bouleverse à ce point. En partie parce qu'au fond de moi, je n'avais cessé d'espérer qu'il reverrait vraiment ses fils. Mais aussi parce qu'avec lui, c'est encore un pan de l'Indochine ancienne qui disparaît. Déçu, je me promène à travers le temple. Un frémissement parcourt les arbres, un coup de vent fait

tourbillonner les feuilles. L'obscurité se fait brusquement, aussi soudaine que si l'on tirait un rideau. Il y a une odeur de pluie dans l'air. Nous courons, les femmes et moi, nous mettre à l'abri sous un porche du temple. La mousson arrive.

L'eau s'abat devant nous en épais faisceaux. Soudain, des grenouilles semblent jaillir du sol. Les enfants qui, il y a quelques instants encore, vendaient des petits bracelets, courrent en riant sous la pluie. Une légende dit que Dieu a l'odeur de la pluie. On n'a pas de peine à la croire au moment de la mousson.

Je me blottis avec les femmes sous le porche de pierre. L'une d'elles déballe un sachet de tranches de mangue et nous en distribue à tous ; nous les trempons dans un mélange de sel et de piment pilé. C'est typique de ce pays : personne ne mange sans partager ce qu'il a avec tous ceux qui l'entourent. Une des femmes me demande si j'ai des enfants. Quand je réponds par l'affirmative, elle enchaîne : « Combien ? » Elles commencent par discuter entre elles : ai-je répondu trois garçons et une fille, ou trois filles et un garçon ? Ma vie doit être très heureuse, me dit une autre. Oui, c'est vrai, j'acquiesce. Et toutes me regardent, rayonnantes. L'espace d'un instant, elles semblent se repaître de mon bonheur.

Deux jours plus tard, je hèle un chauffeur de taxi dans une rue de Hô Chi Minh-Ville. Quand on arrive du Cambodge si détendu et si loquace, l'animation qui règne ici, au Viêt Nam, vous prend toujours par surprise.

Cette ville en plein essor contient-elle encore des traces de Graham Greene, dont le roman, *Un Américain bien tranquille*, a si profondément influencé le mythe de l'Indochine ? Le chauffeur me jette un regard perplexe quand je lui demande de bien vouloir me conduire rue Catinat, où se déroule une grande partie de l'action du livre. Quel idiot je suis ! Elle s'appelle maintenant Dong Khoi, évidemment. En 1951, lors du séjour de Greene, la ville portait encore le nom de Saigon. La puissance coloniale française était en guerre contre le Viêt-minh, le mouvement d'indépendance vietnamien. Les États-Unis commençaient tout juste à intervenir dans le conflit, une évolution qui aboutit à la guerre du Viêt Nam et s'acheva en 1975 avec la conquête de Saigon par le Nord Viêt Nam. Comme tant d'autres, il semblerait que Greene ait succombé instantanément au mal jaune. « Il y a d'abord eu, pour faire agir le charme, les longues filles élégantes aux pantalons de soie blanche [...], les parfumeries françaises de la rue Catinat, les maisons de jeu chinoises de Cho Lon et surtout cette griserie particulière qu'une dose de danger communiquait au voyageur qui a en poche son billet de retour. »

Le roman décrit l'amitié qui se noue entre un cynique journaliste britannique, Fowler, et un Américain idéaliste, Pyle, lesquels se disputent la jeune Phoung. Greene prédisait déjà les effusions de sang de la guerre du Viêt Nam – mais surtout, son ouvrage a contribué à fonder le mythe de l'Indochine ensorcelante et dangereuse. ➤



Je longe Dong Khoi. Tous les bâtiments que Greene a décrits sont encore là. Voici l'Hôtel Continental où se rencontraient journalistes et agents secrets. La place de l'Opéra, où explosa une voiture piégée. Mais des essaims de scooters ont remplacé les cyclo-pousses. Et je n'aperçois pas l'ombre d'une fille en pantalon de soie blanche. Aujourd'hui, elles sont toutes en jean et en minijupe.

Un peu déçu, je m'assieds au bar de l'Hôtel Continental, où, dans le livre, se rencontraient Fowler et Pyle, et où Greene aurait logé pendant qu'il rédigeait son ouvrage. J'essaie d'imaginer le décor des années 1950 : les limousines américaines et les Citroën françaises garées devant la porte, les éclats de voix des journalistes discutant au bar. Méfiantes, les épouses des ambassadeurs gardaient leur sac à main sur leurs genoux, pendant qu'à l'arrière-plan, les conducteurs de *rickshaws* attendaient, en fumant des feuilles de tabac.

L'illusion a tout de même du mal à prendre, et la pop musique occidentale qui pulse dans les haut-parleurs n'aide pas. Je demande au barman s'il peut me préparer un brandy soda ou un vermouth cassis – boissons omniprésentes dans le livre de Greene. Il secoue la tête. Pas de problème en revanche pour un mojito ou un « Sex on the beach ».

Reste la dernière partie du mythe : en 1975, lorsque les chars communistes ont marché sur Saigon, les États-Unis ont évacué précipitamment leur personnel et leurs alliés sud-vietnamiens par hélicoptère. Ce moment s'est gravé dans la mémoire collective grâce à un cliché du photographe Hubert Van Es : un hélicoptère d'Air America posé sur le toit d'un immeuble, une foule qui se bouscule dans un escalier. Tous les candidats au départ ne trouveront pas une place dans le dernier hélicoptère.

La presse mondiale a reproduit cette image en prétendant qu'on y voyait des Américains affolés sur le toit de l'ambassade des États-Unis. Il s'agissait en réalité d'un immeuble résidentiel situé à deux rues de l'Hôtel Continental. Le 22 de la rue Ly Tu Trong abritait des logements de collaborateurs de la CIA. Aujourd'hui, ce bâtiment est le siège d'une société qui fait du commerce de produits phytosanitaires.

Après quelques minutes de négociation, le gardien me laisse entrer. Dans l'ascenseur, je me demande s'il a la moindre idée de ce qui pousse des kyrielles de visiteurs occidentaux à vouloir monter au sommet de son immeuble. Imagine-t-il que se balader sur les toits étrangers est une coutume occidentale ? La confusion à propos de cette photo en dit long sur le mythe de l'Indochine : dans cette région, nous voyons ce que nous voulons voir – et malheureusement, c'est souvent faux. Pour les Vietnamiens, ce lieu ne possède pas la moindre signification historique. Quelques instants plus tard, je me tiens sur ce toit sinistre qui a marqué le point final de plusieurs décennies de guerre au Viêt Nam. Qu'avais-je cru y trouver ? Le souffle de l'histoire ? Le gardien me raccompagne dans la rue avec hochements de tête et tapes sur l'épaule. Il me suit des yeux un moment en agitant la main. Il doit me prendre pour un cinglé sympa. ➤

Tam Coc, au nord du Viêt Nam, est surnommée « la baie d'Along terrestre ». Ici, les pains de sucre émergent des rizières.



Fini le brandy soda des 50's. Aujourd'hui, on boit des « Sex on the beach »







Sur plusieurs niveaux, les cascades de Kuang Si, à proximité de Luang Prabang, au Laos, offrent des lacs naturels. La chute d'eau la plus élevée tombe d'une hauteur de 60 m.



Dans le quartier routard d'Hô Chi Minh-Ville, les nombreuses boîtes de nuit ne ferment jamais avant l'aube.



À Hanoï, quelques tabourets en plastique suffisent pour déguster une pho (soupe) ou un banh xeo (crêpe fourrée).



Le train SE6 est prêt à partir de la gare de Saigon. En le voyant, je suis soulagé. J'avais vaguement craint qu'il n'ait été remplacé par un TGV climatisé. Mais les lourdes locomotives Diesel et les wagons cabossés n'ont pas changé. Il est devenu inutile d'emprunter l'Express de la Réunification, qui relie Hô Chi Minh-Ville à la capitale, Hanoï, au nord, des avions low-cost font le trajet pour 60 à 80 dollars en deux heures, alors que le train en met presque quarante. Mais j'aime le train, on y réfléchit si bien ! En regardant par la fenêtre, je prends conscience que les transformations semblent se limiter à la ville – la campagne n'a pas changé. Le progrès est superficiel, alors que le courant de profondeur reste immuable.

Derrière Da Nang, les montagnes s'avancent jusqu'à la côte. Le train serpente le long des versants et des falaises, les wagons grincent dans les virages. J'aperçois au-dehors la mer et son ressac, juste au-dessous de moi. Nous franchissons des ponts rouillés, nous traversons des petites gares aux bâtiments coloniaux couleur abricot. Des écoliers en uniforme se bousculent sur le quai. Une vieille femme vend des œufs grillés qu'elle transporte dans un panier. Par la vitre, de l'autre côté du train, je distingue un moutonnement de coteaux, couverts de plantes grimpantes aux feuilles géantes. À part les rails, je ne vois aucun signe de civilisation. Ce spectacle me laisse toujours muet.

Le lendemain matin, un vent froid m'accueille à Hanoï. Je parcours les rues à la recherche d'une échoppe qui vend du *pho*, une soupe de nouilles de riz assaisonnée à la cannelle et à la menthe, le petit déjeuner traditionnel ici. Je finis par en dénicher une dans une rue latérale. Elle pourrait se trouver dans n'importe quelle autre ville d'Asie du Sud-Est : une rangée de tables en tôle branlantes entourées de tabourets en plastique. Sur chaque table, un présentoir de serviettes en papier en plastique rose, à côté d'un récipient, rose lui aussi, contenant des baguettes. Derrière d'énormes marmites, une femme crie des ordres à ses filles ; celles-ci se glissent entre les tables, chargées de jattes fumantes, et ramassent des billets de banque chiffonnés. Des inconnus s'assoient côté à côté à une même table sans lever les yeux, avalant leur soupe à grand bruit ; on dirait que leurs visages plongent au fond des écuisses.

Après la soupe, je commande un café. Une des filles me l'apporte dans une tasse de verre, sur lequel repose un petit filtre métallique d'où le liquide foncé tombe goutte à goutte. On le boit avec du lait concentré sucré, épais comme du miel. Quand on verse le lait dans le café – ça prend un temps fou, tant il est visqueux –, il précipite et forme une couche au fond de la tasse.

L'amertume des grains de robusta réveille ma mémoire. Au cours de mon premier voyage, j'avais élaboré un petit rituel quand je prenais un café. Ramassant à la cuiller un peu du lait tombé au fond de la tasse, je savourais cette impitoyable douceur. Puis je remuais, suivant des yeux les traînées et les spirales qui se formaient, avant de boire. Je n'ai plus fait ça depuis bien longtemps. Chez nous, nous avons une machine à capsules.

Peut-être après tout est-ce moins la région qui a changé que moi. On vieillit, on est plus attaché à son confort, on a moins le goût de l'aventure. Il en va des pays comme des couples – il faut se rappeler ce qu'on a éprouvé au premier rendez-vous.

Se promener dans les rues d'Hanoï est une expérience géniale. Il règne dans la vieille ville, au nord du lac Hoan Kiem, une atmosphère unique, telle qu'on n'en rencontre dans aucun autre quartier du monde. Cela tient d'une part à l'impression d'être remonté dans le temps : des ruelles tortueuses, l'enchevêtrément des câbles électriques au-dessus de la chaussée, les façades des innombrables petits commerces dont la peinture s'écaillle. Mais peut-être est-ce aussi parce que, loin d'être un quartier touristique, la vieille ville a toujours été le cœur même du commerce du Nord Viêt Nam. En traduisant le nom des rues, on obtiendrait la rue du Coton, la rue des Cercueils, la rue des Voiles ou la rue du Charbon de bois, même si aujourd'hui on y vend plutôt des écrans plats ou des scooters. Au Viêt Nam, le commerce s'est toujours fait à plein volume, mais on peut encore déceler quelques secrets silencieux : une lampe à huile sur le trottoir et un pneu posé contre un arbre signalent un petit atelier où l'on peut faire rafistoler son scooter. L'entrée du siège d'une corporation donne sur un jardin spectaculaire dont on n'aurait jamais imaginé l'existence derrière sa façade insignifiante.

Le lendemain, je prends le bus depuis Hanoï en direction de Mu Cang Chai, une localité située à 200 kilomètres au nord-ouest, un endroit superbe, à peine ouvert au tourisme. Je vois défiler sous mes yeux de tristes banlieues, dans lesquelles on a construit des tours d'habitation insipides avec de l'argent chinois. Un écran plat suspendu au-dessus du chauffeur diffuse les beuglements de vidéos de musique coréenne – une Asie que l'on préférerait oublier. Je suis vaguement abattu. Ma quête du mythe de l'Indochine n'a pas été un franc succès. C'est bien le problème avec les mythes. Ils reproduisent immanquablement la vision préconçue d'une culture, la perspective occidentale en l'occurrence. Les habitants de l'Indochine ont leurs propres mythes. Des mythes de progrès et d'aisance nouvelle. Pourquoi devraient-ils tenir compte de notre vision de leur région ?

La route sinuée à travers les montagnes, le car tangue comme un navire en haute mer. Quand j'arrive à Mu Cang Chai, je dépose mon sac à l'hôtel et pars sur-le-champ, sans but, hors de la ville. Le chemin gravit la montagne en lacets, et malgré la fraîcheur de l'air, je suis vite en nage.

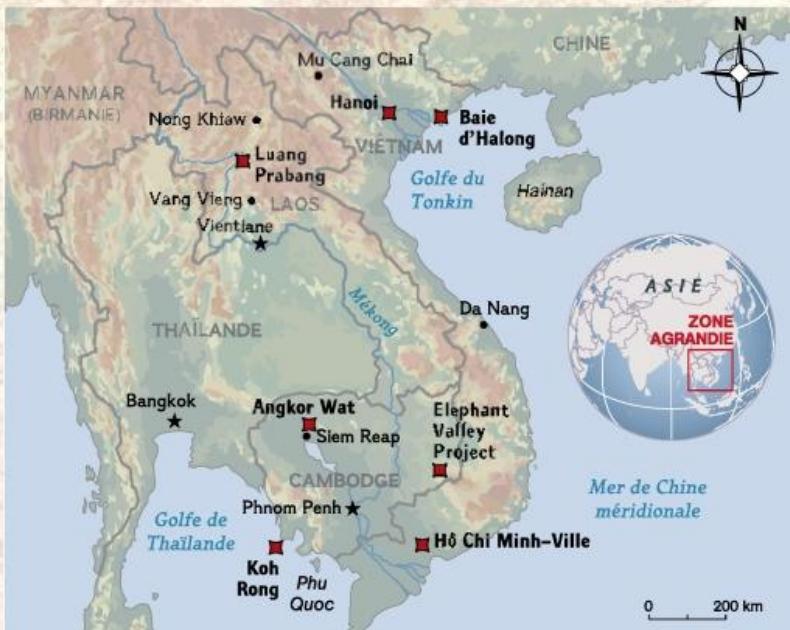
J'arrive enfin sur un versant. Je vois les terrasses, les lignes courbes, les nombreuses nuances de vert des rizières. On dirait une immense œuvre d'art, et non le fruit du dur labeur des paysans. Et voilà que me reviennent aux oreilles les voix des rizières, le clapotis et le bruissement de l'eau, le susurrement d'un millier de bouches. L'Indochine me parle. Cela ne changera jamais non plus. Oh ! Je le sens, il approche... Un nouvel accès de mal jaune. J'ai bien peur qu'il ne soit incurable. ■

Un pneu posé contre un arbre signale un atelier où réparer son scooter



Sur les trottoirs et
dans les rues de
l'ancienne Saïgon,
les scooters
ont remplacé les
cyclo-pousses
et les néons les
lanternes.





S'Y RENDRE

Vietnam Airlines propose des vols directs de Paris à Hanoï et Air France, de Paris à Saigon. Thai Airways et Singapore Airlines relient Paris à Phnom Penh, avec escales à Bangkok. Thai Airways est la seule compagnie à assurer la liaison avec Vientiane, via Bangkok. Au Vietnam, la ligne Jet Star offre des vols à prix avantageux ; elle assure les liaisons internes, mais dessert aussi Phnom Penh, Siem Reap –site des temples d'Angkor–, et Hô Chi Minh-Ville.

Les vols de courte distance vers le Laos sont chers et la plupart des visiteurs explorent le pays en car.

VISA : dans ces trois pays, les citoyens de l'UE se voient délivrer un visa de tourisme valable 30 jours à leur arrivée dans un aéroport international (sauf au Viêt Nam, où il n'est plus obligatoire pour un séjour inférieur à 15 jours).

SÉCURITÉ : le taux de criminalité est faible, c'est plutôt la circulation qui pose des problèmes ; préférez le taxi au scooter. Ou portez un casque ! Vous ne trouverez des soins médicaux de qualité occidentale que dans les plus grandes villes.

À NE PAS MANQUER



LAOS

Luang Prabang, la ville des temples, voit se côtoyer des maisons laotIennes traditionnelles et des bâtiments coloniaux français. Les montagnes environnantes, couvertes de forêts, et les nombreuses pagodes bouddhistes créent un cadre unique. Les cascades de **Kuang Si**, toutes proches, se prêtent idéalement à une journée d'excursion depuis Luang Prabang. Des sédiments calcaires ont créé des bassins d'eau froide et cristalline. La baignade est autorisée. **Nong Khiaw** est une petite localité du nord du Laos, perdue au milieu de nulle part. Elle doit son charme à ses montagnes couvertes de jungle, à ses falaises spectaculaires et au vert de ses rizières : une région idéale pour le trekking.



CAMBODGE

Beaucoup de gens pensent qu'**Angkor** constituait un unique temple, alors que ce sont les vestiges d'une ville

disparue où vivaient plusieurs millions d'habitants. On y voit plus de temples qu'on ne saurait en visiter en une vie entière, Angkor Vat n'étant que le plus grand d'entre eux. S'il n'est plus possible de trouver en Asie du Sud-Est la plage solitaire du roman *La Plage*, **Koh Rong** est certainement ce qui s'en rapproche le plus : cette île située au sud du Cambodge offre des étendues de jungle et des plages de sable blanc bordées d'hôtels de qualité supérieure. L'**Elephant Valley Project**, dans la province de Mondulkiri, associe une maison de retraite pour éléphants et un lieu de vacances de luxe. Les pachydermes qui servent d'attraction touristique dans les villes peuvent y vivre dans leur environnement naturel. Les visiteurs peuvent participer à leurs soins et se rendre avec eux dans la jungle. (elephantvalleyproject.org)



VIỆT NAM

À **Hanoï**, le lac Hoan Kiem est une oasis de verdure qui jouxte le quartier français, un secteur de la capitale où règne encore le parfum du passé colonial. Vous apprendrez beaucoup de choses sur l'histoire du pays sur la place Ba-Dinh : c'est là que se trouve le musée Hô Chi Minh. Non loin de là, vous pourrez contempler son corps embaumé conservé dans un mausolée. De nombreux guides de voyage déplorent les draps grisâtres et le charme typiquement socialiste des contrôleurEs de l'**Express de la Réunification**, mais ce voyage reste une expérience émouvante. Si vous n'avez pas envie de passer en train les 39 heures qui séparent Hô Chi Minh-Ville de Hanoï, faites au moins le trajet situé au nord de Da Nang : c'est un des plus beaux du monde. Parmi les rizières en terrasses du nord du Viêt Nam, celles de **Mu Cang Chai** sont considérées comme les plus spectaculaires – et les touristes y sont encore assez

rares. Quelques agences de voyage proposent des circuits qui permettent de loger dans une famille thaï ou hmong – une excellente occasion de faire la connaissance du pays et de ses habitants.

La baie d'Along offre une expérience extraordinaire. Elle abrite quelque 1 600 îles calcaires qui émergent de l'eau à plusieurs centaines de mètres de hauteur. La ville de Ha Long avec ses bars à karaoké ne rend pas justice à cette splendeur; mieux vaut réserver un tour en bateau et passer la nuit sur le lac.

Hô Chi Minh-Ville, ou Saigon comme beaucoup de gens continuent à l'appeler, est le centre économique du Viêt Nam. Dans le premier district, des galeries très intéressantes permettront aux amateurs d'art de découvrir la création actuelle du pays.

À ÉVITER

Dans l'ensemble, les habitants sont très tolérants et réagissent avec humour et compréhension aux « gaffes culturelles ». Mais les touristes ont souvent tendance à sous-estimer le conservatisme de ces trois cultures pour tout ce qui touche au sexe et à la nudité. Les vêtements doivent toujours couvrir les épaules, le ventre et le haut des cuisses. Les baisers en public sont très mal vus. Les deux-pièces sont tolérés, mais seulement dans les zones prévues pour les touristes.

LA "TRANSINDOCHINOISE"

La Maison de l'Indochine propose un circuit de 19 jours à travers la péninsule indochinoise. De Rangoon (Birmanie) à Hô Chi Minh-Ville (Viêt Nam), à la rencontre des joyaux du royaume de Siam et du pays khmer (Angkor), jusqu'aux marchés flottants du delta du Mékong.

19 jours/16 nuits, 3 806 €
(vol, circuit, pension complète).
maisondelindochine.com

TEXTE: BENJAMIN PRÜFER

© CARTE: HUGUES PIOLET - X PACIFIC/AGENCE NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE (ANGKOR VAT)



Le temple d'Angkor Vat – qui signifie « ville pagode » en khmer – figure sur le drapeau national du Cambodge.

NEW YORK

LA BALADE DES

L'âme et l'histoire de la ville se dévoilent à 100, 200, 500 mètres



GRATTE-CIEL

au-dessus du piéton. On prend l'ascenseur !

Le plus célèbre représentant de la skyline, l'Empire State Building (à g.) se reflète dans le HBO Building, siège de la chaîne américaine, en face de Bryant Park.



« I want to be a part of it, New York, New York... » Je viens d'arriver et Sinatra s'invite dans ma tête. Pas le temps de fredonner la chute que je manque moi-même de choir sur le bitume, heurtée par un passant venant en sens contraire. Précepte de survie

numéro un sur les trottoirs de Manhattan, à la sortie des bureaux : s'insérer dans le flot des piétons, serrer sa droite et regarder devant soi. On a beau connaître les règles, la verticalité des lieux vous habille malgré vous, et vous ramène inexorablement tête penchée, le nez en l'air. « New York, New... » Deuxième choc. « Vous avez failli me tuer ! », s'exclame l'autochtone bousculé mais amusé. Solliciter ses cervicales pour admirer l'architecture trahit immanquablement le touriste.

Pour voir la ville comme un local, il faut vivre perché. Autrement dit, investir les *rooftops*, ces bars et restaurants qui parsèment ses toits. L'écrivain Adam Gopnik, collaborateur du *New Yorker*, les tient pour une expérience fondamentale de la métropole, dont il compare les habitants à des marins se saluant depuis le mât de leurs bateaux respectifs. « On vit toujours à 100 km/h. Se poser en hauteur, c'est un peu comme être en vacances », me dira une attachée de presse. Direction le salon de Ning, le bar-terrasse du Peninsula Hotel, au croisement de la 5^e avenue et de la 55^e ouest. On pense d'abord avoir choisi une plateforme bien modeste, à voir l'élévation des buildings alentour (la Trump Tower ou le 432 Park Avenue, une baguette de 426 m, la plus haute des tours résidentielles de New York). Erreur. Il suffit de se pencher à la balustrade pour réaliser que la terrasse est un nid d'aigle. Et prendre du même coup la mesure de la folie des hauteurs. « The sky is the limit », dit-on dans cette cité où la taille des gratte-ciel est indexée sur le cours du dollar et la foi de l'Amérique en l'avenir. La « ville debout » de Louis-Ferdinand Céline, première vision des migrants qui débarquaient jadis en rangs serrés à Ellis Island, est, plus qu'un programme architectural, une illustration littérale du rêve américain et de sa promesse d'ascension sociale.

Après le marasme des années 1970-1980, qui avait mué Manhattan en un coupe-gorge, le nouveau boom financier et immobilier a signé la reprise de la « course vers le ciel ». Le 432 Park Avenue et le One WTC (bâti sur les cendres du World Trade Center, et devenu le plus haut bâtiment de l'hémisphère Nord) comptent parmi les derniers-nés. Pareils accès de fièvre bâtieuse frappent périodiquement New York.

Dès 1904, Henry James, de retour au pays après vingt ans d'absence, restait saisi devant les nouveaux buildings, dans un mélange de fascination-répulsion pour ces « extravagantes épingle plantées dans un coussin qui en était déjà trop hérisse ». À l'époque, l'invention de l'ascenseur et des ossatures en acier, conjuguée à la pression foncière, avait déterminé le destin vertical de la ville. Le Flatiron est le plus beau vestige de la période. Du haut de ses 87 m, il était, à son inauguration en 1902, le plus haut building à l'extérieur de

Wall Street. À ses abords immédiats, l'obsession pour la rationalisation de l'espace s'incline devant les impératifs de la contemplation : deux esplanades ont été ménagées autour, avec tables, chaises et chargeurs de téléphone, pour prévenir tout épuisement de batteries dû à un excès de selfies devant le mythe architectural. C'est que le Flatiron est un vrai bijou, avec son allure de palais de la Renaissance italienne, revu et corrigé par la topographie new-yorkaise. L'intersection entre Broadway et la 5^e avenue lui donnent un profil inimitable, « comme la proue d'un paquebot monstrueux, l'image d'une Amérique nouvelle encore en gestation », put dire de lui le photographe Alfred Stieglitz. Une forme de « fer à repasser », « flat iron », qui marqua tant les esprits qu'elle valut au building, initialement appelé Fuller, d'être rebaptisé. Dans le hall, accessible au public, des photographies d'époque retracent sa construction, accompagnées de la une du magazine *Leslie's weekly* de février 1902, qui titre sur le « dangereux couloir de tornade autour du Flatiron ». Selon la légende, les habitants étaient persuadés que le building allait être emporté par les vents.

Onze ans seulement séparent la construction du Flatiron de celle du Woolworth Building, dans Wall Street, mais, déjà, les gratte-ciel ont changé de dimension. Badauds s'abstenir. Les touristes sans rendez-vous sont indésirables au Woolworth Building, signale

un panneau à l'entrée. « Dans les années 1990, il y avait tant de touristes dans le lobby que les employés avaient du mal à arriver jusqu'aux ascenseurs », explique Barbara Cristen, mon guide, au seuil du bâtiment, un monumental édifice néo-gothique de 241 m de haut, aux tourelles parées de pinacles et de gargouilles, et flanqué d'une entrée digne d'un portail d'église. En pénétrant à l'intérieur, on reste bouche bée : répartis selon un plan en croix, des murs et des colonnades en marbre fauve s'élèvent à d'improbables hauteurs, jusqu'à des coupoles tapissées de mosaïques étincelantes. À mi chemin, empruntant à la tradition des bâtisseurs médiévaux, des mascarons représentent les maîtres d'œuvre, dont Cass Gilbert, l'architecte, et Frank Woolworth, le commanditaire, sculpté en train de compter son argent. « L'immeuble nous transporte dans un autre monde. Quand il a été inauguré, il a été tout de suite identifié à une cathédrale du commerce. » C'est aussi un monument à la gloire de Woolworth, obscur commis devenu millionnaire grâce à la vente d'articles bon marché. Le bâtiment est à la démesure du personnage. « Il entendait s'inscrire dans l'histoire commerciale du monde, comme fondateur d'un empire parmi d'autres », précise Barbara Cristen, désignant un plafond où ses initiales alternent avec les noms des grandes puissances de l'histoire, France, Prusse, Grande-Bretagne, Russie... Pour mégalo-mane, l'homme n'en était pas moins d'abord un pragmatique. Si le building abritait le siège de sa société, la plupart des étages étaient loués à des entreprises. Un souci de rentabilité qu'eurent en partage tous les magnats qui semèrent des gratte-ciel dans la ville : Chrysler, Rockefeller, John Raskob... « New York ne s'est pas construite en hauteur par ➤

Inauguré en 1902, le Flatiron Building fait moins de 2 m dans sa partie la plus étroite. Le « fer à repasser » est aujourd’hui l’une des stars des selfies.





Du rooftop du Peninsula Hotel, on voit trente ans d'architecture se côtoyer sur quelques blocs: la Trump tower (à g.), la Sony Tower (à dr.) et le 432 Park Avenue (arrière-plan).



Le salon de Ning, le bar branché de l'hôtel, situé au dernier étage, offre une vue unique sur la 5^e avenue et son canyon de gratte-ciel.



Sortie des bureaux: c'est l'heure de l'*after work* sur les toits de Manhattan! Ici, le Refinery Rooftop, situé dans une ancienne usine, à deux pas de la 5^e avenue.





orgueil démesuré. L'immobilier est en quelque sorte la ressource naturelle de la ville, et personne ne prend de risques en la matière », m'explique Jordan Auslander, un ancien urbaniste. « Contrairement à ce que les gens imaginent, les gratte-ciel ne sont pas l'expression d'un ego, le produit d'une exubérance irrationnelle. Il y a peut-être 1% de vérité là-dedans. Pour les 99 % restants, ce sont des machines qui servent à faire de l'argent », renchérit Carol Willis, fondatrice et directrice du Skyscraper Museum. La spéculation était le maître mot des bâtisseurs. Chaque étage supplémentaire faisait grimper les loyers, d'où les compétitions épiques entre architectes qui émaillèrent l'âge d'or des gratte-ciel, dans les années 1920-1930. Ces joutes manifestaient aussi la vitalité fiévreuse du New York des années folles, cette course aux plaisirs et à l'argent, noyée dans les vapeurs d'alcool des *speakeasies*, ces bars clandestins nés de la Prohibition. L'Art déco en fut l'expression architecturale. Ce courant, dont la richesse des matériaux et l'épure formelle entendaient exprimer la modernité de l'ère industrielle, a donné trois de ses buildings les plus iconiques à Manhattan : le Chrysler, l'Empire State Building et le Rockefeller Center.

Le Chrysler, aux ornements inspirés d'enjoliveurs et de capots de voiture.

Lorsque je me promène dans Manhattan, je cherche toujours du regard le Chrysler. Il me faut un moment pour retrouver mon point de vue idéal, à l'angle de la 41^e rue et de Lexington avenue, assez près pour profiter des détails, à la gloire de la marque automobile : les gargouilles en forme d'aigle, inspirées des ornements des capots des voitures, qui veillent sur lui, et surtout le dôme d'acier ouvrage, dont les arcs superposés reproduisent un empilement d'enjoliveurs. Le hall vaut le détour. Marbre rouge et bois exotique aux murs, ascenseurs décorés de formes géométriques en marqueterie... Le lobby offre un condensé du répertoire Art déco. Le chantier fut contemporain de celui de la Bank of Manhattan. Les ouvriers s'épiaient, tandis que les architectes révisaient leurs plans, multipliant les étages. Le Chrysler remporta finalement la partie, avec l'ajout à la dernière minute et à la surprise générale d'une flèche de 12 étages, construite dans le plus grand secret. Culminant à 319 m, il devint le plus haut immeuble du monde en 1930, record soufflé de 129 m un an plus tard par l'Empire State Building.

L'orgueilleuse silhouette, fondée sur des retraits successifs, allait dominer à son tour Manhattan pendant trente-et-un ans, jusqu'à la construction du World Trade Center. « La forme de l'Empire State Building est un pur produit des dispositions de la Zoning Law de 1916 », précise Carol Willis. À l'origine de celle-ci, l'Equitable Building, colosse architectural rectiligne de 169 m de haut, qui plongea son voisinage dans la pénombre en 1915. Les habitants tombèrent d'accord et à bras raccourcis sur la mairie pour empêcher le scénario de se reproduire. S'ensuivit une nouvelle loi, imposant des retraits aux buildings, qui allait être à l'origine de l'allure de pièces montées qu'ont nombre de gratte-ciel de la ville.

Les guides de voyage sont formels : il faut venir très tôt ou très tard. 22 h 30 semblait une bonne option. Raté. Deux cent cinquante personnes me précèdent à l'intérieur de l'Empire State Building. L'observatoire du 86^e étage flirte avec l'engorgement. Il faut attendre minuit pour qu'il se vide et que la plateforme à 360° soit presque à moi. La vue offre une image saisissante du parfait quadrillage de la ville, à peine contrarié par Broadway, seul vestige de la topographie originelle de Midtown à avoir échappé à la mise en coupe rectiligne de la ville. L'artère des théâtres et des journaux se coule dans une piste indienne immémoriale. Auloin, les buildings semblent empilés les uns sur les autres comme des Lego. Le spectacle de leurs myriades de fenêtres illuminées sur l'obscurité a des allures de toile pointilliste. Parfait symbole de cette ville qui ne dort jamais. L'ancien maire, Michael Bloomberg, avait bien tenté de lancer un plan *silent night* (nuit calme)... Les habitants en rient encore. L'Empire State Building lui-même semble jouer les noctambules, qui se pare chaque soir de lumières différentes au gré des événements du calendrier. Il n'est guère qu'en 2004 qu'il abandonnait ses habits de lumière pour quinze minutes, le temps d'un hommage à Fay Wray, l'actrice principale du premier *King Kong*, qui venait de décéder. Le passage du gorille par le building en 1933 l'a fait entrer dans la légende. À défaut d'attirer les locataires.

Contrairement aux prévisions optimistes de John Raskob, son commanditaire, qui fit fortune en développant le crédit à la consommation, la crise économique s'enlisa dans la Grande Dépression, et l'immeuble, surnommé moqueusement l'*« Empty (vide) State Building »* ne fut rentable qu'à partir des années 1950. Il eut néanmoins un mérite : coûter moins cher que prévu, le chômage fournissant des bataillons d'ouvriers bon marché. Dans le Rockefeller Center, des photos d'époque rendent un bref hommage à ces funambules de la construction, soutiers du miracle vertical new yorkais, qui élevaient les gratte-ciel sans peur et sans filet. Et les touristes sont invités à jouer les *sky boys* (ouvriers du ciel) pour la photo-souvenir, assis sur une poutrelle devant une image de la *skyline*. « Next, ready, smile, fall ! (Au suivant, prêt, souriez, tombez !) », enchaîne avec une jovialité impérieuse la photographe, postée sur un passage obligé vers les ascenseurs.

Au sommet de la tour d'observation, la rumeur de la ville semble s'être dissoute dans l'atmosphère. Un calme saisissant règne sur la plateforme à la vue imprenable sur Central Park et l'Empire State Building, avec le mugissement du vent pour toute bande-son. De retour au pied du bâtiment, le rythme s'accélère. Débit de mitraillette, blague facile et bagout inépuisable, Aaron nous fait faire le tour du propriétaire, un complexe de dix-neuf bâtiments, premier du genre à associer bureaux, loisirs et magasins. « Rockefeller Junior avait eu une éducation très puritaine. Il ne faisait pas la fête, ne fumait pas, ne buvait pas, ne pariait pas d'argent, n'aimait pas l'art moderne, qu'il jugeait pornographique, mais peu importe, parce que sa femme, Abby, faisait tout ça à sa place ! C'est à elle que l'on doit les silhouettes dénudées qui décorent

les buildings », raconte le guide, avant de nous entraîner tambour battant devant la modeste boulangerie d'un vieux bâtiment en brique mitoyen du complexe. « Junior a racheté toute une partie du quartier pour construire le centre, mais deux propriétaires ont refusé de vendre, un *speakeasy* et un marchand de cigares, s'il bien qu'il a fini cerné par deux choses qu'il exécrerait. »

Autres temps, autres mœurs. L'écologie est le nouveau mantra de la construction à New York. Les immeubles qui surgissent désormais du ventre de Manhattan ont intégré le développement durable à leur cahier des charges. « Depuis une dizaine d'années, il y a une petite révolution culturelle. On commence à recycler. L'ancien maire, Michael Bloomberg, a fait la promotion des pistes cyclables, toutes les berges de Manhattan en ont et, depuis vingt-cinq ans, il existe des citybikes, le Vélib' local », nous explique Elise Goujon, une Française expatriée, qui organise des visites guidées de la ville. Elle me conseille maintenant d'aller faire un tour à la Bank of America Tower, à l'angle de la 6^e avenue et de la 42^e rue.

Construite avec des matériaux recyclés, pourvue de générateurs éoliens et d'un système de récupération des eaux de pluie, cette tour de verre est l'un des ambassadeurs de l'architecture verte. Sur place, je remercie Élise pour son conseil. À deux pas de Bryant Park, le building prolonge le square avec un improbable jardin intérieur, morceau de poésie urbaine. Les lieux ressemblent à un jardin d'hiver dont les parois cristallines auraient fait une poussée de croissance, et dont la végétation aurait subi un coup de baguette design. Autour d'une série de sculptures végétales et d'une arche monumentale en lierre, une douzaine de tables accueillent une faune qui fait le grand écart sociologique, mêlant vénérables vieillards venus jouer aux échecs et cols blancs en pleine réunion de travail.

Dernière étape, l'observatoire du One WTC, aux proportions toutes patriotiques, 541 m de haut, soit 1776 pieds, l'année de l'indépendance américaine. Dire de cette tour qu'elle est la plus haute de cette moitié du monde ne lui rend pas justice. Plus qu'un gratte-ciel, c'est un show à l'américaine. Je suis la 1 992 085^e personne à en franchir le seuil depuis son ouverture le 3 novembre 2014, m'indique le comptage des visiteurs en temps réel. S'ensuit un long corridor, où les voix et les visages de ses bâtisseurs, du simple ouvrier à l'architecte, se répondent par écrans interposés. « C'est le Super Bowl de la construction », dit l'un d'eux. « J'ai fait exactement le même travail ici que mon père sur les tours jumelles, je devais être là », dit un autre... Les témoignages s'enchaînent tel un choeur de résilience. Avant l'embarquement dans l'ascenseur, sur les parois duquel défilent cinq cents ans d'histoire de la ville. Les portes s'ouvrent sur une salle obscure longée par un écran géant, où passent des scènes de vie du New York d'aujourd'hui. Fondu au noir. Clap de fin. Et l'écran se lève, tel un rideau de théâtre, sur les parois en verre de l'observatoire, dévoilant un panorama à couper le souffle sur toute l'île de Manhattan. *The sky is the limit.* ■

À l'observatoire du One WTC, je suis la 1992 085^e visiteuse.

Boutique Airline
LA COMPAGNIE
PARIS . NEW YORK . LONDON

"JE SUIS
DINGUE
DES GRANDS
ESPACES"



Seulement 74 sièges
inclinables à 180°



Des menus de saison
élaborés avec soin



Un personnel navigant
100% à votre service



Un programme de fidélité
simple et avantageux



Une classe affaires
moins chère

PARTEZ EN CLASSE AFFAIRES AU MEILLEUR PRIX

PARIS - NEW YORK

1300€ A/R⁽¹⁾ EN BUSINESS CLASS⁽²⁾

www.lacompagnie.com

0892 230 240

(0,34€/min), du Lundi au Samedi, de 9h à 19h00

⁽¹⁾Tarif soumis à conditions incluant taxes et surcharges hors frais de services, non remboursable, sous réserve de disponibilité dans la classe tarifaire indiquée.

⁽²⁾Business class = classe affaires. Voir conditions sur www.lacompagnie.com

Célèbre pour avoir été
escaladé par King Kong,
l'Empire State Building
vu depuis la terrasse
du 230 Fifth, un bar de
la 5^e avenue.







À trois blocs de Times Square, les chambres de l'hôtel Yotel offrent une vue imprenable sur la skyline.



Le Dubioza Kolektiv, un groupe de ska-rock bosniaque, fait le show à la Cutting Room, près de l'Empire State Building.

LES GRATTE-CIEL

Pour les observatoires, mieux vaut acheter les billets sur place et composer avec la météo. Pour profiter du **Flatiron** en dégustant l'un des meilleurs hamburgers de la ville, rendez-vous au Shake Shack, dans le parc attenant. Le hall du **Flatiron** et celui du **Chrysler** sont accessibles aux heures de bureau. Le **Woolworth** se visite avec un guide.

Réervations : woolhtours.com

L'observatoire du Rockefeller Center se prête à une visite tôt le matin, pour profiter de la vue sur Central Park en évitant la foule. Visites guidées à réserver sur rockefellercenter.com/attractions/rockefeller-center-tour. Ou sur place.

Le sommet de l'**Empire State Building** est idéal entre chien et loup, ou de nuit. Le jardin intérieur de la **Bank of America Tower** est

NEW YORK, mode d'emploi

Sur un toit-terrasse, à l'heure de l'after work ou accompagné d'un guide, on en prend plein la vue. Quelques conseils pour un parcours céleste.

ouvert de 8 h à 20 h. À quelques blocs, ne manquez pas la **Hearst Tower**, un autre gratte-ciel vert. Quatre-vingts ans séparent la construction de sa base Art déco de celle de sa tour de verre.

SUR LES TOITS-TERRASSES DE MANHATTAN

Le **Refinery Rooftop** jouit d'une belle perspective sur l'**Empire State Building**, de même que le **230 Fifth**. Allez dans ce bar-restaurant pour le brunch du week-end, un condensé de cuisine américaine avec hamburgers, hot dogs, poulets frits, pancakes et cookies. Le **Pod 39** offre une vue unique sur le **Chrysler**. Au sud de Manhattan, le **bar de l'Hotel Hugo** organise des projections de vieux films américains et cubains d'avril à septembre, avec vue sur Wall Street et le New Jersey. Rendez-vous aussi au **Dizzy's Club Coca Cola**, à Columbus Circle. Pour conjuguer art et panorama, direction les terrasses du **Metropolitan Museum of Art** et du **Whitney Museum of American Art**.

EN HÉLICOPTÈRE

Environ 300 vols en hélicoptère sont effectués chaque jour. Découvrir ainsi Manhattan reste une expérience inégalable. La société Helicopter Flight Services propose des circuits de 15 à 30 min, qui partent de l'héliport à la pointe sud de l'île, pour gagner la statue de la Liberté, et remonter sur l'Hudson river jusqu'à Central Park. « L'après-midi après 15 h est un moment idéal, avec les reflets du soleil dans les buildings. Et les mois d'hiver après 17 h, la découverte de la skyline de nuit est magique », conseille Alexandre, l'un des pilotes. heliny.com

BONS PLANS

La promenade de Brooklyn et les pistes cyclables autour de Manhattan offrent de jolies vues sur la skyline. Le ferry pour

Ellis Island est aussi un must. Le site d'information de la ville est incontournable avec ses infos pratiques et ses suggestions. Vous pourrez vous y procurer le **Citypass**, qui combine plusieurs attractions à prix réduit.

nyego.com/fr

Elise Goujon, fondatrice de la société **New York Off Road**, est spécialisée dans les circuits insolites de découverte de la ville. Elle crée aussi des parcours sur mesure, aménagés au gré des envies de ses clients.

newyorkoffroad.com

Y ALLER

La compagnie **Open Skies**, filiale de British Airways, est spécialisée sur les vols directs vers New York. Elle dessert les aéroports de Newark et JFK depuis Orly Ouest. Les vols, qui ne comptent qu'une centaine de passagers, proposent 3 classes : affaires, économique supérieur et économique, toutes pourvues de sièges en cuir et d'un Ipad individuel pour les passagers. britishairways.com/fr-fr/information/partners-and-alliances/open skies

OÙ DORMIR

Yotel : situé à deux pas de Time Square, au coin de la 41^e rue et de la 10^e avenue, l'établissement joue sur une décoration high-tech et un rapport qualité/prix imbattable dans le quartier. Les chambres offrent une superbe vue sur les gratte-ciel aux alentours. yotel.com/en/hotels/yotel-new-york

POUR EN SAVOIR PLUS

- **New-York délire** : un manifeste rétroactif pour Manhattan, de Rem Koolhaas, Parenthèses Éd.
 - **Histoire de New York**, de François Weil, éditions Fayard.
 - **Dictionnaire insolite de New York**, de Marine Juliette Aubry, cosmopolis Eds.
 - **Form Follows Finance**, de Carol Willis, Princeton Architectural Press.
- The Skyscraper Museum**, 39 Battery Place, New York.
skyscraper.org

TEXTE : MARIE-AMÉLIE CARPIO-BERNARDEAU. PHOTOS : EMANUELA ASCOLI



Expérience inoubliable:
le survol de New York en
hélicoptère.

ENVOLEZ-VOUS NONSTOP VERS LES ÉTATS-UNIS AVEC DELTA AIR LINES.

De Paris à Atlanta, Boston, Chicago, Cincinnati, Detroit, Minneapolis, New York JFK, Newark,
Philadelphie*, Pittsburgh*, Raleigh Durham, Salt Lake City, Seattle et de Nice à New York JFK.

DELTA.COM



© 2016 Delta Air Lines, Inc. *Vol saisonnier.

KEEP CLIMBING

 **DELTA** 

DARJEELING

À la recherche du thé parfait

Dans le nord de l'Inde, notre reporter a cherché le secret du meilleur thé du monde.

Au monastère de Ghum, perché au-dessus des plantations de thé, à 2 400 m d'altitude, les moines nettoient les lampes à beurre, qui servent d'offrandes de lumière.





A

SSIS SUR UN BANC FENDILLÉ, devant un petit édifice de ciment et de boue séchée, à l'ombre d'un magnolia, je ne peux m'empêcher de remarquer le sourire triste de la jeune femme qui me tend une tasse sans anse, à la porcelaine jaunie. Quelque peu déphasé, un coq salut le soleil de cette fin d'après-midi. La lumière est idéale pour admirer les plantations de thé parfaitement entretenues qui dévalent les pentes le long de la rivière Rung Dung. Plus haut, les collines disparaissent sous un fouillis d'immeubles dans un état plus ou moins avancé de décrépitude – bienvenue à Darjeeling.

Je porte cette pauvre tasse à mes lèvres et l'arôme boisé du thé se substitue au parfum de fleurs qui flotte dans l'air. Le liquide ambré coule dans ma gorge. Tout cela est-il bien réel ?

C'est ici, sur les contreforts de l'Himalaya, à la pointe nord de l'État indien du Bengale-Occidental, entre le Bhoutan et le Népal, que m'a mené ma quête du meilleur thé du monde. Tout a commencé d'une manière assez innocente. Un beau matin, chez moi, à New York, encore mal réveillé, j'ai considéré le liquide de ma tasse de thé en me posant cette question essentielle : « D'où cela vient-il ? »

La culture et le commerce du thé représentent aujourd'hui un chiffre d'affaire de près de 40 milliards d'euros, ce qui en fait, après l'eau, la boisson la plus populaire de la planète. Mais il n'existe qu'un lieu au monde où l'on produit celui que l'on a surnommé le « champagne des thés », une infusion légère avec une note fruitée de muscat aussitôt reconnaissable : ces pentes situées sur les flancs de l'Himalaya, dans l'est de l'Inde, où je me trouve.

C'est au XIX^e siècle que les Britanniques arrivèrent dans cette région du « Bas Himalaya », alors tenue par les Gurkhas du Népal, où ils installèrent un avant-poste militaire. La région de Darjeeling ne tarda pas à devenir le lieu de résidence d'été des membres de la colonie britannique qui voulaient échapper à la chaleur écrasante des plaines indiennes. Le climat s'avéra idéal pour la culture du thé : une industrie était née. Inauguré en 1881, le chemin de fer himalayen de Darjeeling, qui emprunte des rails dont l'écartement est particulièrement étroit (il a été inscrit au patrimoine mondial en 1999) permettait de se faufiler entre les montagnes et d'ouvrir peu à peu au monde extérieur ce qui n'était alors qu'un village. Darjeeling se développait. Aujourd'hui, la ville parvient tant bien que mal à demeurer elle-même. Ses immeubles sont perchés au sommet de collines pentues qui conduisent à de profondes vallées, ou bien s'accrochent à la lisière de précipices qui tombent presque à la verticale. Des rues dont l'étroitesse n'est nullement adaptée aux véhicules qui les empruntent, sinuent sur les flancs des collines. Darjeeling donne l'impression d'être une version délabrée et débordée du pays merveilleux d'Oz. Pourtant, de cet univers pauvre et chaotique, émane un charme certain, dont le cœur est la place Chowrasta.

« Les Britanniques avaient bâti une ville destinée à accueillir 50 000 habitants », me dit Sailesh Sarda, natif de Darjeeling, devant une tasse de thé vert dans le salon de dégustation de Nathmulls. « Nous en sommes à 250 000. C'est devenu une jungle de béton. Cela dit, c'est très cosmopolite et les gens sont ➤



heureux de vivre ici. Je ne quitterais cette ville pour rien au monde. » Fondée en 1931 par le grand-père de Sarda, Nathjmulls est l'une des plus anciennes compagnies d'exportation de thé et l'affaire n'est jamais sortie de la famille. « Quand vous êtes invité chez quelqu'un, la première chose qu'on vous offre, c'est une tasse de thé, me dit-il. Toute conversation, toute rencontre commence devant une tasse de thé. »

Pour se faire une idée de l'ampleur de la demande, il faut savoir que la région de Darjeeling produit environ 9 000 tonnes de thé par an, mais que bien davantage sont vendues dans le monde sous le label « Darjeeling ». Un consortium s'est donc créé dans le but de protéger l'appellation, qui a établi un cahier des charges strict permettant d'obtenir le label.



Loin de l'Inde anarchique, ici on se croirait plutôt au Népal ou au Bhoutan

Bien que les rues de Darjeeling soient bondées et que l'état de beaucoup d'entre elles laisse à désirer, nous sommes ici bien loin de l'Inde anarchique, étouffante et grouillante que l'on connaît par ailleurs. L'altitude et l'air frais vous transportent plutôt au Népal ou au Bhoutan, deux proches voisins avec lesquels Darjeeling semble plus avoir en commun qu'avec Delhi ou Calcutta. Des échoppes tibétaines qui proposent la robe traditionnelle, la *goechen chupa*, jouxtent les magasins indiens où l'on trouve des saris. Le népalai est la langue d'échanges. Quand je bois un *lassi* (lait fermenté) à la mangue accompagné de *momos* (raviolis à la vapeur, avec légumes et sauce piquante) sous un portrait du Dalaï Lama dans un petit restaurant tibétain, je pourrais me croire à Katmandou. Mais Darjeeling reste Darjeeling.

Tous les matins, dans un recoin de Chowrasta, j'ai rendez-vous avec Jojo, qui m'accueille invariablement avec un large sourire devant le feu sur lequel elle fait chauffer de l'eau. En échange de quelques roupies, elle me tend un gobelet en plastique contenant une infusion indéfinissable qui serait capable de faire fondre de l'acier. Chaque jour, je reviens m'asseoir sur une caisse en bois pour observer les chiens qui, en même temps que la ville, se réveillent là où le sommeil les a surpris. Plus loin, les marchands ont commencé à monter et achalander leurs étals. Guère plus épais qu'une corde, un homme vend des cigarettes à la pièce. Le bruit sourd du couperet d'un boucher qui s'abat sur une souche – il découpe des poulets fraîchement étranglés – a attiré quelques femmes corpulentes qui font la queue. Sur un banc, cinq moines bouddhistes en robe safran tiennent un conciliabule à voix basse. L'odeur des feux de bois mêlée à celle du crottin de cheval et des nouilles frites, tranche dans l'air vif du matin.

Dans la partie basse de la ville, à l'écart des embouteillages de Hill Cart Road, Chowk Bazaar est en effervescence, quelle que soit l'heure. Dénormes barils sont remplis de coriandre, de curcuma ou de graines d'anis. Des musulmans dépècent

des carcasses d'animaux. À côté, des « canards de Bombay » (petits poissons séchés) sont suspendus.

« Si ce marché ferme, c'est Darjeeling qui ferme », me confie Ratan Lepcha, un petit homme à la grosse moustache, dans la boutique où sa famille vend du thé depuis quatre générations. « Vous devez goûter la récolte d'automne. C'est un thé fort, un thé complet, mon préféré. » Chacun à Darjeeling semble avoir son thé préféré et, comme il y a quatre récoltes par an, dont les feuilles, en fonction de leur qualité et de leur taille (on parle de grades) peuvent, au choix, devenir du thé noir, blanc, vert ou oolong, Darjeeling est indubitablement la Mecque des connaisseurs.

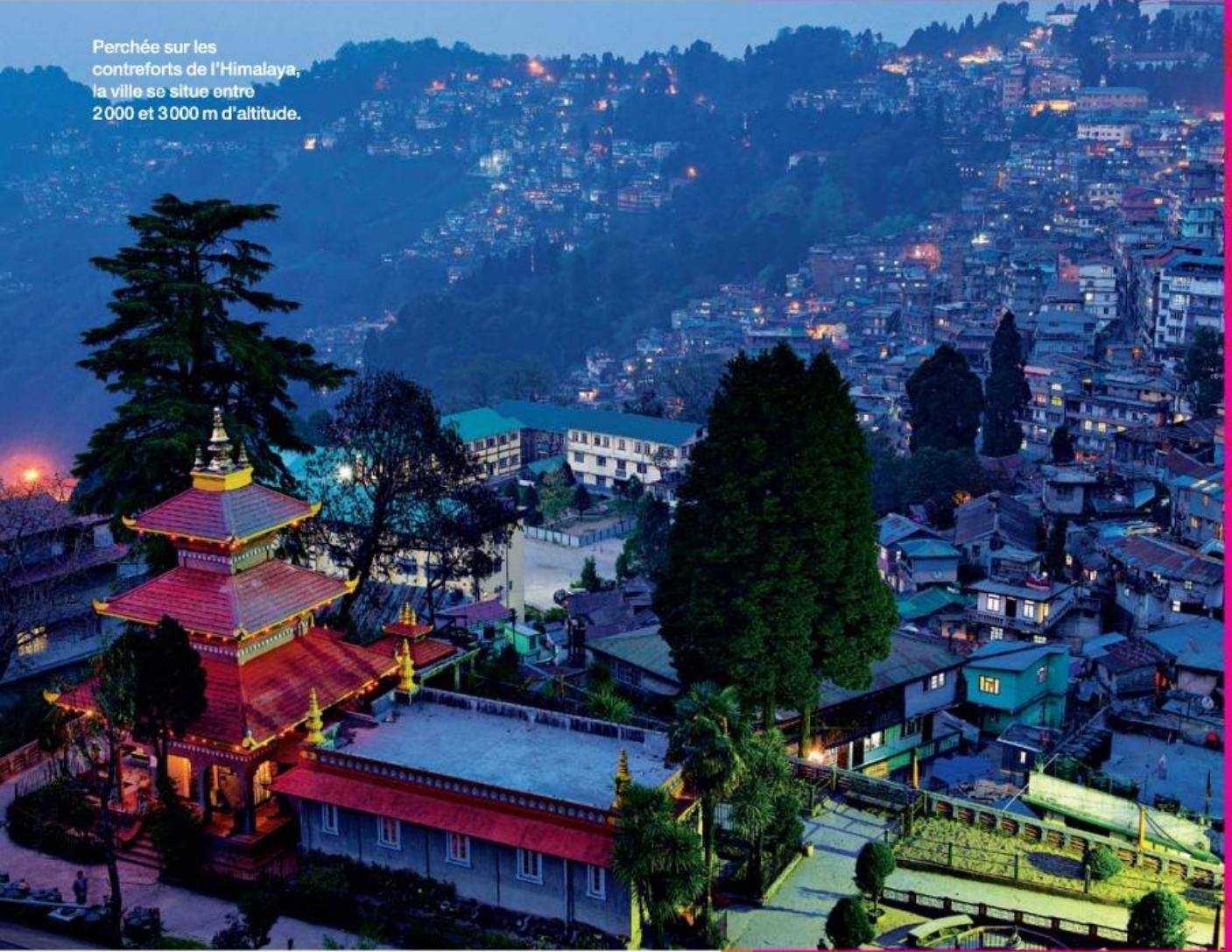
UN APRÈS-MIDI, non loin des singes qui batifolent autour du temple Mahakal, sur Observatory Hill, je me retrouve comme aux plus beaux jours du Raj britannique, à l'hôtel Windamere. Édifié pour loger les planteurs britanniques dans les années 1880, le Windamere est fier d'être resté figé dans le passé. Dans un salon tendrement miteux, deux femmes en tablier à dentelle servent le « five o'clock tea ». Un coup d'œil sur les murs vous fait changer d'époque : dans leurs cadres, des lettres rédigées par des dignitaires oubliés depuis belle lurette, les photographies défraîchies de Britanniques affublés de chapeaux ridicules, en train de boire à la nouvelle année, ou celles, tachées, de moines serrant la main d'officiers arborant toutes leurs décoration. « Nous avons fait des travaux de restauration, pas de rénovation », tient à me préciser la gérante des lieux, Elizabeth Clarke, alors que nous savourons un thé au goût léger et floral, issu de la première récolte de l'année, en mars.

À flanc d'une colline, sur Nehru Road, voici le Planters Club, où se réunissait le monde du négoce. Relique du temps passé, l'endroit n'a nulle prétention à se montrer différent de ce qu'il est devenu. Des tapis sentant le moisé vous permettent de déambuler entre des têtes d'animaux empaillées le long des murs de la salle de billard, déserte, à l'exception d'un vieillard somnolant sur un canapé, avec sur la tête ce qui semble être une toque en peau de léopard.

Trouverait-on ailleurs à Darjeeling une image aussi poignante du temps disparu ? Cela dit, le commerce du thé n'a jamais été aussi florissant. Alors qu'en ville il est possible de goûter à toutes les variétés locales, ou peu s'en faut, si l'on tient à approfondir sa connaissance du thé de Darjeeling, il est nécessaire de visiter les plantations, sur les collines.

Les 87 plantations estampillées Darjeeling représentent chacune une variation au sein d'un univers unique : un moutonnement de collines, couvertes de millions d'arbustes à thé, méticuleusement taillés. Coiffées d'un foulard ou d'un chapeau à large bord, les cueilleuses prélevent deux feuilles et un bourgeon, qu'elles lancent dans un panier en osier accroché à leur dos. Chacune aura récolté des milliers de feuilles pendant les 12 heures de sa journée de travail, jour après jour. Sur le site même de la plantation, les feuilles suivent ensuite le processus qui les conduira jusque dans votre tasse : flétrissage, roulage, oxydation, emballage. Les plantations sont des micro-univers soumis à leur propre système de castes. Elles font vivre des centaines, parfois des milliers, de personnes ➤

Perchée sur les contreforts de l'Himalaya, la ville se situe entre 2000 et 3000 m d'altitude.



Le « Toy Train », qui permit le développement de la ville, est aujourd'hui une attraction touristique.



Des prières sont inscrites sur chaque drapeau. En les caressant, le vent les transmettrait aux dieux.



À Darjeeling, la cueillette du thé est un travail réservé aux femmes. Les plantations reflètent la mixité ethnique propre à cette région où cohabitent Népalais, Bengalis et Tibétains.





sous la direction de managers, comme Rajah Banerjee. Crinière de lion argentée, uniforme vaguement militaire, comme un clin d'œil aux planteurs d'avant l'indépendance, Banerjee préside les Makaibari Tea Estates. Né à Makaibari, il est un des rares propriétaires qui dirigent leur domaine sur le terrain. Mais quand vous l'écoutez raconter son histoire – et Banerjee est un conteur-né – vous comprenez qu'il n'avait jamais eu l'intention de devenir ce qu'il est aujourd'hui.

Étudiant à Londres, il était venu voir sa famille. Alors qu'il chevauchait, son cheval le désarçonna, l'envoyant rouler contre un arbre à thé. À peine relevé, Banerjee eut une révélation : son destin se trouvait là, parmi les arbres à thé de son domaine de 222 hectares. Quarante ans plus tard, sa passion pour Makaibari et son thé est aussi vive qu'au premier jour.

 « Toutes les plantations ne se valent pas. La qualité s'accorde mal de la quantité, assène-t-il. La culture du thé de Darjeeling relève de l'artisanat, pas de l'industrie. La personnalité de chaque plantation se retrouve dans la tasse. On la reconnaît à son goût. » Banerjee a été le premier producteur de Darjeeling à adopter la culture biologique.

Mélange de paysan et d'esthète, il cite Shakespeare, se passionne pour les lois du karma ou les théories sur le corps astral, tout en décrivant le sol idéal pour obtenir le meilleur thé – il doit avoir un pH de 4,5-5,5. Il se montre intarissable sur le climat spirituel qui règne à Makaibari et les moments de tranquillité et de méditation qu'offre la dégustation de son thé. Un de ses plus chers désirs est de le rendre accessible à une plus large clientèle, ce qui, à l'entendre, ouvrirait une nouvelle ère de paix pour l'humanité.

C'est sans doute beaucoup demander à une tasse de thé, mais le charisme de Banerjee est indéniable et sa passion communicative. Assis dans son bureau, dégustant un thé blanc aux arômes subtils, sous l'œil exigeant du maître de cérémonie, j'ai le sentiment que bon nombre de ses visions grandioses n'ont rien de farfelu, quand elles ne seraient pas tout bonnement promises à un bel avenir. Une fois de plus, le délicieux intermède d'une tasse de thé de Darjeeling a créé les conditions d'une rencontre et d'une conversation.

AU NORD-EST de Makaibari, sous des magnolias et des palmiers nains, au bout d'un chemin bosselé, la Glenburn Tea Estate offre ce qui est sans doute le lieu de villégiature le plus agréable sur les collines de Darjeeling. Claire et aérée, la guest-house se compose de huit bungalows d'une sobre élégance, situés au milieu des quelque 650 ha de la plantation. J'ai été tellement séduit que je m'y suis attardé plus longtemps que prévu. Le gérant de l'endroit est un « Indiana Jones » indien du nom de Sanjay Sharma. « La recherche du thé parfait, cette chose toujours indéfinissable, voilà ce qui nous motive. Quand on considère tous ces arbres à thé... Tous ces gens qui travaillent aux champs ou à la fabrication... À la fin de la journée, une seule chose compte : que va-t-on trouver dans sa tasse ? »

Un matin, assis dans mon lit à baldaquin, confortablement adossé à une montagne d'oreillers, ma tasse contient un thé fort, issu de la deuxième récolte, celle de juin, recueillie sur

certains arbres plantés à quelques pas de ma chambre. Infusion d'un ambre profond, vigueur de l'arôme boisé, longue note finale. Les volets sont grand ouverts. La nuit a entamé sa retraite. Depuis mon arrivée, le ciel a toujours été brumeux et je n'ai pas même entrevu la montagne sacrée, le Kangchenjunga, ni l'Himalaya. Pourtant, à la faveur du jour naissant, la crête de la célèbre montagne commence à prendre forme. Je glisse hors de mon lit, ma tasse à la main, et m'approche de la fenêtre. Soudain, dans la pleine lumière du matin, le Kangchenjunga apparaît, dominant tout. Fasciné, je regarde se déployer l'immense traînée d'un blanc éclatant qui épouse le relief de la plus haute chaîne de montagnes du monde.



La marchande de thé se fortifie avec une gorgée de son propre breuvage...

Je m'offre une autre longue gorgée – l'équilibre est parfait entre astringence et souplesse, il serait difficile d'imaginer meilleure tasse de thé.

Plus tard ce même jour, n'en pouvant plus d'être cahotée sur un autre chemin défoncé, ma colonne vertébrale demande grâce. Au sommet d'une côte, face à une terrasse d'arbres à thé, un havre s'offre au voyageur éreinté. Un simple banc de bois, posé près de la route, devant un petit édifice de boue séchée et de ciment, à l'ombre de quelques magnolias en fleurs.

On ne saurait trouver échoppe plus modeste. Elle est tenue par Bimala, 26 ans, une Rai, originaire du Népal. Je l'observe tandis qu'elle me prépare une assiette de *momos* et fait chauffer l'eau de mon thé, sans précipitation excessive. La fraîcheur de la jeunesse est encore ce qui caractérise le mieux son visage doux et avenant, mais on y décèle un sentiment de lassitude. Il n'y a pas beaucoup de travail dans la vallée et, avec son pauvre commerce, elle doit faire vivre ses parents, deux frères et leurs épouses, cinq nièces et neveux. Tous partagent le même logement, à quelques pas de là, non loin de la route. Sa journée commence à 4 heures du matin, me dit-elle. Elle cuisine des plats simples et vend des légumes – pommes de terre, poivrons, radis, concombres et choux-fleurs, qui poussent dans son jardin – mais ce qui se vend le mieux, c'est son vin de riz, fait maison. En dépit de cette ode à la persévérance, Bimala songe à tout abandonner.

« Les gens d'ici sont payés une fois par mois, m'explique-t-elle. Alors ils achètent à crédit et ils oublient de payer. »

Elle m'invite chez elle – des petites pièces bien tenues, des lits aux matelas durs. Une photo défraîchie de ses grands-parents. En contrebas de la maison, un enclos, où paissent deux vaches squelettiques. La porcherie est vide. « Le cochon est mort. » Une poule occupe un panier, des poulets filent entre nos jambes.

Nous voilà de retour dans son échoppe. Tout en préparant un autre thé, Bimala me déroule une histoire que j'ai souvent entendue. Elle avait rencontré un garçon, on parlait mariage. Mais sa mère est en train de devenir aveugle et son père est malade. Que deviendraient-ils sans elle ?

Elle remplit ma tasse.

J'ai bu des thés plus subtils, plus riches, mieux équilibrés. Mais l'accueil si chaleureux de Bimala a fait s'évaporer toute l'amertume contenue dans ma tasse ébréchée. Et je me souviens de ces mots entendus au début de mon séjour : « Le thé est la boisson du peuple par excellence. »



Son père l'appelle et Bimala s'éloigne en silence. Je m'asseois et regarde la cascade de nuages couler le long des collines au-dessus de nous. Au bout d'un moment, Bimala est de retour, aussi silencieuse que lorsqu'elle m'a quitté. Elle me sourit de son sourire triste. Puis, elle se verse une tasse et s'asseoit près de moi sur le banc, et, côté à côté, nous buvons notre thé, sans parler.

Les nuages s'amoncellent de plus en plus bas, frôlant la cime des arbres à thé de l'autre côté de la route. Le brouillard monte autour de nous. Je vide ma tasse et Bimala la remplit aussitôt. Je la soulève et elle fait de même avec la sienne – nos tasses se touchent et elle prolonge d'un sourire le tintement de la porcelaine. Mais il n'y a plus aucune tristesse sur son visage. Elle est redevenue une belle jeune femme qui sait profiter d'un plaisir simple.

Le brouillard s'évanouit aussi vite qu'il est apparu et, sous le soleil brillant, de la buée apparaît au-dessus des champs. C'est à mon tour d'afficher un grand sourire quand je porte à mes lèvres ce qui est, sans contestation possible, la meilleure tasse de thé que j'ai jamais bué. ■

Darjeeling, India

ICL, la vie bat au rythme des quatre récoltes annuelles – à la mi-mars, en juin, pendant la mousson (juil.-août) et en automne (oct. à nov.).

ITINÉRAIRE CONSEILLÉ

Un des meilleurs moyens de faire un tour dans la montagne est d'embarquer à bord de l'historique Darjeeling Himalayan Railway, classé au patrimoine de l'Unesco. L'itinéraire proposé par le Sukna Steam Special traverse plusieurs plantations.

OÙ DORMIR

Emblématique de la ville, l'Hôtel Windamere réunit un ensemble de cottages datant du Raj. Mobilier d'époque, reliques historiques (le roi de Suède et Sir Edmund Hillary, le vainqueur de l'Everest, furent clients). Vue imprenable sur l'Himalaya. Les visiteurs peuvent, c'est fortement conseillé, séjourner dans une plantation, la plupart offrant des visites guidées. Plus haut de gamme, l'élégante et néanmoins décontractée Glenburn Tea Estate, située au sommet d'une colline entourée de centaines d'hectares de théiers. Autres lieux remarquables : le Goomtee Tea Resort, la

maison principale vous donne l'impression d'être dans votre propre plantation ; la Tumsong Tea Estate & Retreat, quatre suites dans un jardin qui pratique le bio ; la Selim Hill Tea Estate & Retreat, connue pour le panorama exceptionnel qu'elle offre sur l'Himalaya. Pour une immersion totale dans la vie locale, on peut loger chez une des familles employées par les Makaibari Tea Estates : compter environ 22 € pour une nuit pour deux, avec repas et thé.

OÙ MANGER

Retrouvez dans votre assiette des saveurs népalaises, indiennes ou bhoutanaises. J'ai mangé les meilleurs momos au Kunga Restaurant, sur Gandhi Rd. Les accros du petit déjeuner copieux – pain doré français, galettes de pomme de terre – ne jurent que par la minuscule Sonam's Kitchen, sur Dr. Zakir Hussain Rd. Currys de l'Inde du Nord, cuisine thaïe ou chinoise à The Park, sur Laden La Rd. De nombreuses plantations disposent d'un restaurant.

AUTRES ACHATS

Chowk Bazaar, incontournable pour toutes sortes de produits ou objets. Magasins d'artisanat et de vêtements du côté de Nehru Road et sur la place Chowrasta. Pots en cuivre, tapis tibétains, moulins à prières et autres objets faits à la main au Tibetan Refugee Self Help Centre, qui soutient la communauté des réfugiés tibétains.

ACHETER DU THÉ

Certaines maisons expédient vos commandes par bateau. Nathmulls propose plus de 50 variétés. Le Tea Emporium, ouvert en 1940, offre des dégustations autour de ses produits. Golden Tips Tea conserve des certaines de thés en feuilles, à déguster ou à acheter (tarifs très élevés).



Échantillons de thé à la plantation Makaibari...

LE COIN DU CONNAISSEUR

Né dans une ville à l'ouest de Darjeeling, l'écrivain anglais George Orwell était un grand amateur de thé. Voici ce qu'il disait du thé indien : « Quiconque utilise ces quelques mots réconfortants "une bonne tasse de thé" parle obligatoirement du thé indien... Non seulement tous les vrais amateurs de thé l'aiment fort, mais ils l'aiment de plus en plus fort à mesure qu'ils vieillissent... Dernier point, le thé – sauf à le boire à la manière russe – doit être bu sans sucre. Comment pourriez-vous vous considérer comme un véritable amateur de thé si vous en détruisez la saveur en y incorporant du sucre ? (Extrait de « Une bonne tasse de thé », essai de G. Orwell paru en 1946)

LE SAVIEZ-VOUS ?

Tous les thés sont issus d'une même espèce, Camellia sinensis, voisine du camélia horticole, la fleur ornementale.

De l'eau bouillie avec du thé nettoie et polit presque tous les bois durs grâce aux tannins, contenus dans le thé.



L'Inde fascinante

À Varanasi et à Kolhapur, Alain Schroeder, notre photographe,



Le *kushti*, décrit Alain Schroeder, se pratique dans des *akharas* –des gymnases– dans une fosse remplie de terre. Après les combats, les *peswahans* (lutteurs) s'y reposent en se couvrant la tête et le corps de terre pour qu'elle absorbe leur transpiration. La terre varie selon les régions : poudre rouge à Kolhapur, ci-dessus, jaune ou grise à Varanasi, deux villes où le *kushti* reste vivace. La tradition veut qu'elle soit mélangée avec du *ghee* (du beurre clarifié), du citron, du sel, et, selon les lieux, des herbes diverses. Chaque *akhara* a ses recettes propres, précise le photographe. Les lutteurs prêtent à la terre de l'arène des vertus thérapeutiques. Ils l'utilisent pour se protéger des maladies et soigner leurs blessures.

des lutteurs kushti

a découvert un art martial spectaculaire.



2300 ANS DE LUTTE

La lutte fait partie des traditions immémoriales de l'Inde. Le « Ramayana » et le « Mahabharata », les deux grandes épopées fondatrices de l'hindouïsme, lui font déjà une place. Le *kushti* proprement dit a gagné le sous-continent depuis la Perse, au xvi^e siècle. Présents en nombre à la cour des empereurs moghols, les lutteurs faisaient rayonner la gloire et la puissance des souverains. L'arène, où le système des castes est aboli, a aussi longtemps été un instrument de promotion sociale. Si la pratique du *kushti* se perd peu à peu, au profit de la lutte gréco-romaine, les villes de Varanasi, dans l'Uttar Pradesh, au nord de l'Inde, et de Kolhapur dans le Maharashtra, sur la côte occidentale, perpétuent encore la tradition de cet art martial antique.

*Texte: Marie-Amélie Carpio-Bernardeau
Photos: Alain Schroeder/
Hémis.fr*

Tous les coups sont interdits dans le *kushti*. Les adversaires se déstabilisent par des prises avec les mains ou les jambes, jusqu'à ce que l'un d'eux ait les épaules qui touchent le sol. Plus qu'un sport, le *kushti* est une ascèse. La vie des lutteurs obéit à une discipline et une morale strictes, qui proscriennent l'alcool et les relations sexuelles. Elle est aussi rythmée par des prières quotidiennes à Anuman, le dieu-singe de l'hindouïsme, symbole de force et de bravoure, protecteur des lutteurs.



Pour s'aguerrir, les lutteurs enchaînent chaque jour des centaines de pompes et de pliés de genoux. Les plus jeunes pensionnaires des akharas ont 6-7 ans, les plus vieux, entre 25 et 30 ans. « Il est très bien vu de compter un lutteur dans sa famille pendant quelques mois ou quelques années, explique Alain Schroeder. Les compétitions permettent aux champions de gagner de l'argent. Le gouvernement aide ceux qui ne sont pas assez bons pour faire carrière à trouver un emploi de fonctionnaire. »



LE MAKING OF

■ C'est en lisant un ancien *National Geographic* que le photographe Alain Schroeder a découvert le *kushti*, avant de profiter d'un séjour en Inde pour aller à la rencontre des lutteurs. « J'ai commencé à visiter des akharas à Varanasi, et j'ai tout de suite su que je tenais un sujet. »

■ Pour voir des entraînements à Kolhapur, rendez-vous dans les akharas Old Moti Bagh, le plus vieux et le plus connu, New Moti Bagh ou Gangavesh. À Varanasi, allez à l'akhara de Tulsi Gath, ou à Gaya Seth. Les conducteurs de *rickshaw* connaîtront les adresses. Delhi, Bombay et Mysore ont aussi leurs akharas.

■ Les compétitions de *kushti* ont lieu durant l'hiver, de novembre à avril. Pour connaître leur calendrier, renseignez-vous directement auprès des différents akharas.



Quelques tuyaux font office de douches. La vie commune dans les akharas est des plus spartiates. Le quotidien s'écoule au rythme des entraînements, menés de l'aube jusqu'au soir, et des séances de relaxation, où les lutteurs se détendent dans la fosse ou se massent, contre dans un akhara de Varanasi. Les massages, note le photographe, servent à soulager les muscles fatigués et à faire preuve de considération mutuelle. Les valeurs de camaraderie et de respect des autres sont au cœur du *kushti*. Un égard accordé aussi aux aînés: c'est aux jeunes que reviennent les tâches ménagères et la préparation des repas, frugaux, composés d'amandes, de lait, de *ghee* et de chapatis.

LE TREK DE LA CITÉ PERDUE

Notre reporter dans la peau d'Indiana Jones.



Bagages et vivres pour quatre jours,
nos deux mules sont bien chargées.

Au milieu de la forêt colombienne
de la Sierra Nevada de Santa Marta,
se cache la Ciudad Perdida.



Q

uelque part dans les montagnes de la Sierra Nevada, en Colombie, Ciudad Perdida n'a pas usurpé son nom – quatre jours d'une marche exténuante attendent les candidats à l'aventure prêts à affronter serpents, araignées et autres bestioles dans la moiteur étouffante de la jungle tropicale pour atteindre la « cité perdue ». Assis sous le toit de chaume d'un res-

taurant, j'attends que Celso, mon guide indigène, un Wiwa, veuille bien se manifester. Des poulets aux longues pattes trottinent autour de mes pieds bottés et, non loin, une énorme truie est couchée dans la poussière, offrant ses tétines ratatinées à des porcelets affamés. Léon, le traducteur que j'ai déniché à Bogotá et qui semble survivre avec deux expressos par jour, se tient devant moi, tapant nerveusement du pied. Et voilà que notre Celso fait son apparition : plus d'1,85 m, tunique longue et pantalon d'un blanc immaculé, bottes en caoutchouc, chapeau de paille d'où s'échappe une épaisse chevelure corbeau dégringolant jusqu'à la taille. « Chaque fois que je vais à la ville, dit-il en riant, on me propose d'acheter mes cheveux pour en faire des perruques ! »

Nous arrimons nos sacs sur nos deux mules et, sans autre forme de procès, nous suivons Celso qui s'engage d'un pas décidé dans la forêt. Quand, trop souvent, on se plaint de vivre dans un monde où tout est soigneusement programmé, sécurisé et accessible, qui, parmi nous, n'a jamais rêvé de revivre les expériences des explorateurs du passé, de Thesiger (1910-2003) ou de Chatwin (1940-1989) ? J'avais presque abandonné tout espoir d'éprouver un jour ce sentiment indéfinissable de « découvrir » quelque chose quand j'ai entendu parler d'une « cité perdue » en Amérique du Sud.

En 1972, quelques pilleurs de vestiges archéologiques colombiens, des *guáqueros*, qui chassaient des oiseaux tropicaux dans les forêts de la Sierra Nevada de Santa Marta pour en revendre les plumes, découvrirent sous un enchevêtrement de racines les ruines d'une ville oubliée. Rien n'y manquait, surtout pas les sépultures où abondaient les bijoux en or, les figurines de jade et les poteries finement travaillées. Ils venaient de mettre au jour une ville où avaient vécu 2 000 Tayronas, et qui aurait été fondée vers l'an 650 de notre ère – soit 750 années plus tôt que le célèbre Machu Picchu, au Pérou. Pendant des siècles, cette communauté de potiers et de fermiers avait occupé les terrasses aménagées dans ce relief montagneux, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, à la fin du XVI^e siècle. Catholicisme, syphilis et variole, les nouveaux venus ne se présentaient pas les mains vides et, quand ils repartirent, la ville sombra dans un oubli long de quatre cents ans.

Pendant quelques dizaines d'années supplémentaires, la présence de narcotrafiquants et les combats entre cartels de la drogue et guérilleros des FARC (Forces armées révolutionnaires de Colombie) interdirent l'accès au site. Enfin, en 2005, le ministère des Affaires étrangères donna son feu vert. Les anthropologues furent autorisés à reprendre leurs recherches et, peu à peu, ces deux mots envoûtants, « cité perdue », commencèrent à se faire une place de choix dans l'imaginaire des voyageurs.

Teyuna, comme les indigènes la désignent, est à quatre jours de marche de la première route. Ici, pas de téléphones, de prises électriques ou de relais wi-fi. La seule bande-son disponible est composée par les myriades d'oiseaux qui sifflent, s'égoisissent, crient ou jacassent. Je ne m'attendais pas à un itinéraire facile et ne le souhaitais nullement. Cela dit, au bout de dix minutes de marche, nous voilà déjà en train de barboter dans notre première rivière et mon tee-shirt n'est plus qu'un torchon imbibé de sueur. L'humidité atteint 90 % dans cette forêt pluviale subtropicale et l'enchevêtement d'arbres, de lianes et d'héliconias rouge étincelant semble absorber tout l'oxygène disponible.

« On ne se coupe jamais les cheveux parce que c'est grâce à eux que le cerveau respire – si vous les coupez, le cerveau n'a plus d'oxygène », m'explique Celso alors que nous grimpons. Je comprends mieux pourquoi il escalade ce raidillon avec l'agilité d'une chèvre des montagnes Rocheuses alors que notre groupe s'immobilise tous les dix pas pour reprendre haleine et calmer les battements de nos coeurs.

Nous continuons à nous hisser péniblement le long de ce sentier sablonneux qui serpente à flanc de montagne. Parvenus au sommet, pâles et pantelants, quel plaisir de mordre à pleines dents dans les quartiers d'orange qu'Enrique, notre cuisinier moustachu, a eu la délicatesse de nous présenter sur une feuille de palmier. Des nuages d'un noir d'ébène ont effacé le soleil et, tout occupés à essuyer le jus qui nous dégouline sur le menton, nous entendons le tonnerre se déchaîner au-dessus de nos têtes.

Mais la pluie ne viendra pas et, cinq heures plus tard, nous parvenons à notre premier bivouac, le camp Adán, au pied d'une vallée encaissée. De part et d'autre du sentier, c'est une profusion d'ananas – aussi communs ici que de vulgaires pissoir-lits. Partout, des manguiers et des mandariniens satsuma, qui ploient sous l'abondance de leurs fruits, mais rien ne vaut le bonheur de se précipiter dans



Nous traversons de nombreuses rivières au cours de notre longue marche. Nous en profitons pour délasser nos pieds, mais l'atmosphère est déjà tellement moite que je ne sens presque pas la différence entre l'air et l'eau.



l'eau naturellement colorée de quelques mares profondes – cadeaux du río Buritaca, tout proche – pour se débarrasser de la boue qui nous colle au corps.

Dans mon hamac attaché sous un toit de tôle, je m'abandonne à la contemplation de l'écheveau de fumées qui s'élève dans la nuit au-dessus des feux domestiques.

Dans sa main, Enrique tient un minuscule bébé boa

À peine le soleil s'est-il levé, que l'orchestre ornithologique entame son concert. Après un rapide petit déjeuner, nous revoilà sur le sentier, cheminant entre d'anciens champs de coca, qui ont été brûlés pour faire place à des cultures de manioc. Notre chef de groupe, Enrique, s'accroupit soudain dans le chaume et se redresse en tenant un minuscule bébé boa. Le frêle serpenteau s'enroule autour de sa main et darde sa langue fourchue, se voulant menaçant.

Depuis notre départ, j'ai plus d'une fois eu l'occasion de voir la main de Celso disparaître dans son *tamburo* – le petit sac qu'il porte en bandoulière – pour en ramener une pincée de feuilles de coca qui finissaient dans sa bouche. Cela fait, il saisit son *poporo* – une petite gourde remplie

d'une poudre de coquillages brûlés – en ôte le bâton qui sert de bouchon et mélange un peu de poudre à la bouchée de coca. On m'apprend que cette préparation de coquillages renforce l'action dynamisante de la coca. Ensuite, Celso passe le bâton sur le pourtour du *poporo* pour récupérer les restes de poudre qui forment une légère croûte jaunâtre. C'est un geste rapide, machinal, comme celui d'un violoniste qui glisserait les doigts sur les cordes de son instrument, pour s'échauffer. Ce rituel est ponctué de reniflements et le mucus ainsi récolté est recraché dans la nature.

Plus loin, nous croisons un autre Wiwa. Celso glisse la main dans son *tamburo* et offre une poignée de feuilles à l'homme, qui lui rend la pareille. « C'est un geste de respect et de fraternité », m'explique Enrique. Le sentier se fait moins raide quand nous arrivons à Mumake, village wiwa où vivent une quarantaine d'âmes dans quelques huttes au toit de chaume. Autour s'étendent des plantations de café et de coca. Celso cueille une grosse cabosse verte qu'il ouvre d'un coup de machette. Nous goûtons la chair tendre qui enrobe les fèves de cacao. Il nous montre ensuite la manière de retirer les fibres d'un agave, de les sécher et de les filer pour fabriquer leurs tuniques blanches et leurs *mochilas* (sacs), décorées à l'aide de teintures naturelles. ➤

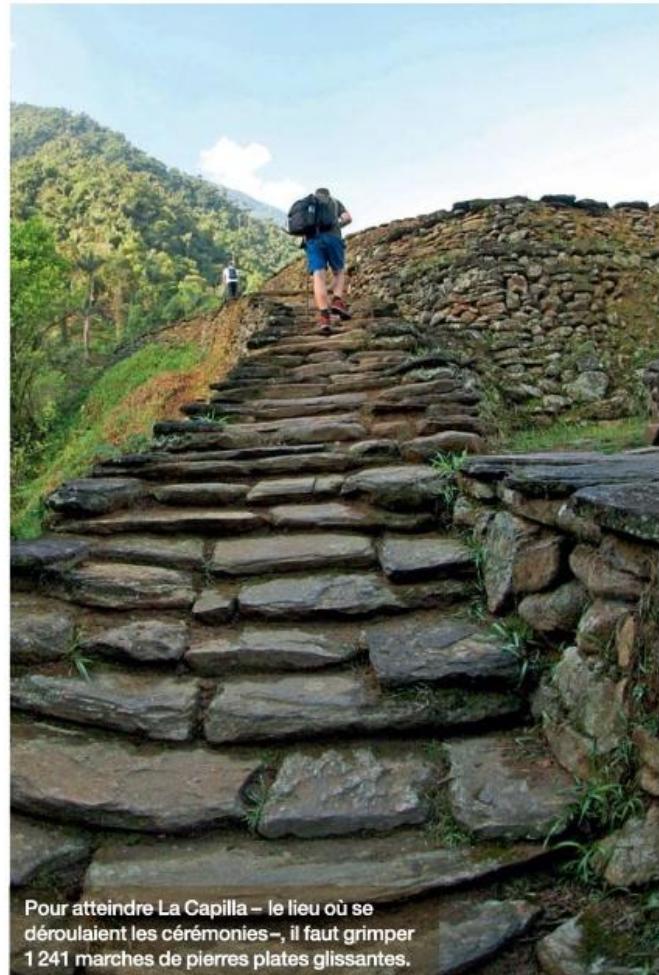
Des ponts suspendus sont aménagés pour passer le fleuve Buritaca là où le courant est trop fort.



Après une journée de marche, nous arrivons au camp Adàn, notre premier bivouac. Là, au milieu des manguiers et des mandariniers, nous reprenons des forces avec un bon dîner autour du feu.



Celso nous montre comment utiliser les fibres de l'agave, avec lesquelles les Wiwa fabriquent leurs tuniques et leurs *mochilas*.



Pour atteindre La Capilla – le lieu où se déroulaient les cérémonies –, il faut grimper 1 241 marches de pierres plates glissantes.

L'aube du troisième jour est aussi ensoleillée et bruyante que les jours précédents et nous nous enfonçons de plus en plus loin dans la forêt. Classée réserve de la biosphère par l'Unesco, elle est réputée pour ses populations de tapirs, de jaguars, d'ocelots, de condors des Andes et de singes hurleurs, de plus en plus nombreux. Une fois de plus, le Buritaca fait obstacle à notre progression et nous sautons de pierre en pierre en essayant d'éviter l'eau froide. À mi-gué, je remarque un bébé tarentule, plutôt trempé, qui s'accroche à un rocher – je l'enjambe rapidement. Le sable du sentier a été remplacé par une tourbe d'une grande richesse minérale. Je n'en suis pas très fière, mais je ne peux retenir un cri quand un serpent blanc, strié de brun, avec deux petits yeux noirs, file devant moi, juste en travers du sentier. « C'est un ver ! », s'esclaffent Léon et Celso. « Impossible !, dis-je avec l'aplomb d'un naturaliste. Il mesure plus de 30 cm et il est gros comme mon poignet. » Léon se tourne vers moi en hochant la tête : « Après avoir mariné dans l'alcool, il sert de médicament. »

La vision de la créature continue à me hanter quand nous passons devant une pancarte en bois sur laquelle quelques lettres griffonnées à la hâte nous apprennent que nous

sommes à 2 km du dernier camp, El Paraíso. Il était temps. Les lourds nuages qui s'amoncelaient, menaçants depuis notre départ, finissent par crever. De grosses gouttes tombent en rideaux ininterrompus et le sentier qui mène à la vallée se transforme en un toboggan boueux qu'il est impossible d'emprunter autrement que sur l'arrière-train. Enfin à l'abri sous le toit de tôle du camp, nous regardons la pluie rebondir sur la surface du fleuve, telles des gouttes de transpiration sur la peau d'un tambour. « Regardez, sao ! », s'exclame Léon. Il suffit de se pencher au-dessus de la rambarde en bois : des dizaines d'énormes crapauds – de la taille d'une pastèque – sautillent sur le rivage. Leurs yeux proéminents ne quittent pas les lucioles vertes qui s'affairent autour des feux du repas qui crétinent.

Un grand cri, c'est l'oiseau-pistoler qui nous salut

On me secoue l'épaule et je me réveille. Il fait encore nuit et des ronflements étouffés emplissent l'espace sous la hutte ouverte aux quatre vents. Je me faufile sous ma moustiquaire, enfile mes vêtements humides et suis une



ombre qui se dirige vers le fleuve. Nous marchons vers l'amont, en équilibre sur des rochers ou sur des racines d'arbres. Déjà, nous entendons le chant des cigales.

Brusquement, Celso s'immobilise et siffle comme un oiseau, sûr de capter notre attention. Son doigt désigne un point au-delà du fleuve. À peine visibles à travers un rideau de lianes et de branches, nous distinguons quelques marches de pierre, escarpées et glissantes de pluie, qui donnent irrésistiblement envie de les escalader.

Ni tourniquet, ni guichet, rien qu'une inscription gravée dans le bois : Parque Arqueológico Teyuna. C'est d'un pas hésitant que nous entreprenons la montée, salués par l'apparition d'un oiseau-pistolero, qui nous fait admirer son bec et lance un cri semblable à une détonation – nous le prenons comme un avertissement et nous accélérons le rythme d'un pas intrépide.

Les « marches » sont en fait des pierres plates, peu épaisse et non taillées, disposées en escalier – on en compte 1 241. Elles sont si abruptes qu'il faut vraiment se tenir droit pour les franchir. Mon bandana ressemble à une éponge et je dois m'arrêter pour reprendre mon souffle. Le reniflement de Celso qui recrache son mucus

à la coca est un vrai réconfort. Comme je me retourne, il m'adresse un grand sourire bienheureux, puis dresse le pouce. Nous repartons.

Une clairière nous accueille au sommet et ce que nous découvrons nous coupe littéralement la parole. Juste devant nous, trois terrasses de terre, rondes, aux murs de soutènement entièrement constitués de pierres. De-ci, de-là, quelques herbes tentent de s'implanter, mais, toute proche, la forêt, presque menaçante, réclame son dû. C'est alors qu'un rayon de soleil perce la voûte des grands arbres, réchauffant nos corps humides et faisant étinceler ces pierres immémoriales.

Celso nous explique que pour « équilibrer sa vie », il faut faire sept fois le tour de la terrasse centrale. Sur une branche au-dessus de nous, un toucan lance son cri rauque, des papillons dansent dans les zones d'ombre.

« Tous ceux qui viennent avec un esprit ouvert, repartirons heureux », ajoute notre guide. Il nous désigne une pierre dressée sur laquelle sont gravés des signes : « Si dans vos rêves vous êtes attaqués par des jaguars, placez vos mains sur cette pierre, et Kapsama, le dieu des rêves, dispersera les énergies mauvaises. »



► Je ne peux pas dire que des images de ces gros chats ont gâché mon sommeil, mais j'applique néanmoins les paumes de mes mains sur la pierre pour sentir les aspérités des éraflures tracées dessus. Celso s'accroupit près d'une grande pierre plate dont la surface a été polie par le temps. Il ramasse une pierre qui traînait et nous montre comment la réduire en poudre afin d'obtenir une pâte qui servira à fabriquer des poteries. Non loin, nous pouvons voir les restes d'une urne brisée. « Mais pourquoi être venu construire à une telle altitude ? » « Pour être près de Wymaco, le père des dieux, me répond-il en désignant le ciel. « Et aussi, parce qu'ils pouvaient cultiver du maïs et du plantain sur les pentes moins raides. »

Longtemps avant que la cité soit redécouverte, les Wiwa s'y rendaient déjà car c'était la ville de leurs ancêtres. Comme ils ont la chance d'être représentés au sénat colombien, ils n'ont pas été dépossédés de ce site sacré qui, chaque année, pendant deux semaines, en août, est fermé aux visiteurs étrangers. Les Wiwa et d'autres descendants des Tayrona, - Kogi, Arhuaco, Kanku - s'y réunissent pour pratiquer leurs cérémonies.

À ce jour, 250 terrasses ont été découvertes sur une superficie de 30 hectares. On y voit les fondations de maisons, de routes, de systèmes de distribution de l'eau et des aires cultuelles, mais la végétation nous cache encore bien des merveilles. On en sait très peu sur le site et ses premiers occupants même si – en se fondant sur les objets trouvés dans les tombes – on pense qu'ils portaient des colliers de coquillages, des anneaux en or dans le nez, et des étuis péniens. Tout ce que peut nous dire Celso sur le site, il l'a appris de son *mamo*, ou chaman, et il est donc normal que les histoires qu'il nous fait partager soient différentes des théories avancées par l'Institut colombien d'anthropologie et d'histoire (ICANH), qui y effectue des fouilles. En définitive, cela ajoute encore au mystère.

Quoi qu'il en soit, le trek de la Ciudad Perdida est le signe tant espéré que la Colombie a changé. Synonyme d'affrontements entre les cartels de la drogue, de guérillas et d'un taux de mortalité par assassinat parmi les plus élevés du monde, ce pays qu'on a longtemps sous-estimé connaît un renouveau touristique éclatant. Les accords de paix signés entre les différentes factions, et le rétablissement de l'ordre par des opérations à grande échelle menées dans des villes comme Bogotá y ont largement contribué. Aujourd'hui, le voyageur peut profiter des joyaux de l'architecture coloniale urbaine, d'îles bordées de plages et de la faune et de la flore de l'Amazonie.

Nous poussons un peu plus haut, vers La Capilla – la partie centrale où se tenaient les fêtes et les cérémonies. L'aire est dégagée et le spectacle qui nous attend nous laisse muets d'admiration. Disposées en gradins, des terrasses ovales semblent posées sur la canopée, tels des

palaces flottants. Pendant une bonne vingtaine de minutes, le calme est absolu, nul touriste dans les parages, nul bruit sinon le martèlement d'un pic qui, sans doute inconscient de ce moment si particulier pour nous, s'acharne contre le tronc d'un palmier. Aucune corde pour nous interdire de nous approcher, pas de colporteur s'avancant avec ses cartes postales et ses porte-clés – rien que les regards timorés de quelques militaires qui campent en haut du site pour le surveiller.

Quand je lève les yeux vers le sommet de la forêt, aussi verte et compacte que les fleurons d'un brocoli, je me sens totalement en phase avec la solitude de ce lieu. La fatigue, la sueur et la tension de ces quatre derniers jours ont endolori mes muscles mais, plus fort que tout, je suis envahi



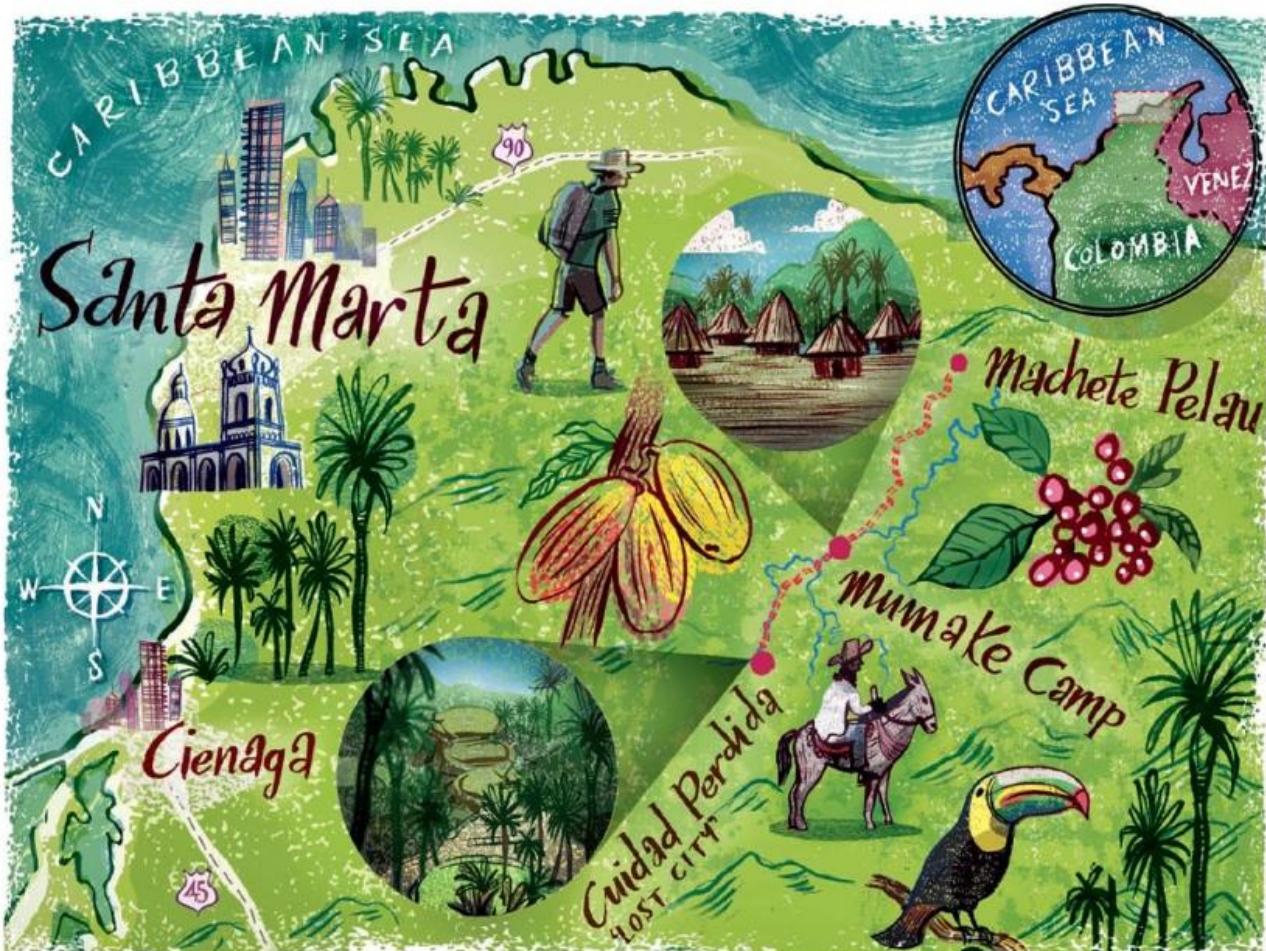
par le sentiment euphorique de ma découverte et c'est tout naturellement qu'un sourire illumine mon visage.

Il est certain que le charme qui en émane fera bientôt de la Ciudad Perdida une destination de choix, ce qui lui vaudra le sort de Machu Picchu et de tant d'autres lieux sacrés envahis par la foule. Aussi, pour un bref moment encore, que les voyageurs savourent la chance qu'ils ont, au terme d'un trek éprouvant, d'apercevoir cette chose rare que même un explorateur comme Thesiger n'aura pas eu le plaisir d'évoquer : un véritable château posé sur un nuage. ■

TEXTE ET PHOTOS : EMMA THOMSON

FLASH SÉCURITÉ

Les conditions de sécurité dans le Parc de Tayrona ont changé depuis notre reportage. Si la partie côtière reste sûre, des bandes criminelles sont aujourd'hui présentes dans la forêt. La situation pouvant évoluer rapidement, renseignez-vous directement auprès du parc avant d'entreprendre ce trek. Les hispanophones trouveront des renseignements utiles dans les deux principaux quotidiens du pays : eltiempo.com et elcolombiano.com



© ILLUSTRATION: NIGEL OWEN

Colombie mode d'emploi

Pour vous lancer dans la jungle à la recherche de la « Cité perdue », vous aurez besoin d'une bonne condition physique, d'une bonne paire de chaussures et de quelques conseils.

COMMENT Y ALLER

Air France propose des vols directs et quotidiens pour Bogotá au départ de Paris, à partir de 1 000 €. Durée moyenne du vol : 12 h. Puis, de Bogotá, prendre un vol Avianca pour Santa Marta (1 h 35 de vol). avianca.com

SUR PLACE

Le départ du trek se fait au village de Machete Pelao, qui se trouve à 2 heures de route de Santa Marta, au pied

de la Sierra Nevada. La plupart des nombreuses agences sur place incluent le transfert dans leur forfait. Il existe aussi un bus.

QUAND

Trek très fréquenté pendant la semaine sainte de Pâques. Mieux vaut éviter la saison des pluies, de mai à septembre, les glissades sont assurées. De décembre à février, les journées sont généralement chaudes et ensoleillées. Les températures sont comprises entre 16° et 28°C. Fort taux d'humidité constant.

BON À SAVOIR

Pas de visa pour un séjour inférieur à 90 jours.

Change : 1 € = 3 532 pesos (peso colombien).

Santé : certains vaccins peuvent être exigés. Un traitement contre le paludisme est recommandé pour les régions de montagne. Consultez votre médecin avant le départ. Le vaccin contre la fièvre jaune est facultatif. Il peut être intéressant d'emporter des pastilles purificatrices d'eau.

Code téléphonique international : 00 57.

Décalage horaire : GMT – 5.

Notre road trip VINTAGE sur la Riviera

Il sont deux dans un Combi VW. L'un écrit, l'autre photographie !



Arrivée à Gorbio,
petit village perché
de 1 300 habitants.
«Sacrément perché
même», nous affirme,
hilare, une habitante,
dans le bar du bourg.

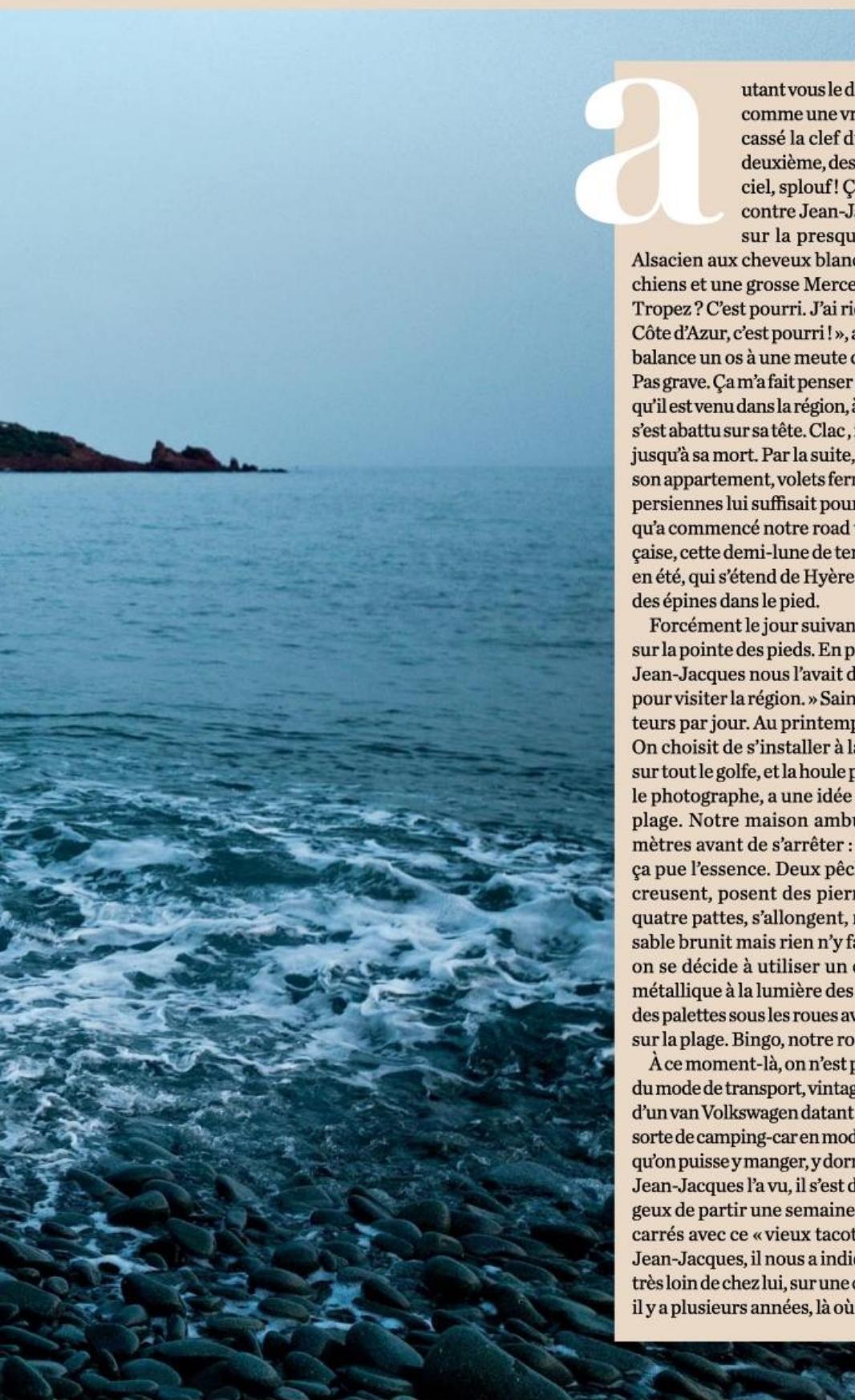


La première fois que Matisse est venu ici, un

Thibault prend la température de l'eau, le long de la corniche de l'Estérel, sur la plage du Dramont, à Saint-Raphaël.



orage a éclaté. Clac ! Il en a fait une peinture.



utant vous le dire tout de suite : ça a commencé comme une vraie galère. Le premier soir, on a cassé la clef du réservoir d'essence, crac ! Le deuxième, des trombes d'eau sont tombées du ciel, splouf ! Ça, c'était juste avant qu'on rencontre Jean-Jacques, un retraité en vacances sur la presqu'île de Giens, dans le Var, un Alsacien aux cheveux blancs virant sur le feu, deux petits chiens et une grosse Mercedes noire. « Vous allez à Saint-Tropez ? C'est pourri. J'ai rien contre les bourgeois, mais la Côte d'Azur, c'est pourri ! », avait-il lâché, un peu comme on balance un os à une meute de chiens, mais dans les ronces. Pas grave. Ça m'a fait penser à Henri Matisse la première fois qu'il est venu dans la région, à Nice. C'était en 1917 et un orage s'est abattu sur sa tête. Clac, il en a fait une peinture et y resté jusqu'à sa mort. Par la suite, il est même souvent resté dans son appartement, volets fermés, car la lumière filtrée par les persiennes lui suffisait pour peindre. Voilà, c'est comme ça qu'a commencé notre road trip vintage sur la Riviera française, cette demi-lune de terre la plus fréquentée de France en été, qui s'étend de Hyères à Menton : la tête sous l'eau et des épines dans le pied.

Forcément le jour suivant, on est arrivés à Saint-Tropez sur la pointe des pieds. En plus, il n'y avait pas un chat, et ça Jean-Jacques nous l'avait dit : « Avril c'est la bonne saison pour visiter la région. » Saint-Tropez l'été, c'est 80 000 visiteurs par jour. Au printemps, c'est plutôt 4 600 habitants. On choisit de s'installer à la pointe de la Pinède, avec vue sur tout le golfe, et la houle pour seule amie. Soudain, Brice, le photographe, a une idée : il veut un cliché du van sur la plage. Notre maison ambulante pétarade sur quelques mètres avant de s'arrêter : le van est ensablé et voilà que ça pue l'essence. Deux pêcheurs viennent nous aider, ils creusent, posent des pierres, des poutres, se mettent à quatre pattes, s'allongent, rampent, la gomme chauffe, le sable brunit mais rien n'y fait et la nuit tombe. 23 heures : on se décide à utiliser un cric pour soulever le monstre métallique à la lumière des téléphones portables. On pose des palettes sous les roues avant d'en balancer une trentaine sur la plage. Bingo, notre road trip peut continuer.

À ce moment-là, on n'est pas loin de regretter notre choix du mode de transport, vintage. Vintage parce qu'on est à bord d'un van Volkswagen datant de 1979, aménagé et équipé, une sorte de camping-car en modèle réduit et orange pétant, pour qu'on puisse y manger, y dormir et se faire remarquer. Quand Jean-Jacques l'a vu, il s'est dit qu'on était sacrément courageux de partir une semaine entière à deux dans six mètres carrés avec ce « vieux tacot ». Faut pas croire, il est gentil Jean-Jacques, il nous a indiqué des coins à ne pas rater, pas très loin de chez lui, sur une colline où il a acheté une maison il y a plusieurs années, là où on a « la meilleure vue de toute

«Et nous voilà lancés sur la Côte à toute



Une petite tartine de tapenade ?



Brice voulait absolument faire une photo sur la plage.

la Côte d'Azur», paraît-il. «Cette région, elle a du chic, quand même», a-t-il fini par avouer. Il y a eu Jean-Jacques et Henri Matisse, certes, mais il y en a eu des centaines d'autres, des artistes ou des écrivains à venir flâner sur les rivages de la Riviera. Maupassant, Hugo, Apollinaire, Gary, Prévert, Fitzgerald, Cocteau, Picasso. Et on essaie de se rassurer : si tous ces génies y sont passés, c'est qu'ils avaient une raison.

Ils y venaient pour écrire ou se repoudrer le nez, en tout cas chercher l'inspiration, et beaucoup s'y sont installés. C'est d'ailleurs pour ça qu'on est partis sur la route qui s'enfonce dans le massif des Maures entre Hyères et Saint-Tropez, alors qu'un faux plafond de brume obscurcissait le ciel. Ce chemin, c'est le même qu'avait emprunté Stéphen Liégeard lors de son périple entre Marseille et Gênes, et qui avait poussé l'écrivain à baptiser cette région d'un nom qu'elle allait garder : «Côte d'Azur». Certes, en 1887, Stéphen n'avait sûrement pas croisé Jean-Jacques, mais il s'était lui aussi lancé sur ces routes étroites bordées par les chênes-lièges qui s'élèvent comme des rides, et qui plongent vers le bord de mer avant de rattraper le golfe de Saint-Tropez.

Et nous voilà lancés sur la côte à toute allure, à 50 km/h avec notre bolide orange. À Sainte-Maxime, le soleil tente une percée à travers les nuages, et pour notre deuxième jour, la mer revêt son manteau argent. Nous, on enfile une petite laine. Elle scintille, elle semble apaisée, la Méditerranée, mais une nuée de surfeurs prrient pour qu'elle se déchaîne. Ils attendent sur le parking, planches debout, comme des pirates prêts à l'abordage, que les vagues s'élèvent. «C'est pas une année à vagues», tempère Nico, presque gêné, blond comme le maïs d'Aquitaine, phare tatoué sur le mollet gauche, tee-shirt rentré dans le pantalon et pectoraux en avant gonflés comme des voiles. Je le tance un peu : «La Côte d'Azur, c'est pas le Finistère, hein?» Pas du tout, lui me jure qu'il a déjà eu des vagues de «trois

mètres sur une demi-journée». Mouais, le surf semble assez secondaire par ici et un Breton rencontré quelques jours plus tard nous le confirmera. Raté, la Riviera, c'est pas ça.

On reprend notre route et on tombe sur le massif de l'Estérel. Coup de foudre au troisième jour. L'Estérel c'est un véritable petit bijou de végétation qui dépayse radicalement. C'est un combat entre les nuances de vert, entre les pins, les oliviers, l'herbe d'un côté et la terre rougeâtre de l'autre. Dans les quinze kilomètres de montée qui mènent au pic de l'Ours, on a l'impression d'être dans la brousse, ou dans désert, en tout cas «franchement pas en France», qu'on décrète, figés devant ces panoramas à vous foutre dans le ravin. Et on n'est pas les seuls : une boîte de production parisienne a fait le déplacement jusqu'ici pour faire la pub d'une marque de VTT. Ils sont venus «rien que pour la vue». Et quelle vue : la mer cobalt d'un côté, les roches pourpres de l'autre. Pourpres parce qu'ici, la terre s'est fissurée et la lave est montée jusqu'à accoucher de cette roche, appelée porphyre, un vrai joyau.

Roche ou joyau c'est pareil, en tout cas, «c'est une pépite pour la marche», halète Nicolas, 55 ans, chapeau blanc, visage sec, deux bâtons de marche et un sac aussi grand que lui sur le dos. Il s'émeut : «Vous avez vu ce calme?». Puis s'emballle : «Et les points de vue? Vous avez vu?» Nicolas, c'est pas un fana de la mer, loin de là. Pour lui, «l'eau c'est sous la douche et dans le pastis, c'est tout». Ce Bordelais déteste la Côte d'Azur, «celle du mois d'août». Mais c'est un passionné de marche qui retrouve ce qu'il aime dans l'Estérel : «la béatitude.» Pareil pour ses copains derrière, et puis plus loin, ils sont encore trois, quatre, à nous dire la même chose, à pas franchement apprécier la Côte d'Azur, sa foule, son clinquant, mais à silloner ses chemins de pierre. C'est fou, mais pas tant que ça. Victor Hugo lui-même avait dit qu'ici «les Alpes venaient mourir dignement». ➤

allure, à 50 km/h, dans notre bolide orange.»



Tout au bout du massif de l'Estérel, tout au bout du paradis.



Non ! Ce ne sont pas les brumes du Yunnan, au sud de la Chine, mais l'arrière-pays, au nord de Nice.

«Notre hiver ressemble un peu à votre été,

Moi, je le trouve un peu dur, Victor Hugo. J'aurais plutôt parlé de naissance, car l'Estérel est une zone extrêmement bien préservée. Les gardes forestiers restreignent l'accès à la plupart des routes dans le massif, à tel point qu'en bas, l'office de tourisme râle contre leur « zèle ». S'il se plaint, c'est qu'il « aimeraient bien communiquer un peu plus » sur ces centaines de kilomètres de sentiers, mais impossible. Et si vous insistez, un monsieur vous tend une plaquette A4 en roulant des yeux, un peu honteux : « On n'a que ça. » Idem un peu plus loin, au cap Roux : trois femmes observent le large, jumelles en mains, brassard autour du bras et sweat « Sea Shepherd », du nom de l'ONG maritime. Elles guettent les braconniers. Ici, toute forme de pêche est interdite, « de la canne au sous-marin ». L'expression me fait sourire, mais pas elles : « On protège la biodiversité et si vous voulez des informations, contactez l'ONG. » Bienvenue dans la plus grande réserve de pêche continentale d'Europe, où plus de 100 espèces mènent une vie tranquille.

La « corniche d'Or », entre St-Raphaël et La Napoule, c'est le paradis des motards

Tout ça me fait penser à Jean-Jacques, pas la faune bien sûr, mais le mal qu'on se donne pour préserver cette magnifique rareté. C'est un peu comme lui, seul sur sa colline, qui n'embête personne et qui nous avait parlé du plus beau panorama de la Côte d'Azur dans un murmure. On s'en rapproche de sa splendide vue, la voilà, le long de cette route digne d'un décor de far west, entre Saint-Raphaël et La Napoule, sur cette corniche mythique, la « corniche d'Or », qui est restée inchangée depuis les années 1950, et qui voit défiler des motards comme on fait la queue dans un festival, cuir sur le dos ou bras nus, mais « doigts en V toute la journée parce qu'ici c'est le paradis des motos », lance Rafaël, la quarantaine, fils du Nord mais « adopté par le Midi ». Lui et les autres serpentent le long de la voie de chemin de fer, entre le rouge du massif et le turquoise de la Méditerranée, dans le grandiose de ce décor de cinéma.

Et c'est pas un hasard. Des dizaines de décapotables filent aussi sur la Corniche, des vieux modèles dont on jurerait

qu'ils rejouent les scènes de films tournés ici, comme celle, mythique, où Grace Kelly et Gary Grant roulent à tombeau ouvert dans *La Main au collet*, d'Alfred Hitchcock. Et on comprend Jean-Jacques, mais surtout les autres, tous ceux qui sont venus ici et qui ne sont jamais repartis. « Pour aller où de toute façon ? », m'interpelle un jeune motard comme si c'était évident, à peine 18 ans et le mois de mai sur les joues à force d'être resté planté là trop longtemps. « Notre hiver ressemble un peu à votre été, hein ? », se moque-t-il avec ce sourire qui signifie « ben oui mon pauvre vieux ». Il a raison, le petit gars, la Riviera, c'est cette bande de terre qui a l'un des soldes naturels les plus faibles du pays, mais un soldé migratoire parmi les plus forts. Et je me dis que ce serait quand même chouette de trouver quelques autochtones.

C'est comme ça qu'on débarque à Gorbio, au quatrième soir, petit village perché, « sacrément perché même », éclatera, hilare, une habitante dans le bar du bourg, odeur de pastis et Nagui à la télé. Mais ça, c'est le lendemain. Parce qu'il fait nuit quand on arrive et on se rend d'abord au camping. On tombe sur Alain, en pleine popote et en tablier, qui gère ce petit lieu depuis trois ans. Avant, le gérant c'était son oncle, « depuis 1978, même, précise-t-il comme on raconte une histoire au coin du feu, et dormir ici c'était gratuit ». Mais peu importe, c'est resté un camping à l'ancienne, vingt-cinq emplacements sans délimitation, avec une vue plongeante sur le village. « Ici, c'est pour les gens qui veulent du calme, il n'y a ni plage ni piscine. Un jour, on m'a demandé d'en installer une, j'ai répondu : ça va pas, il y en a déjà plein en bas ! » Alain est un « gauchiste, un vrai », un ancien élu qui dit qu'il ya « beaucoup de cons par ici ». Et qui n'a besoin que d'un hochement de tête pour continuer : « On n'est plus que 20 % de vrais locaux. Tout le monde construit, moi je pourrais vendre et faire une énorme plus-value, mais je m'en fous. » Il s'en fout tellement que le lendemain, il nous conseille de partir sans payer les 10 euros qu'on lui doit. Tout ça parce qu'il ne prend pas la carte, « évidemment que je ne prends pas la carte ». Il sourit, tendrement : « Dans les petits villages il y a encore de l'authenticité. »

D'authenticité, la Riviera n'en manque pas. Il faut aller la chercher au-delà des clichés, un peu plus loin, un peu plus ➤



Dans le massif des Maures, l'atmosphère vire mystique.



Les ânes, ce sont les sherpas des randos.

hein ? Ben oui mon pauvre vieux.”



Vue de Gorbio au petit matin depuis le camping d'Alain. Des moutons, et surtout pas de piscine.



Parfois, nous avons besoin de souffler... et le van aussi. Petite pause au milieu d'un lacet, dans les Alpes niçoises.

haut, là où pour certains, cette région « est une terre de renouveau ». Ce sont les mots de Christophe, 30 ans, pompier dans l'arrière-pays niçois, arrivé ici il y a quelques années avec sa femme. À ses côtés, son pote acquiesce, il en sait quelque chose, Alex, la trentaine, bérét sur la tête, moustache et peau mate. Il a tout claquée après la crise de l'automobile en 2008 pour s'installer ici. Et puis, « après quelques galères », il s'est lancé dans l'élevage d'ânes et a suivi une formation pour constater les attaques de loups. Tous les deux estiment s'en être bien sortis, mais « le problème ici, c'est le travail, et certains descendent tous les jours à Monaco pour bosser », pointe Christophe. On l'avait déjà entendu la veille de la bouche de Véronique, conseillère municipale de Gorbio, 1 300 habitants : « La Côte fait vivre toute la vallée. »

La Côte, elle fait rêver, elle fait tourner la tête. Et c'est avec elle qu'on décide de terminer notre périple, là où des jeunes Monégasques se baladent appareil photo en mains pour

« immortaliser leur rencontre avec une Bugatti à 1,5 million d'euros ». Là où des gosses rêvent de devenir policiers en Principauté parce que « c'est classe, tranquille, bien payé et respecté ». Là où des essaims de motards se lèvent avant le soleil pour rouler sur la corniche de l'Estérel, « pas la Route 66 mais presque ». Là, à Menton, où des Lorrains préfèrent pique-niquer face à la mer plutôt qu'aller au restaurant « parce qu'un sandwich face ce spectacle, ça suffit largement ». Là, à Nice, sur la Promenade des Anglais, où Gisèle promène sa maman en fin de vie « parce qu'elle veut mourir ici ». Là, enfin, sur la plage du Dramont, où Daniel nous raconte que « trente connards de Parisiens ont lancé une pétition en vue d'éradiquer les cigales parce qu'elles font trop de bruit ». Voilà, la Riviera c'est tout ça, c'est beaucoup. Et je repense encore à Jean-Jacques, qui nous avait prévenus : « L'âme de la Côte d'Azur est plus profonde que la simple profondeur de ses eaux. » ■

TEXTE : THIBAULT PETIT. PHOTOS : BRICE PORTOLANO / HANS LUCAS



La Côte en Combi

De Hyères à Menton, 200 kilomètres de côtes et des massifs à couper le souffle.

SE DÉPLACER : il existe plusieurs sociétés de location de vans vintage. Nous avons choisi la Vintage Road Trips, tenue par un sympathique couple de Hollandais près d'Aix-en-Provence. Un point de départ idéal pour suivre la côte d'ouest en est. 400 euros la semaine pour le Combi en basse saison. Le double l'hété.
www.vintageroadtrips.fr

OÙ ALLER : la presqu'île de Giens, à proximité de Hyères : la Côte d'Azur commence vraiment ici, avec l'un de ses sites les plus sauvages. Puis, rejoignez le golfe de Saint-Tropez par le massif des Maures, dont Maupassant disait qu'il n'y avait « rien de plus beau que ce qu'on voit là-bas ». Laissez-vous ensuite guider par la route côtière qui traverse Sainte-Maxime jusqu'à Saint-Raphaël et osez un crochet par le massif de l'Estérel et ses points de vue époustouflants, avant de revenir sur vos pas pour rouler le long de la Corniche, certainement l'une des routes les plus belles qu'offre la Riviera. Si Cannes et Antibes ne vous enchantent pas, rien ne vous empêche de gagner Nice par l'arrière-pays en passant par Mougins, dernière demeure de Picasso, et

Saint-Paul-de-Vence, qui a vu séjourner de nombreux artistes. À Nice, privilégez une arrivée par le sud-ouest afin de suivre les 7 km de la Promenade des Anglais, qui longe la baie des Anges, et faites une pause déjeuner cours Saleya où vécut Matisse. Reprenez ensuite la route côtière jusqu'à Menton, en faisant une pause au cap Ferrat, qui vous offre de beaux panoramas le long de la Corniche intérieure.

Un conseil : ne restez pas scotchés au littoral.
Au nord de Nice, l'arrière-pays mérite qu'on s'y attarde, l'ambiance y est vraiment différente.

OÙ DORMIR : on ne saurait que vous conseiller les petits parkings en bord de mer, interdits aux véhicules de plus de 1,90 m : neuf fois sur dix, le van passe tout juste ! Sinon, il y a toujours les campings mais attention, autour de Nice, ils commencent à se faire très rares. Si vous êtes du genre routard, notre coup de cœur va au camping La Giandolla, à Gorbio, petit village situé juste au-dessus de Menton.

Un conseil : gardez en mémoire
La Giandolla. Car le camping n'a pas de site et certains navigateurs ne le répertorient pas.

À LIRE : pour un tableau de la Côte d'Azur du XVIII^e siècle, il y a Tobias Smollett, précurseur du tourisme anglais sur la Riviera avec *Voyages à travers la France et l'Italie*. Un siècle plus tard, Stéphen Liégeard a lui aussi décrit la région dans *La Côte d'Azur*, ou encore Maupassant avec *Sur l'eau*. Côté romans, il y a *Tendre est la Nuit* de F.S. Fitzgerald, dans lequel on retrouve l'atmosphère de la Riviera du début du XX^e siècle. Ou encore *La Promesse de l'aube*, de Romain Gary, qui évoque son adolescence à Nice.



9 EXPÉRIENCES INÉDITES



SPORT / AVENTURE



CULTURE



FOOD



ÉTHIQUE



ANIMAUX

**VIRÉE À LA
FRONTIÈRE ENTRE
LES 2 CORÉES** p. 98

Entraîneur pour
JEUNES FOOTBALLEURS
AU SÉNÉGAL p. 94

LA RÉUNION en parapente et en ULM p. 90

RÉCOLTER LE SIROP D'ÉRABLE
au Québec p. 100

Le goût **DU BÉTEL** p. 100

Connaissez-vous
LE ZORBING ? p. 96

SANDBOARDING AU PÉROU p. 92

J'ai appris à enfiler
UN KIMONO AU JAPON p. 97

La reine des **FAUCONS** p. 93



N°1 J'ai exploré la RÉUNION à 360°

Aline est notre blogueuse tout-terrain.

... en ULM

J'ai eu la chance de survoler une partie de l'île de la Réunion avec un ancien militaire, pilote de l'air. Pierre a changé radicalement de vie en découvrant ce petit bout de terre et c'est ici qu'il partage désormais son bonheur de voler. Son ULM rouge vif semble né pour être photographié. C'est une belle machine, légère et épurée, qu'il pousse sur la piste d'atterrissage, avant de m'ouvrir le côté passager. Derniers réglages, on fixe la ceinture de sécurité et le micro qui nous permettra de communiquer en altitude. L'ULM avale les mètres de piste et on décolle sans à-coup. La fluidité de l'appareil m'étonne. On éventre un nuage et le spectacle se fait grandiose. Je reconnais les endroits où j'ai fait de la randonnée, les cascades, quelques bicoques colorées. Je suis surprise de voir à quel point le vol est apaisant. Pierre me propose de prendre les commandes et de fixer un point dans les montagnes pour m'orienter. Je ne garde pas du tout le cap ! Il me raconte que lorsque le volcan est en activité, les demandes pour les survols en ULM se multiplient : tous veulent voir l'intérieur du cratère et les coulées de lave qui façonnent un nouveau paysage. On survole le lagon et Pierre me montre un triangle dans l'eau claire. « Une raie manta ! Et là, une tortue ! » Il zigzague comme un gamin pour les voir de plus près. Une petite voix se fait entendre : « Et si je passais le brevet de pilotage pour ULM... » *Survol des volcans de l'île de la Réunion, au départ de Saint-Pierre, avec Planetair974. En ULM, à partir de 90 euros.*

... en parapente

C'est avec la bienveillance et le sourire lumineux de John que j'ai tenté mon premier saut en parapente. La GoPro fixée à la perche, j'ai délibérément oublié qu'enfant j'avais le vertige, pour me laisser agriper par mon guide et ses 20 000 sauts. Je pensais que le décollage et l'atterrissement allaient se révéler un peu acrobatiques. Pas du tout, ce vol au-dessus de l'île s'est fait en douceur. On n'aurait pas pu rêver mieux : le temps

était dégagé, le vent nous a portés progressivement jusqu'à 1100 mètres, et on a joyeusement prolongé le saut bien au-delà des trente minutes prévues en scrutant un horizon qui semblait pétiller de lumière. Sans filtre, sans protection, j'avais l'impression d'être en apesanteur et de ne pas avoir les yeux assez grands pour tout voir.
Saut à Saint-Leu, avec Air Lagon Parapente. À partir de 75 euros.

... en faisant de la spéléo

Pour faire de la spéléologie au cœur du piton de la Fournaise, on s'équipe de genouillères, de gants et de casques. On teste les lampes frontales. Sur le passage des coulées de lave, plus aucun arbre n'a repoussé. On avance sur des tresses anthracite qui rappellent la texture de la peau des éléphants. À l'intérieur, les yeux s'acclimatent au changement de luminosité. Les tunnels de lave sont bien plus spacieux que ce que je pouvais imaginer. Le silence ricoche sur nos lampes frontales, qui s'emmêlent dans les délicates racines qui tombent du plafond. Je suis presque sûre d'être objective en décrivant l'aspect des murs de lave comme des plaques luisantes de chocolat fondu qui se révèlent stalactites. Arrivés dans une cour, on s'assoit, lampes éteintes, pour profiter d'une obscurité qui trouble nos sens. La perception des distances devient incertaine. En tailleur sur la lave, nos cerveaux imaginent encore des mouvements, les ombres de nos silhouettes, la chorégraphie de nos lampes. Je me sens apaisée, immobile dans ce tunnel invisible, sans aucun bruit parasite. Il ne manquait plus que quelqu'un raconte une histoire et on aurait visualisé des personnages en relief dans cette chambre noire volcanique. ■

À partir de 7 ans, spéléologie dans les tunnels de lave de Sainte-Rose avec un très bon guide, le charmant Julien Dez. www.speleocanyon.re

ALINE GERNAY. «En voyage depuis cinq ans, je privilégie les séjours chez l'habitant pour m'immerger dans la culture. Mon blog : nowmadnow.com»

© NOWMADNOW.COM



1. À plus de 1 000 mètres d'altitude, le lagon de Saint-Leu, à l'ouest de l'île, étale sa barrière de corail. On embrasse tout, le ciel, la terre et la mer.

2. Dans le ventre du Piton de la Fournaise, entrée dans un univers sinueux de lave. Un théâtre d'ombres et de lumières. Féérique.

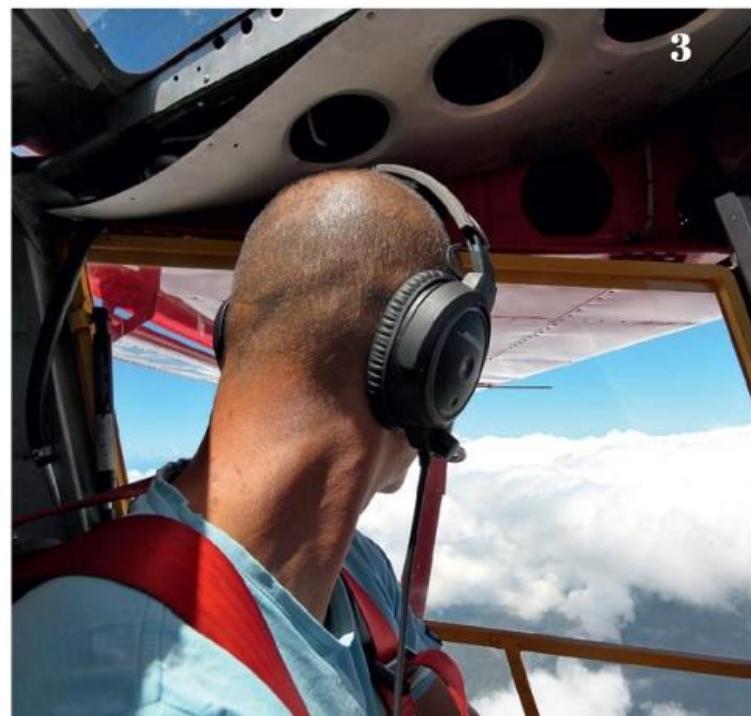
3. Vol au-dessus d'un nid de sites sublimes : la plaine des Sables, le trou de Fer, Mafate, Takamaka et l'incontournable piton. L'ULM rutilant de Pierre se joue en douceur des nuages.



1



2



3



© RUBEN SOLAZ/GETTY IMAGES

N°2 J'ai testé le surf des sables au Pérou

C'est dans le cadre idyllique de l'oasis de Huacachina, sur la côte Pacifique du Pérou, que je fais mon baptême de surf des sables. Pas besoin d'avoir taquiné la vague ou la poudreuse pour pratiquer le *sandboarding*, tout le monde peut essayer. Les plus fainéants – dont je fais partie – choisiront le buggy avec chauffeur, un véhicule adapté à la conduite sur sable. Il permet de se déplacer à toute vitesse et surtout de remonter les pentes sans efforts ! À bord, je sens

mes lombaires se tasser lorsqu'il bondit dans les dunes, mais leur franchissement est grisant. Huacachina est un lieu magique. Je découvre un petit lac entouré d'un vrai désert, où l'on voit des geckos et des renards. Une fois en haut de la première dune, la piste me paraît vertigineuse. Je commence par m'allonger sur la planche, tête la première. J'hésite à me lancer, le moniteur doit me pousser. J'éprouve une sensation intense de vitesse et le freinage se fait en douceur quelques dizaines de mètres plus bas. Puis je passe à la position debout,

les pieds sanglés. C'est moins facile et je chute en cours de route, sans me faire mal car le sable amortit. Je retente ma chance sur une pente moins inclinée et, après plusieurs essais, je parviens à la dévaler à peu près dignement. Je suis fière mais j'ai hâte de prendre un bain : j'ai du sable jusque dans les oreilles. ■

Julie Olagnol

Des prestataires à Ica, la ville la plus proche, et autour de l'oasis, proposent leurs services. Voir par exemple sur huacachina.com, 20 € environ par personne, avec tour de buggy, sandboard et lunettes de protection.



N°3 Je me suis initiée à la fauconnerie à ALÈS

Ludivine Delcamp a participé aux stages de Jean-Marie Magnien, des Effaroucheurs du ciel, à Alès (Gard).

« Avant je ne connaissais rien aux rapaces, maintenant je veux participer à des spectacles ! Le stage débute par une matinée théorique sur le comportement des oiseaux de proie. On s'équipe ensuite du gant et de la « fauconnière », une besace qui contient, à ma grande surprise – mêlée d'effroi ! –, des poussins découpés en morceaux pour le « nourrissage au poing ». Mon dégoût des poussins passe vite, tant je suis captivée par la beauté des rapaces et l'intensité de leur regard. Ils viennent manger sur mon poing, tout en restant attachés au perchoir par un fil à la patte. Ils portent aussi un voile noir autour de la tête appelé chaperon, car une ambiance de nuit les rassure. Impossible de les voir d'aussi près dans la nature. L'envergure du hibou grand

duc est impressionnante ! L'après-midi, je participe à des « balades suitées », des promenades en compagnie des rapaces. Je travaille d'abord avec des oiseaux de bas vol, telle la buse de Harris, dans la forêt ; puis avec ceux de haut vol (faucons sacre et gerfaut), dans les montagnes. Tantôt l'oiseau me suit, tantôt il me double. Parfois même, il me frôle. Je jette de la nourriture dans les airs aux faucons qui effectuent des piqués impressionnantes pour l'attraper en plein vol. Je perds la notion du temps, car me balader avec les rapaces me procure beaucoup de sérénité. Je conseille les formations en petit groupe. Même si je n'ai pas pu toucher les rapaces, car il s'agit d'espèces sauvages et protégées, j'étais en interaction avec eux. Magique ! » ■

Propos recueillis par Julie Olagnol

*Stage de fauconnerie, à partir de 150 €.
leseffaroucheursduciel.com*

4 SPOTS AU TOP

■ **Grande mer de sable, Égypte.** La légende dit que les Égyptiens y glissaient déjà sur des planches en bois pendant l'Antiquité... Avec des pentes allant jusqu'à 70 %, ces dunes sont réservées aux téméraires.

■ **Big Red, Dubai.** Plantée en plein désert, avec ses 300 mètres de haut, c'est la dune la plus élevée et la plus pentue du Moyen-Orient.

■ **Mont Kaolino, Allemagne.** Cette dune artificielle est implantée au milieu d'une forêt bavaroise, ce qui en fait une destination plutôt insolite ! Pourtant, c'est là que se déroulent les championnats du monde de sandboard.

■ **Joaquina, Florianópolis, Brésil.** Les dunes de la plus jolie plage de cette île sont parfaites pour les débutants.

© MAEVA MIRANDA





N° 4

Pour les vacances, j'ai fait prof de

Losseni a entraîné des enfants de Dakar pendant une semaine.



Losseni Sy, 27 ans, est entraîneur de foot à l'Espérance Paris 19^e, un club de quartier, auprès de collégiens issus de zones sensibles. Pour ses vacances, il a décidé d'en faire autant à Dakar.

“ Le premier jour, les petits nous regardent comme des stars. Je suis heureux de voir l'importance qu'on a à leurs yeux. Dans ce quartier miséreux de Médina, à Dakar, trop pauvre pour avoir accès au système scolaire, une école de fortune est installée chez un éducateur bénévole, qui s'occupe seul d'une soixantaine d'enfants, du CP à la 3^e. Je remets à chacun un sac avec cahier, règle, trousse et stylos, et des ballons de foot, des chasubles et des maillots vert et rouge. Le prof fait un discours, les parents remercient. Pas de sol synthétique ni de crampons ici, juste un terrain vague et des cailloux. J'aimerais que les jeunes Parisiens que j'entraîne soient là pour voir la chance qu'ils ont.

Ils m'appellent déjà « coach » et me prennent pour un entraîneur du PSG

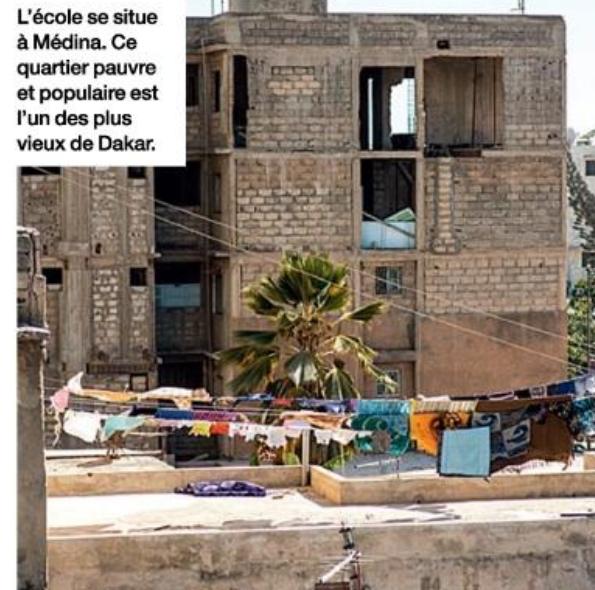
L'étude dure chaque jour jusqu'à 15 h, puis, place à l'entraînement ! Je conseille les enfants et l'éducateur. On passe de l'échauffement aux étirements, du jeu aux matches à thème. Cette pédagogie est nouvelle pour eux. Ils m'appellent déjà « coach » ! Je fais une séance avec le petit gardien de 10 ans. Je me sens en phase avec lui, car je suis aussi gardien. Un de ces petits joueurs m'a particulièrement marqué. Dès que j'ai vu Bakary toucher la balle, je me suis dit qu'il avait quelque chose. Il est gaucher, alors je l'appelle Rivaldo ou le Messi de Dakar ! Il sent que je crois en lui et veut apprendre. Je lui donne des conseils et le prends en affection. Tous rêvent de venir en Europe et de vivre du foot. Je leur dis : « Soyez d'abord une grande personne respectueuse, travaillez et ça paiera. » Avec les autres membres de l'association, nous avons essayé de leur transmettre les valeurs du foot. Respecter le maillot que l'on porte, ne jamais rien lâcher, être solidaire, créer une famille entre eux. J'ai pris mon exemple, car c'est au foot que je me suis fait tous mes amis !

Le dernier jour est dédié à un match amical. C'est le moment de mettre en pratique ce qu'ils ont appris. Je fais un discours, leur dis de prendre le temps de construire pour faire un beau jeu. Ils me prennent pour un entraîneur du PSG ! C'est pourtant une simple rencontre avec les gamins d'un autre quartier. Ce jour-là, on a gagné 3 à 1 et Bakary a marqué 2 buts. Les enfants ont chanté en wolof et on a dansé tous ensemble. Les voir heureux m'a mis du baume au cœur. J'ai hâte d'y retourner. » ■

Recueilli par Émilie Drugeon - Photos : Stevan Lebras



L'école se situe à Médina. Ce quartier pauvre et populaire est l'un des plus vieux de Dakar.



foot au SÉNÉGAL



«Un jour on a fait un pari : s'ils gagnaient la partie, je leur offrais le goûter. Ils ne savaient même pas ce que c'était ! Au final, les enfants ont perdu mais j'ai bien sûr acheté du jus et des biscuits.»



Avec ses neuf ans d'expérience, Losseni a trouvé les mots pour parler au jeune gardien.



LE MAKING OF

■ DEVENIR BÉNÉVOLE

Pas besoin d'avoir des compétences sportives. Vous participez à la mise en place des actions sur le terrain, à la distribution de matériel, à l'organisation d'événements et de sorties culturelles, ou encore aux missions de soutien scolaire au Sénégal, mais aussi en Côte d'Ivoire et bientôt dans d'autres pays d'Afrique de l'Ouest.

■ PARTIR AVEC

SECTEUR SPORT ÉDUCATION

Fondée par Elhadj Cissokho, l'association a pour objectif de soutenir des jeunes défavorisés via le sport et l'école. En Afrique, elle défend aussi des projets de lutte contre l'analphabétisme ; en France, les bénévoles interviennent dans les quartiers difficiles, dans les hôpitaux et dans les prisons. Elle est partenaire de Giving Back, qui propose également des voyages humanitaires. Prenez contact via secteursporteducation.com ou givingback-socialfund.com.

■ PARTICIPER À UNE MISSION

Prochain départ : mai-juin 2017. Un séjour est prévu une fois par an. Vous serez accompagné de joueurs professionnels comme Fousseyni Cissé ou Éric Tié Bi (football), Yohann Sangaré (basket) ou Souleymane Cissokho (boxe), et d'autres bénévoles. Prévoir entre 600 et 700 € pour le billet d'avion, l'hébergement est pris en charge par l'association et les dons des sportifs.



Nº 5

J'ai testé le zorbing dans le VAL-D'OISE



La première fois que j'ai vu ces grosses bulles dévaler une pente à toute vitesse, c'était à Manali, sur la route du Ladakh, les plus hautes montagnes d'Inde. Pas très rassurant... Je préfère tenter le zorbing (ou *rolling looping*), un sport réputé extrême, dans le cadre sécurisé de la base de loisirs de Cergy, dans le Val-d'Oise.

Au vu de la pente – une centaine de mètres pour une inclinaison d'environ 45° –, je suis plutôt rassurée. La *rolling bulle*, en revanche, m'impressionne avec son diamètre de 3 mètres. J'essaie d'imager ce qui va m'arriver et je ne tarde pas à être renseignée : des adolescents hurlent comme des damnés. Mon tour arrive. Je plonge dans la sphère. J'ai d'abord une impression d'espace et de moelleux. Il faut dire que je repose sur un matelas de 50 centimètres pour amortir les chocs. Christopher, le moniteur, m'explique comment attacher mon harnais réglable, mettre mes pieds dans les bandes Velcro et me tenir aux

poignées au-dessus de moi. Il donne de l'élan à la boule. Je commence à tourner avec elle et je me retrouve tête en bas, d'abord doucement, puis de plus en plus vite. Effet machine à laver garanti. Difficile de comprendre ce qui se passe... Dans un Grand huit, on fait deux, voire trois loopings. Avec le zorbing, on en fait six ou sept ! Je me sens soulevée lorsque la rotation me porte au plus haut et

je rebondis lorsqu'elle me ramène au sol. La bulle atterrit finalement sur un lit de pâquerettes.

Je n'ai pas la tête qui tourne et je m'extirpe facilement de la bulle. En aidant l'animateur à la remonter, je constate que la bête pèse quand même

80 kilos. Finalement, je n'ai pas eu peur et, même si la descente ne dure que 15 secondes, j'ai même eu le temps d'apprécier chaque roulade. ■

Julie Olagnol

Parc XTrem Aventures, sur la base de loisirs de Cergy. Activité ouverte au public sur réservation : reservation@xtremaventures.fr. Dès 10 ans. 14 € la descente pour deux, 12 € pour les enfants. xtremaventures.fr/cergy



© JULIE OLAGNOL

TOUT-TERRAIN

Le zorbing, ou *rolling looping*, a été popularisé en Nouvelle-Zélande dans les années 2000. Un Français, l'architecte Gilles Ebersolt, en revendique la paternité. Il aurait inventé cette sphère en 1974, baptisée « Ballule ». Aujourd'hui, il existe de nombreuses variantes de la bulle. On peut l'utiliser pour « marcher » sur l'eau, slammer pendant un concert, faire du foot en salle ou jouer au bowling humain avec des quilles géantes. Elle peut même être tirée par un jet-ski !

© RICHARD COLIN



Notre Céline métamorphosée !



N° 6

J'ai joué les princesses au JAPON



Un autre alphabet, des usages et des codes qui n'ont rien en commun avec les nôtres... Au Japon, le visiteur a souvent l'impression d'être sur une autre planète. Pour tenter d'y comprendre quelque chose, pourquoi ne pas se mettre, sinon dans la peau, au moins dans l'habit d'un Japonais ? Sur les étagères de cette boutique de Shimizu, à quelque 150 km de Tokyo, de superbes pièces de tissus en soie captent le regard. Lequel choisir ? Celui-ci, aux fleurs printanières ? Mes trois habilleuses ne me laissent pas le temps d'hésiter. En un clin d'œil, elles me font enfiler l'immense robe ouverte (ont-elles vu que je ne mesurais que 1,60 m ?), rabattent le côté gauche sur le droit et commencent un étrange ballet. Les bras à l'horizontale, je vois des mains se saisir de longs lacets, se passer et se repasser les pans d'une pièce de soie de 2 à 3 mètres de long. « Nous sommes en train de nouer l'*obi*, la ceinture traditionnelle », consent à m'expliquer Masae Sugiyama, la chef habilleuse, sans interrompre son saucissonnage. J'acquiesce en silence.

En un clin d'œil, mes trois habilleuses me mettent le kimono

Pas moyen de répliquer d'ailleurs : mon diaphragme est compressé dans un étoufement d'étoffes. Dans mon dos, Masae noue l'*obi* avec dextérité, sans cesser de me parler de sa passion : quarante-cinq ans qu'elle exerce son art d'habilleuse et crée des kimonos. L'activité n'est-elle pas en perte de vitesse dans ce Japon si moderne ? Pas du tout ! Les mariages, les cérémonies de remise de diplômes, les anniversaires sont autant d'occasion pour porter l'habit. Chez les hommes comme chez les femmes, les vieux comme les jeunes.

Le ballet s'est interrompu. On me fait signe de m'asseoir pour enfiler la lourde perruque de femme mariée, un privilège. Voilà ma chevelure noir de jais. À mes pieds, une femme me fait signe de lever la jambe. Elle veut m'enfiler les *tabi*, ces chaussettes blanches dans lesquelles l'orteil se distingue. Il reste les *zōri*, les sandales en bois. J'opte pour des tongs plus familières. À tous petits pas – gainée ainsi, impossible de faire autrement – je m'approche du miroir. Je peine à me reconnaître ! Le kimono est splendide, mais laisse la femme qui l'habite un peu étiquetée. La rançon de la beauté à la japonaise. ■

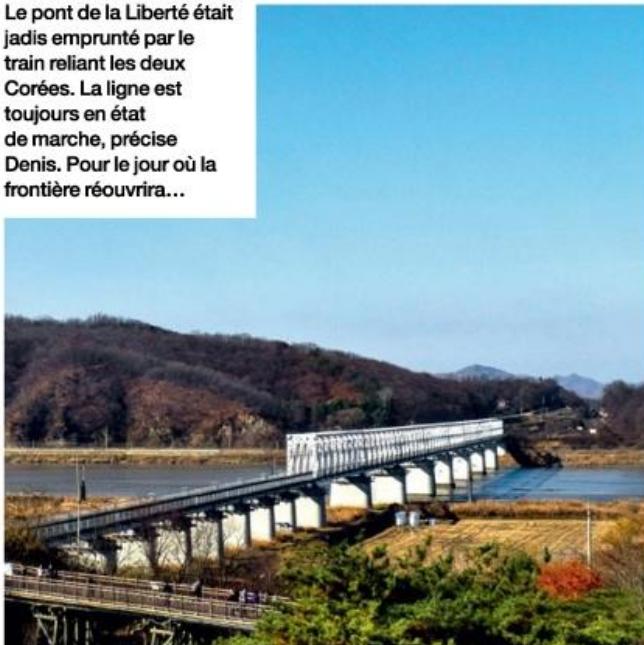
Céline Lison



Nº7 Jouer les touristes à la

Notre photographe, Denis Bourges, s'est glissé dans

Le pont de la Liberté était jadis emprunté par le train reliant les deux Corées. La ligne est toujours en état de marche, précise Denis. Pour le jour où la frontière réouvrira...



La DMZ et la route qui y conduit sont hérissées de miradors. De l'autre côté de la frontière, au nord, se tiennent 1,2 million de soldats.



frontière nord-coréenne

la DMZ, la zone tampon entre les deux Corées ennemis.



Check-point sur la route du no man's land.



SI VOUS AIMEZ L'HISTOIRE (ET LES FRISSONS)

«Je n'ai jamais été aussi près de la guerre froide. Je suis allé à Berlin, mais bien après la chute du Mur. Ici, c'est comme un mur de Berlin vivant», me raconte Luis Andrade, un ingénieur vénézuélien, ravi d'être aux premières loges de l'histoire. Sourds aux prophéties apocalyptiques de Pyongyang, qui promet la destruction à son voisin, les touristes sud-coréens ou étrangers affluent le long de la frontière entre les deux Corées. À une heure de route au nord de Séoul, la DMZ (*demilitarized zone*), cette bande de terre de 4 km de large et 248 km de long, truffée de mines, consacrée depuis la fin de la guerre de Corée (1950-1953) la partition entre le Nord communiste et le Sud capitaliste. Le long de la zone, chaque jour, des dizaines d'autocars déversent amateurs d'histoire ou de frissons. ■



L'entrée du musée de la zone tampon.



L'observatoire de Dora, le plus avancé de la DMZ, offre la meilleure vue sur la Corée du Nord.

Denis Bourges/
Tendance Floue



Nº 8

J'ai chiqué du bétel en BIRMANIE



Quatre feuilles de palmier à bétel fraîches soigneusement pliées sont étalées devant moi. Dans chacune d'elle, un bout de noix de bétel et de la chaux, agrémentée de cardamome « pour le goût ». C'est mon menu du jour... Prisée pour ses vertus antiseptiques, coupe-faim, mais aussi anti « haleine tenace », la noix de bétel est chiquée par 30 % de la population birmane. On la trouve à tous les coins de rue pour quelques centimes d'euros. Même si, consommée à haute dose, en plus d'attaquer les dents, elle peut causer des cancers, en Birmanie, elle est associée à la convivialité. On l'offre en signe de politesse, on se fait une « pause bétel » entre collègues... Je cale la première chique entre ma gencive et mes dents. Je sens un goût amer, suivi par l'impression de manger de la lessive. Au bout de dix minutes, je crache de la salive rouge avec l'élégance d'un lama. La même chique peut être mâchouillée plusieurs heures. La deuxième et la troisième feuille ne restent pas dans ma bouche plus de quinze minutes. De quoi ressentir une bouffée de chaleur et une sensation de bourdonnement. Je me débarrasse du dernier paquet : je trouverai un autre moyen de me sociabiliser. ■ *Héloïse de Montety*



Nº 9 J'ai percé le secret du sirop d'érable AU QUÉBEC

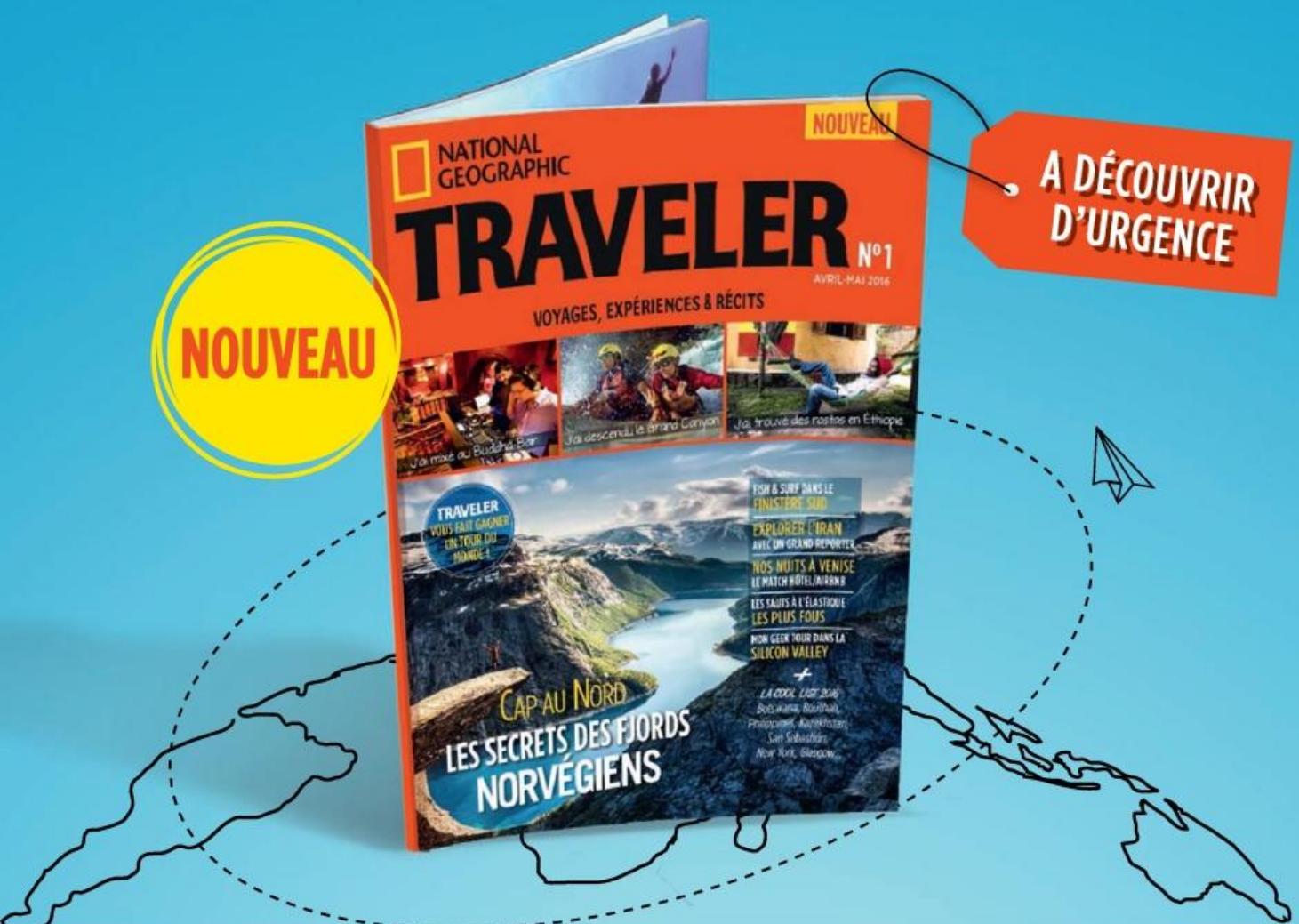
Au Canada, au début du printemps, les cabanes à sucre, petites baraques en bois où l'on produit le sirop d'érable, ouvrent leurs portes au public. J'ai sauté sur l'occasion pour m'initier à ses secrets de fabrication. Direction La Pause Sylvestre, à deux heures de Montréal, tenue par Carole Bouthillette et Mario Tremblay. « En période de dégel, la sève de l'arbre coule jusqu'à ses extrémités pour nourrir les bourgeons. On la récupère grâce aux chalumeaux, des becs verseurs plantés dans des entailles préalablement faites sur l'érable », m'explique Carole. Cette eau est ensuite chauffée au feu de bois. « L'évaporation, qui prend une dizaine d'heures, permet une concentration des sucres. Le taux passe ainsi de 2 à 66 % », ajoute Carole.

Après la théorie, place à la dégustation ! Dans son cabanon, le couple propose un menu avec du sirop d'érable à toutes les sauces. Ce soir-là, la petite bâtisse familiale est pleine à craquer. Carole et Mario s'activent aux fourneaux, tandis qu'une douce odeur embaume la pièce. Une cloche annonce que le repas est servi. Fèves aux lard, saucisses, oreilles de crisse (lard frit)... En plus du sirop d'érable, le porc est normalement l'autre met incontournable de ces agapes. Pas ici : La Pause Sylvestre a la particularité d'être végétarienne.



J'ajoute une bonne dose de sirop sur la tarte au tofu. Tout est délicieux, mais j'ai veillé à garder de la place pour le clou du dîner : la tire d'érable. Pour cela, il faut sortir. Éclairé par quelques loupiottes, Mario verse de grandes louches de sirop très chaud sur la neige. J'enroule un bâtonnet de bois dans ce liquide sucré qui a déjà refroidi. Un régal. La sucette colle légèrement aux dents, puis finit par fondre et libérer ses saveurs. Un bonbon au goût de printemps. ■ *Delphine Jung*

OFFRE EXCLUSIVE DE LANCEMENT



N'attendez plus pour en profiter !



La livraison de votre magazine à domicile est GRATUITE.



Tous les 3 mois, un rendez-vous avec l'aventure à ne pas manquer.



L'abonnement c'est aussi sur :
www.prismashop.fr/ngtraveler

BON D'ABONNEMENT

A compléter et à retourner avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
NATIONAL GEOGRAPHIC TRAVELER - Libre réponse 21104 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9



NGT02SP

1 Je renseigne mes coordonnées :

Mme M.

Nom* : _____

Prénom* : _____

Adresse*: _____

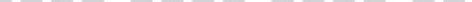
Code postal* :

Ville* : _____

2 Je choisis mon mode de règlement :

Chèque à l'ordre de National Geographic France

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° : 

Date de validité : **MM MM AA AA** Date et signature obligatoires :

Gravataí - 2019

L'ALBUM PHOTOS

JE PEINS LES MURS AUTOUR DU MONDE

Julien «Seth» Malland est le globe-trotter du street art.



CHINE

Fengjing, avril 2015. «Cette jeune fille avec sa fausse valise Vuitton – dont j'ai remplacé le logo par le Y de Yuan, la monnaie nationale signifiant aussi "partie" – symbolise l'exode rural et le rêve de richesse des Chinois.»

PALESTINE

Bethléem, décembre 2011.

«En accord avec les associations de réfugiés qui ne supportent plus que le mur de séparation soit devenu une attraction touristique pour ses peintures, j'ai effacé la mienne après l'avoir terminée. Certains murs ne méritent pas d'être peints.»



VIỆT NAM

Hô Chi Minh-Ville, juillet

2011. « Cette peinture parle de tradition et de modernité. La fille est jeune et d'apparence urbaine, mais les éléments qui sortent de son parapluie sont utilisés dans les mariages traditionnels des minorités ethniques du nord du pays. »



INDONÉSIE

Le Merapi, mai 2011. « Après l'éruption du Merapi, nous avons réalisé cette peinture avec les habitantes du village. Nous nous sommes inspirés des batiks pour peindre les vêtements des personnages. Une manière de montrer que la vie reprenait son cours. Les maisons reconstruites ont conservé les peintures. »





INDE

Mumbai, mars 2010.

« C'est la première fois que j'essayais véritablement de fondre mes personnages dans leur environnement. J'en ai peint plusieurs à Bandra, un quartier de la banlieue ouest de Mumbai, en m'inspirant des peintures religieuses hindoues naïves que l'on retrouve dans toute l'Inde. »



CAMBODGE

Phnom Penh, 2012. « C'est cette grand-mère qui m'a demandé de faire quelque chose sur son mur. J'ai peint cet enfant dormant, un masque traditionnel sur la tête et le *krama* (foulard) autour du cou. Cette peinture parle de rêve, d'imagination et de maintenir le lien avec sa culture. »

TAHITI

Vaitunanava, mai 2015. « J'aime trouver le lieu adéquat pour mes personnages. Bien que très simple et réalisée en à peine dix minutes, cette peinture est l'une de mes préférées. Le contraste entre le mur gris et le paysage en arrière-plan est magique. »





Le monde est son terrain de jeu

★ Né à Paris en 1972, Julien Malland, dit «Seth», commence à peindre sur les murs du XX^e arrondissement de Paris au milieu des années 1990.

★ En 2000, diplômé de l'Ecole nationale des Arts décoratifs, il publie avec Gautier Bischoff le livre «Kapital», qui reste à ce jour le plus gros succès de librairie sur le graffiti français. Ils créent ensemble la collection de monographies d'artistes urbains, Wasted Talent.

★ En 2003, il commence à parcourir le monde pour échanger avec des artistes urbains issus de cultures différentes, et s'ouvre ainsi à de nouveaux modes de vie et de pratiques créatives dans l'espace public. Il commence dès lors à représenter des personnages simples, souvent enfantins, connectés d'une façon ou d'une autre aux environnements chaotiques dans lesquels ils sont peints. Seth est également présentateur, auteur et réalisateur de documentaires de la série «Les Nouveaux Explorateurs», diffusée en France sur Canal+. Il a retracé trois années de voyages dans un livre, «Extramuros».

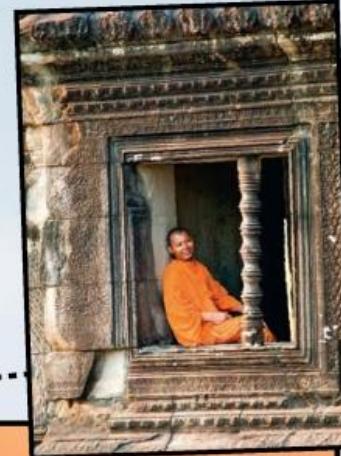
Suivez les aventures de Seth sur son compte instagram @Seth_Globepainter, sur Facebook, Julien «Seth» Malland et sur www.seth.fr

PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DE L'ASIE DU SUD-EST, DES TEMPLES D'ANGKOR AU DELTA DU MÉKONG

Gagnez une croisière* de 13 jours pour 2 personnes

Une croisière sur le Mékong est la façon la plus charmante de découvrir l'Asie du Sud-Est. L'exotisme et le dépaysement de l'Asie sont empreints de ce qui a toujours défini les valeurs de CroisiEurope : **des croisières haut de gamme, un encadrement francophone et une recherche culturelle permanente.** Cette croisière au Viêt Nam et au Cambodge vous emmène à la découverte des traditions ancestrales de l'Asie : les splendeurs monumentales de l'ancien Royaume des Khmers à travers la visite d'Angkor Wat, des promenades en bateaux dans les marchés flottants et les villages typiques de la région, les temples sacrés et les danses traditionnelles khmers, la beauté d'Hô Chi Minh-Ville et de son héritage colonial français, Phnom Penh, capitale effervescente du Cambodge. Des découvertes enrichissantes et inoubliables.

www.croisieurope.com



© Agence Géant

© Agence Géant

*Croisière d'une valeur d'environ 6000€ comprenant les vols au départ de Paris entre août 2016 et avril 2017, l'hébergement en pension complète pendant tout le circuit, les visites et excursions mentionnées au programme, les services d'un guide national vietnamien et cambodgien francophone pour les visites à Hô Chi Minh-Ville et à Angkor, des guides locaux pendant la croisière. Autres détails et restrictions, voir règlement.

Comment participer ? Jouez jusqu'au 10 juillet 2016 minuit !

• Par téléphone en appelant le **08 92 68 08 16** Service 0,50 € / min + prix appel

• Par SMS, en envoyant **MEKONG** au **74400** et laissez-vous guider. (0,65 €/envoi + coût d'1 SMS, 3 SMS max)



Jeu du 19 mai 2016 au 10 juillet 2016. Photos non contractuelles. La croisière est à gagner en tirage au sort.

Extrait du règlement : Le règlement du jeu est déposé en l'Etude SCP Brisse Bouvet et Liapis, huissiers de justice à Paris. Ce règlement est disponible et peut être obtenu sur simple demande à l'adresse du jeu : PRISMA MEDIA – service Partenariats et Jeux – 13 rue Henri Barbusse 92230 GENNEVILLERS ou par mail à l'adresse : reglementsjeux@prismamedia.com, en précisant les nom et numéro du magazine, et le nom du jeu. Les informations communiquées sont indispensables au traitement des participations aux jeux Prisma Média et sont transmises aux prestataires les traitant ainsi qu'aux partenaires commerciaux de Prisma Média. A défaut, ladite participation ne pourra être prise en compte. En application de la loi du 6 août 2004, les participants ont le droit de s'opposer à ce que les données les concernant soient utilisées à des fins de prospection commerciale. Ces données peuvent également donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Prisma Média.

NOS WEEK-ENDS EN VILLE



P. 110

MARSEILLE

Direction plein sud, terminus la Canebière, le Vieux-Port, le quartier du Panier. Où dormir pour rayonner au mieux sur la ville ? Découvrez notre sélection, testée et approuvée, d'hôtels et d'adresses Airbnb.

P. 116

BUENOS AIRES

Oui, c'est la Mecque du tango. Mais pas seulement. Notre informatrice, qui vécut un temps dans la capitale argentine, a rassemblé pour vous les meilleurs tuyaux des *Porteños* (ses habitants) pour manger, flâner, sortir.

P. 120

LONDRES

En 1976, les punks débarquaient dans La City. David, nostalgique d'un temps qu'il n'a pourtant pas connu, a pris l'Eurostar pour voir si la capitale anglaise a prévu quelque chose pour les 40 ans du «No Future».

P. 122

PARME

Notre balade à Parme vous fera venir l'eau à la bouche. Il y est question des secrets de fabrication du *prosciutto*, du parmesan et d'autres douceurs. Le tout accompagné d'un verre de lambrusco.

Je me pose à MARSEILLE hôtel ou Airbnb ?

1

Autour du Panier...



C'est le plus vieux quartier de la ville. Ici, les gamins jouent dans les ruelles, le linge pend aux fenêtres, les murs sont ocre et les escaliers pentus. Les bons restaurants ne manquent pas, les boutiques pour touristes non plus. Commencez par la fameuse montée des Accoules, perdez-vous dans le dédale des rues et des petites places pour arriver jusqu'à l'église Saint-Laurent. Puis, empruntez la passerelle qui relie le panier au fort Saint-Jean et à l'immanquable MuCEM. Un peu plus loin, la superbe cathédrale de la Major.



Un coucher de soleil sur un panorama à 220°, c'est le spectacle auquel vous pourrez assister depuis la terrasse. Situé au 9^e et dernier étage d'un immeuble Art déco, hyper calme, entre la gare Saint-Charles et le Panier, l'appartement d'Antoine peut accueillir 4 personnes. 100 m², dont 30 en extérieur ! De quoi apprécier la vue sur les collines, la « Bonne Mère », et, au loin, les îles du Frioul... Encore mieux, vous pourrez jouer au Robinson urbain sur cette terrasse qui dispose d'un évier, d'un barbecue et même d'une douche. Coup de cœur pour la décoration « ethnico-colorée ». Autre point positif, l'accès se fait très facilement de la gare Saint-Charles (quelques minutes à pied).

70€ par nuit.
airbnb.fr/rooms/4817472

L'HÔTEL

**À l'InterContinental,
avec vue sur la
« Bonne Mère »**

I'ancien Hôtel-Dieu de la ville a fait peau neuve pour se transformer en palace. Dans cette bâtie du XVIII^e siècle, la décoration moderne, en blanc et gris, est signée du designer Jean-Philippe Nuel. L'InterContinental est non seulement un plaisir à regarder, mais c'est un morceau d'histoire à lui tout seul. À l'intérieur, deux murs sont d'époque. La façade et ses deux escaliers majestueux sont classés. L'hôtel de luxe cumule les bons points : une piscine intérieure, une immense terrasse, un jardin à la française, un spa, un bar branché et deux restaurants. Coup de cœur pour les chambres avec vue sur le Vieux-Port et la basilique Notre-Dame-de-laGarde.

*Ch. double à partir de 220€, petit déjeuner compris.
marseille.intercontinental.com*

ET AUSSI

● Pour les plus pressés

Le carreau de ciment d'Aix-en-Provence, décliné en différentes couleurs, est le fil rouge de l'Alex hôtel, qui compte 21 chambres. Le charme de la petite cour intérieure vaut le détour. De plus, l'hôtel est juste en face de la gare Saint-Charles.

*Ch. double à partir de 85€.
alex-hotel.fr*

● Pour un voyage dans le temps

Ne vous fiez pas à la façade un peu austère de la Résidence du Vieux-Port. Dedans, c'est une ode à la couleur et au design des 50's. Deux options : vue sur le Vieux-Port ou sur les toits du Panier. Charme et authenticité garantis.

*Ch. double à partir de 150€, sans petit déjeuner.
hotel-residence-marseille.com*

● Pour la déco

Un appartement avec terrasse au cœur du quartier historique, au dernier étage d'un petit immeuble. Dans la chambre, le studio Pixtil a créé un motif exclusif de 18 000 traits peints sur les murs blancs. Ici, la déco donnerait presque envie de cocooner, mais Jessica adore partager ses bonnes adresses...

*83€ par nuit.
airbnb.fr/rooms/831404*

● Pour des jeunes

amoureux Parfait pour les amoureux et/ou les budgets serrés. Verrière, tommettes au sol, belle douche à l'italienne et grandes fenêtres assurent à l'appartement de Sylvain un charme fou. Deux petits balcons laissent entrevoir la mer.

*65€ par nuit.
airbnb.fr/rooms/8502718*

**Chez Antoine,
un coucher de soleil
sur les îles du Frioul**

L'AIRBNB

© OTCM/ADD (QUARTIER) - INTERCONTINENTAL MARSEILLE

2 Autour du Vieux-Port...



Le Vieux-Port est le centre névralgique de la ville. L'incontournable ! Si l'ombrière du quai de la Fraternité lui a un donné un côté arty, l'esprit de Pagnol plane toujours devant le débarcadère du ferry-boat. Quelques rues plus haut, sur le cours Julien, « cours Ju' » pour les Marseillais, dans une succession de bars, restos et boutiques de créateurs, l'atmosphère hésite entre bohème et branchée. Plus haut encore, la « Bonne Mère » veille sur les Marseillais. À l'heure du coucher de soleil, la lumière est magique et la vue, un cadre idéal pour vos photos Instagram.



grandeur et design sont au programme pour ce magnifique appartement. Digne d'un magazine de déco, le loft de 75 m² comptabilise 8,5 mètres de hauteur sous plafond, deux chambres et une immense pièce à vivre. Les grandes fenêtres sur le toit lui confèrent une ambiance calme et lumineuse. Rien n'est vraiment cloisonné et c'est ce qui fait tout son charme. Les couleurs minérales vivent en harmonie avec de beaux matériaux, bois et métal. Dans les chambres, les salles de bains sont ouvertes, avec une baignoire à l'ancienne presque au pied du lit. Deux entrées aux choix : d'un côté de l'immeuble, le Vieux-Port, de l'autre, la rue Neuve Sainte-Catherine.

140 € par nuit.
airbnb.fr/rooms/5136483



L'HÔTEL

Au Mama Shelter, branché et populaire



Chez Antoine, se réveiller au cri des mouettes



© OTCM/PASCAL MICALEF (QUARTIER) - FRANCIS AMIAND/MAMA SHELTER MARSEILLE

à deux pas du « cours Ju' », le Mama Shelter est l'une des « places to be » marseillaises. Le restaurant et le bar rassemblent la jeunesse dorée, d'autant plus depuis que Guy Savoy signe la carte des restaurants de la chaîne. Sur la terrasse, à côté du bar à pastis, un jeu d'échecs grandeur nature, auquel on joue... les pieds dans l'eau ! Dans les chambres lumineuses, le confort minimal et la décoration ludique sont au rendez-vous, avec literie de qualité et sélection gratuite de films à la demande. Il y a souvent des packages intéressants en lien avec les grands événements ou festivals de la ville, ce qui en fait un établissement au bon rapport qualité/prix.

*Ch. double à partir de 135€, sans petit déjeuner.
mamashelter.com/fr/hotel-marseille*

ET AUSSI

● Pour la piscine

Planté au bout du Vieux-Port, le Radisson Blu est appréciable pour la vue depuis les chambres. Refait à neuf, le resto accueille un brunch le dimanche, très apprécié des Marseillais. Point d'orgue : la piscine ouverte de 6 h à 23 h.

*Ch. double à partir de 135€, sans petit déjeuner.
radissonblu.com/fr/hotel-marseille*

● Pour son luxe raffiné

Le C2 est un petit havre de paix. Il ne compte que 20 chambres à la déco soignée, où les grands volumes mettent en valeur des pièces de grands noms du design comme Jacobsen ou Urquiola. Vous appréciez l'accueil personnalisé et l'ambiance feutrée.

*Ch. double à partir de 199€, sans petit déjeuner.
c2-hotel.com*

● Pour bronzer sur la terrasse

Après votre footing sur la corniche Kennedy et la visite du palais du Pharo, vous pourrez vous délasser sur la terrasse de 30 m² de l'appartement de Stéphanie. Et surtout, vous appréciez la vue sur la « Bonne Mère ».

*90€ par nuit.
airbnb.fr/rooms/1658755*

● Pour les hyper sociables

Au cœur du « ventre de Marseille », Melissa vous reçoit dans son appartement, où elle loue une chambre. Le verre de pastis à l'arrivée augure d'un accueil charmant et Melissa est une mine de bons conseils.

*35€ par nuit.
airbnb.fr/rooms/7099626*

3 Dans les quartiers Sud...



Marseille est une ville très étendue, qui compte plus de 110 villages devenus des quartiers. Il suffit donc de s'éloigner un peu du centre-ville pour se retrouver au milieu des belles villas des quartiers chics, du parc Chanot, et des plages du Roucas Blanc et du Prado, accessibles à pied. Un peu plus loin, le parc Borély, les plages de la Pointe Rouge et les Goudes. Et bien sûr les Calanques, apothéose de votre séjour marseillais. Dormir dans ces quartiers au sud de la ville est pratique pour les départs de randonnées.

À l'hôtel 96,
dans un écrin de verdure

Charlotte et sa famille louent leur maison dans le quartier des Goudes, petit port du bout du monde. Plus qu'une maison, c'est un cabanon charmant avec une petite cour protégée par une vigne, plus une terrasse sur le toit avec vue sur la mer. À l'intérieur, la déco est vraiment accueillante. Un mur en pierre, du bois clair et des objets chinés ici et là ponctuent le style cosy. Aux alentours, la carte postale est presque parfaite, avec des petites plages et des bouts de rocher pour profiter de la Méditerranée. Il faut juste faire fi du monde l'été. Bon point, les Calanques sont très proches.

105 € par nuit.
airbnb.fr/rooms/3087901





L'HÔTEL

de leur ancienne maison familiale à Mazargues, Alice et son frère William ont décidé de faire un hôtel, le 96, et le pari est réussi. La plus vieille bâtie abrite la salle du petit déjeuner et le salon, tandis que les chambres sont réparties dans deux bâtiments modernes et discrets. Au pied des collines des Calanques, les 13 chambres optent chacune pour une déco différente, tantôt blanche, tantôt rétro, dédiée à la haute couture, à Marseille ou à la Méditerranée. Certaines ont une terrasse privée. Dans le jardin, se cachent un sauna et une piscine, entre les magnolias, les chênes et le platane centenaire.

*Ch. double à partir de 89 €, sans petit déjeuner.
hotel96.com*

ET AUSSI

● Pour vivre dans une maison bourgeoise

Colette et Jean ont ouvert leur maison d'hôtes dans le 8^e arr. il y a plus de dix ans. Les chambres sont chics et sobres. Le petit déjeuner copieux est fait maison. Sur la terrasse, le chant des oiseaux ajoute au charme de la villa.

*Ch. double à partir de 110 €, avec petit déjeuner.
villamonticelli.com*

● Pour dormir chez

Le Corbusier Aux 3^e et 4^e étages de la Cité Radieuse, se cache l'hôtel éponyme. L'hôtel, « dans son jus », se revendique vintage, comme les meubles des 21 chambres.

Certaines ont vue sur la mer. Pour les gourmets, il y a même un resto gastronomique.

*Ch. single à partir de 74 € sans petit déjeuner.
hotellecorbusier.com*

● Pour les grandes familles

Quatre chambres, dont une suite parentale, une piscine, une cabane pour les enfants...

En plus, la maison est décorée avec goût. Plusieurs plages sont accessibles à pied. En prime, l'accueil se fait au champagne.

*190 € par nuit.
airbnb.fr/rooms/2550535*

● Pour les petites familles

Charme et authenticité sont les points forts de cette maisonnette de 25 m², à l'image des propriétaires, avec qui vous partagerez la piscine. Les plages sont à 5 minutes à pied.

*80 € par nuit.
airbnb.fr/rooms/708968*



© PETER HORREE/ALAMY (QUARTIER) - MATTIEU PARENT/HÔTEL 96 MARSEILLE



À Buenos Aires,
la musique est
partout. Même
devant les murs
blancs du cimetière
de Recoleta.



BUENOS AIRES

les bonnes adresses

On y va pour le tango, les steaks et le shopping rustique-chic.

Tout visiteur de Buenos Aires en tombe à coup sûr amoureux et veut y rester pour toujours. Pourtant, ses habitants préféreraient être en Espagne, en Italie ou n'importe où ailleurs. C'est en tout cas ce que dit la chanson *Puerto Madero*, écrite par Kevin Johansen, un musicien américain-argentin à propos de l'un des quartiers les plus pimpants de la ville.

Pour avoir vécu deux ans ici, je confirme que les *Porteños* – les habitants de Buenos Aires – sont pétris de contradictions : farouchement patriotiques, ils s'étonnent pourtant de voir à quel point leur ville tentaculaire enchante les visiteurs. Ils savent que leur pays est réputé pour le foot, le steak et le tango, mais ils ne comprennent pas pourquoi nous nous extasions devant ce qu'ils considèrent comme des choses banales : des *gauchos* (des gardiens de troupeau) en poncho ou un café *cortado* (avec une pointe de lait) servi dans un gros verre.

Il est très facile de se glisser dans la vie quotidienne de Buenos Aires, parce que la ville n'est pas axée sur ses attractions. Passé les incontournables – la Casa Rosada, résidence du président, dont les murs roses auraient été peints avec du sang de bœuf, ou le cimetière de Recoleta avec ses tombeaux richement décorés –, laissez la ville se révéler à vous au rythme de vos explorations.

Levez-vous tard (la plupart des magasins n'ouvrent pas avant 10 h et les musées vers midi) et troquez le petit déjeuner de l'hôtel contre un café et quelques *media-lunas* – les croissants locaux – en terrasse. Puis, baladez-vous dans les divers quartiers extrêmement contrastés de la ville. Le distingué Recoleta se caractérise par ses immenses avenues et ses hôtels particuliers aux riches façades du début du xx^e siècle. La partie la plus tendance, l'élégant Palermo Viejo, gravite autour de ses parcs et de ses rues pavées bordées d'immeubles bas. Puis, il y a San Telmo et son atmosphère bohème : le plus ancien quartier résidentiel de Buenos Aires et l'un des berceaux du tango. Voici nos conseils et nos bonnes adresses pour profiter pleinement de votre séjour.



Le MALBA (Musée d'Art latino-américain de Buenos Aires), à Palermo.

POUR MANGER

L'offre gastronomique de Buenos Aires se divise globalement en deux camps. Le premier comprend des cafés d'un autre âge et des *parrillas* (restaurants à viande) qui servent généralement les mêmes plats : des steaks de divers morceaux, des frites, des *empanadas* croustillantes et des salades. Pour une *parrilla* typique, allez à Palermo et entrez au **Don Julio**, dont les étagères, les murs et les comptoirs sont ornés de bouteilles de vin. La **Cantina Don Carlos** et ses nappes blanches, dans La Boca, est une autre possibilité. Arrivez l'estomac léger car les portions sont généreuses. Vous êtes végétarien ? Faites tout de même une halte dans une *parilla*, juste pour vous imprégner de l'atmosphère. Puis filez à **Buenos Aires Verde**, un spécialiste de la cuisine biologique, crue et sans viande.

Le second camp célèbre la gastronomie d'avant-garde. Elle est représentée par des chefs qui ont gagné leurs galons dans des grands restaurants européens. Dante Liporace, du réputé **Tarquino**, applique des techniques apprises chez El Bulli, pour créer des plats comme la pizza déstructurée au provolone. **Hernán Gipponi Restaurante**, dirigé par le chef éponyme, convie les palais audacieux à dîner autour d'une unique table d'hôte. On peut y déguster, entre autres, un œuf cuit lentement avec de la crème de maïs.

Et si vous n'avez jamais goûté à la cuisine fusion nippo-péruvienne, surtout si vous êtes amateur de poisson, vous devez absolument essayer **Osaka**.

Il n'est pas nécessaire de réserver dans les restaurants ordinaires, mais c'est une sage précaution pour les établissements haut de gamme après 21 h.

APRÈS MINUIT

Buenos Aires vit pour la fête. Les nuits peuvent y être longues et agitées, mais les *Porteños* savent doser leur effort. Aux douze coups de minuit, il n'est pas rare de voir des convives d'un certain âge choisir leur dessert et de jeunes enfants débordant d'énergie courir en tous sens. Quant aux discothèques, elles ne commencent à s'essouffler que peu avant l'aube.

Pour suivre le rythme, vous aurez peut-être besoin d'une petite sieste. Les bars démarrent rarement avant minuit et les boîtes de nuit ne se remplissent souvent qu'après 2 h du matin. On peut commencer par un spectacle de **La Bomba de Tiempo**, une troupe de percussions qui passe le lundi dans l'immense **Ciudad Cultural Konex**, une salle de spectacles « alternative ». Pour écouter du tango, rendez-vous à **El Boliche de Roberto**, connu pour ses chanteurs de charme. Les danseurs, surtout les débutants, doivent faire un tour à **La Catedral**, où les cours de tango sont décontractés.



Une fois bien échauffés, direction Palermo, où se concentre la vie nocturne. Démarrez avec un cocktail « Cynar julep » au **Rey de Copas**, un lounge-bar au chic éclectique, puis laissez-vous entraîner par la nuit. Certains bars ont des entrées volontairement dissimulées : pour atteindre le **Floreria Atlantico**, par exemple, il faut passer par la boutique d'un fleuriste-disquaire...

MARCHÉS ET FERIAS

La mode et les arts occupent depuis longtemps une place de choix dans la capitale argentine. Avec le lancement, en 2001, de la **BAFWeek** (*la fashion week* de Buenos Aires), les stylistes locaux ont donné à la ville un retentissement encore plus international. La plus grande concentration de boutiques de mode se trouve à Palermo. Deux secteurs de ce quartier, surnommés **Palermo Soho** et **Palermo Hollywood**, sont devenus des labyrinthes de magasins alternant bars, cafés, discothèques et *heladerías* (glacières).

Le centre-ville attire le chaland sur la **calle Florida**, une avenue piétonne bordée de magasins au luxe tapageur, mais les *ferias* (mélange de marchés) sont bien plus amusantes. La plus connue est peut-être la **Feria de San Telmo**, qui a lieu le dimanche et attire plus de 250 vendeurs spécialisés dans les antiquités et autres marchandises. Le week-end se tiennent aussi les marchés de la **plaza Francia**, à Recoleta, et de la **plaza Serrano**, à Palermo ; tous deux proposent des œuvres d'art, des photos (dont beaucoup représentent les maisons en tôle peintes de couleurs vives de La Boca), des sacs en cuir cousus main et des pancartes écrites en *fileteado*, la typographie fleurie traditionnellement associée au tango.

Immédiatement à l'ouest de Palermo se trouve le **Mercado de las Pulgas**, situé dans un espace couvert. Les amateurs de rustique chic trouveront leur bonheur dans ce marché aux puces spécialisé dans les meubles. Dans le quartier de Villa Crespo, la rue Murillo fait dans le cuir. Envie d'une paire de chaussures de tango ? Essayez **Comme il Faut**, sur Arenales, ou flânez dans les *calles* d'Abasto, au sud du centre-ville. Profitez-en pour visiter le **musée Carlos Gardel**, dédié au légendaire chanteur de tango – né à Toulouse ! – décédé en 1935. Pour les sacs à main, portefeuilles et gants, allez faire un tour chez **Humawaca**. Besoin de cadeaux ? Mettez le cap sur **Calma Chicha**, une boutique où l'on trouve de tout, du tapis en cuir de vache aux grands verres utilisés pour le *submarino*, un chocolat chaud bu à la manière argentine : en trempant un épais bâton de chocolat dans un verre de lait chaud. ■ **Vicky Baker**

La journaliste Vicky Baker a vécu quatre ans en Argentine, dont deux ans à Buenos Aires.



À La Catedral, les couples de *tangueros* se font et se défont au rythme de l'accordéon de Carlos Gardel.



La démesure de l'asado argentin est à la hauteur de la réputation de sa viande : «la meilleure du monde.»

© HEMIS/ALAMY (TANGO) - DAVID R. FRAZIER/PHOTOLIBRARY, INC. / ALAMY (ASADO)

TOP 5 des meilleurs tuyaux

- 1 Promenez-vous dans les rues du quartier **Villa Crespo**, avec ses immeubles du xix^e siècle, pour entrevoir le passé de Palermo.
- 2 Achetez un **Guia T** (le guide des bus) dans un *kiosco* et demandez à un *Porteño* de vous en expliquer le mode d'emploi.
- 3 Le bus **152** passe par les sites les plus importants, comme la Casa Rosada et le quartier coloré de La Boca.
- 4 Payez en **dollars** pour faire des économies, mais évitez de vous promener dans la rue avec de grosses sommes d'argent sur vous.
- 5 Profitez de la vue à 180° de Buenos Aires depuis le **Sky Bar de l'hôtel Pulitzer** : il est ouvert à tous.

LONDON CALLING

Où sont les punks?

La capitale anglaise fait quoi pour fêter leurs 40 ans ?



Je suis nostalgique d'un temps que je n'ai pas connu. Un temps fait de bruit et de fureur, de bière et de sueur. En 1976, lorsque le mouvement punk débute, je suis trop jeune. C'est plus tard que je découvre le punk français, anglais et... américain. Car oui, le punk est né à New York, avec les New York Dolls et les Ramones. Mais c'est bien en Angleterre qu'il explose et qu'il devient un *way of life*, quand Malcom McLaren crée les Sex Pistols. Le punk est brutal, violent, comme un crachat dans ta face. Sa devise : DIY (*Do it yourself*). Disques, édition, mode, attitude, c'est un tremblement de terre sans précédent. Mais quarante ans plus tard, que reste-t-il de tout cela à Londres, sa Mecque ?

En arrivant à la gare de Saint-Pancras, je suis tout excité parce que ça fait quinze ans que je ne suis pas venu à Londres. Pour suivre la trace du punk, je ne pensais pas me retrouver dans le très chic quartier de Kensington et ses façades blanches impeccables. C'est un beau jour de printemps, les arbres sont en fleurs et des écolières en uniforme se chamaillent, Dr. Martens aux pieds. À la galerie Richard Young, trente photos en noir et blanc du photographe dresse la parfaite galerie de portraits de l'aristocratie du punk anglais : Siouxsie, les Clash et, bien entendu, les Sex Pistols sous toutes les coutures puisque Young, non content d'avoir assisté à l'un de leur tout premier concert, les a suivis en tournée.

Ici, on peut acheter un morceau de punk, à partir de soixante livres le tirage petit format, signé.

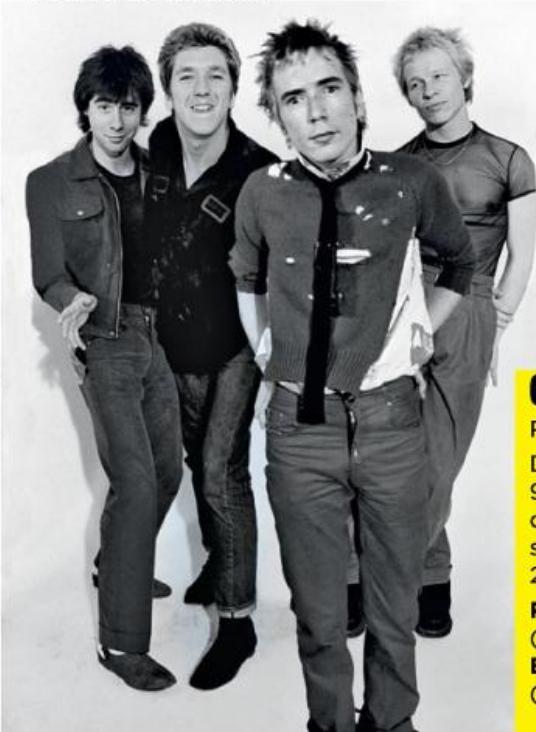
Je saute dans un bus pour continuer la balade. On longe Kensington Park puis Knightsbridge (chic) puis Oxford Street (grand public). Je suis frappé par l'injonction à consommer, manger, acheter des fringues. L'atmosphère est saturée de publicités. Les punks ont vomi le libéralisme et Margaret Thatcher à base de *No Future*. Que diraient-ils aujourd'hui de Londres, capitale financière mondialisée ?

Le soir, à Soho, je rejoins ma vieille copine G., qui vit ici depuis trois ans. Une, deux, trois, quatre pintes et je file à New Cross, c'est-à-dire loin, au Birds Nest, un pub où, me dit-on, brûleraient encore les cendres du punk. Sur le seuil, je suis saisi par l'odeur de friture de poulet dans laquelle baignent une quinzaine de clients nonchalamment accoudés autour du grand bar circulaire. Pas de crête ni la moindre trace d'épingle à nourrice. Au fond, un groupe balance un rock assez pêchu mais classique. *No punk tonight*.

Le lendemain, la pluie recouvre la ville. Je trouve un pauvre parapluie avec deux baleines cassées au fond de mon sac qui me permet d'arriver à peu près sec à l'ICA (Institute of Contemporary Arts). Une toute petite salle est consacrée au groupe PIL (Public Image Limited), que forme John Lydon, chanteur des Sex Pistols, après leur séparation en 1978. Une

Les Sex Pistols, en 1976, à Londres.
Des forcenés avec du génie.

© RICHARD YOUNG



Une, deux, trois pintes à Soho avec ma vieille copine G. et je file au Birds Nest

date qui marque aussi le passage du punk à la new wave. Les beats électroniques remplacent les riffs de guitare, on ne saute plus, on danse. La particularité de PIL, c'est son identité visuelle très forte avec son logo chiadé, des photos de Dennis Morris et un design de pochettes remarquable. C'est la fin du « tout à l'arrache ». Dans la salle, on peut admirer ce beau travail en écoutant des morceaux du groupe. À l'ICA, une célèbre voix punk résonne encore, mais elle sonne la fin d'une époque.

Ma virée culturo-punk continue. À l'intello Barbican Center, je me dirige vers le deuxième étage. « Anarchy In The Library » peut-on lire en grosses lettres vertes et roses peintes à la main. Alors que je tente d'entrer, un vigile me fait de grands signes : « On ferme à 14 h le vendredi ! » Nous sommes vendredi. Il est 14 h 02. Ici, le punk est bien trop matinal.

L'échec ne m'abat pas, je file à Camden Market, le temple de l'anticonformisme. Ou censé l'être. On y croise encore quelques looks improbables, mais ce quartier autrefois emblématique de la contre-culture est désormais au punk ce que Montmartre est à l'art. Ce n'est d'ailleurs pas l'une de ses figures que l'on retrouve à chaque coin de rue, mais Amy Winehouse. Statue, fresque... la plus célèbre résidente de Camden est partout. Mais les Sex Pistols ne lâchent pas l'affaire : on trouve des tee-shirts de leur plus célèbre pochette, le visage de la reine Elizabeth recouvert d'un « God Save the Queen ». À Camden, le punk est sous cellophane et coûte dix pounds.

Je loge à Charing Cross, au-dessus de la gare. À l'angle, Villiers Street et ses arcades sous lesquelles se niche le Heaven, l'une des plus importantes boîtes gay de la ville. À 23 heures, la queue est déjà longue. En 1976, ce club s'appelait le Global Village et c'est de là qu'est partie l'explosion du mouvement punk. Dans l'ascenseur pour rejoindre ma chambre, je tombe nez à nez avec un trio de drag queens. Près du Heaven, le punk porte des perruques et des seins comme des obus. Et ça, c'est bien aussi. ■

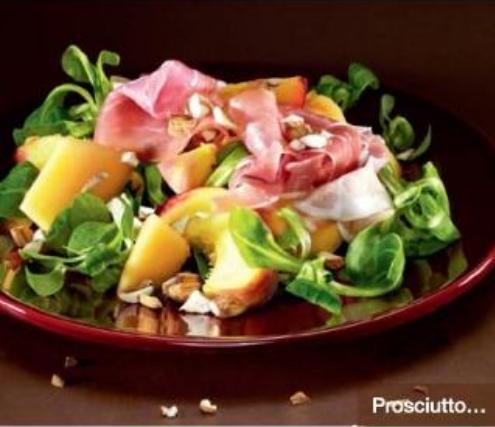
David Dibilio

CARNET PRATIQUE

Programme complet sur visitbritain.com

Du 13 mai au 2 octobre à la **British Library** « Punk 1976-78 », 96, Euston Rd. La naissance du punk à Londres à travers des fanzines, des flyers... En partenariat avec **Eurostar** et son offre « 2 for 1 » : avec votre billet, vous bénéficiez de 2 entrées à l'exposition pour le prix d'une. eurostar.com

Richard Young Gallery: 4 Holland St. **The Birds Nest** (pub) : 32 Deptford Church St. **ICA** (musée) : The Mai...
Barbican Center (centre culturel) : Silk St. **Heaven** (night club) : 11, The Arches, Villiers St.



Prosciutto...



... vino...



... parmigiano. C'est la felicità !



Chez Parizzi, la carte revisite les grands classiques en version déstructurée.



Le parmesan se déguste à partir de 12 mois d'affinage. Et jusqu'à 48 mois, voire plus.

À PARME on se régale



Prosciutto et parmesan. Vous voulez goûter ?

Ia scène ressemble à une toile de Vermeer : un homme et une femme lardent en silence et la mine sombre des centaines de jambons, tandis que la lumière douce du jour apporte une lueur chaude au tableau. Le couple mutique se concentre intensément sur l'une des nombreuses étapes de la fabrication du mondialement connu *prosciutto di Parma*. Ils enduisent la viande de *sugna* (de la graisse de porc), de sel et de farine de riz pour la protéger des impuretés extérieures et l'empêcher de se dessécher.

Dans cette usine à la périphérie de Parme, j'assiste aux dix étapes du processus de fabrication, qui dure une année. À son terme, la cuisse de porc crue sera devenue un magnifique produit séché, salé et doux en même temps, que l'on marquera au fer rouge du logo de la couronne ducale à cinq pointes. Le *prosciutto di Parma* provient d'animaux nourris uniquement de maïs, d'orge et de petit-lait utilisé dans la fabrication du parmesan. On ne peut en produire que dans une aire géographique strictement délimitée, où l'air est parfumé, sec et idéal pour faire sécher le jambon. Pour évaluer le temps de maturation idéal, on introduit une aiguille en os de cheval dans certaines parties, puis on la renifle pour s'assurer que le jambon a exactement l'arôme désiré : doux, avec un léger goût de noisette.

Le lendemain, je me rends au Caseificio San Lucio, un atelier où l'on fabrique du parmesan, dans la

campagne vallonnée à proximité de Parme. À côté de moi sont empilées sur des hauteurs vertigineuses de larges roues de *parmigiano reggiano* à différents stades de vieillissement (l'affinage). Elles portent toutes la marque d'origine confirmant qu'elles ont été fabriquées conformément à l'ensemble de règles strictes qui encadrent ce fromage. Igino Morini, porte-parole du consortium du parmesan, m'a montré comment sonder le fromage et déceler ses imperfections à l'oreille. Maintenant, il m'explique la meilleure façon de déguster trois fromages d'âge différent. « Il faut utiliser ses cinq sens : toucher, casser, sentir, goûter, observer ses diverses caractéristiques, puis tenter de distinguer son arrière-goût », me conseille-t-il. Le produit le plus mature, qui a plus de 30 mois, a un goût de beurre et de lait, mais aussi de fruits, d'épices et un léger goût de viande. Igino sourit. « Ce fromage, déclare-t-il, est presque parfait. »

De magnifiques jambons doux et un parmesan généreux et salé sont les produits phares de cette région et les stars du Ristorante Cocchi, un établissement à l'ancienne tout en boiseries, situé dans le quartier d'Oltretorrente, sur l'autre rive de la Parma. On y sert des portions de parmesan gigantesques accompagnées de *franciacorta* pétillant. Des serveurs en cravate et long tablier noir se faufilent vivement entre les tables. On m'apporte un *flan di zucca con fonduta di parmigiano*, un soufflé merveilleusement gonflé,

LES SAVEURS DE PARME EN 3 ADRESSES

Pepèn

Cette petite boutique de paninis très animée est une institution parmesane. Les habitués y font la queue pour acheter les meilleurs sandwiches de la ville. Essayez le fameux *spacca balle* et la *carciafa*.

■ L'addition : 2 paninis, de la *carciafa* et des *arancini* (boulettes de riz), 15 €.
Tél. : + 39 0521 282650.

Ristorante Cocchi

L'une des spécialités de la maison est le *savarin di riso*, un risotto au parmesan et aux *porcini* (cèpes), enveloppé dans des tranches de jambon cuit. L'autre est le *flan di zucca con fonduta di parmigiano*, un soufflé bien gonflé, gluant de fromage et parsemé de citrouille confite.

■ L'addition : à partir de 45 € par personne, hors boisson.
Tél. : + 39 0521 995147.

Ristorante Parizzi

Ce restaurant familial propose une cuisine parmesane authentique, avec des pâtes maison et des plats à base d'ingrédients locaux. On peut enrouler des tranches de jambon *culatello di zibello* autour de la *torta fritta* : des beignets creux et légers. Ou goûter le risotto au parmesan et les *tortelli* à la citrouille et au parmesan.

■ L'addition : à partir de 30 €/pers.
laforchettaparma.it



Les jambons sont placés sur des châssis de bois, les *scalere*, pendant 90 jours. Pour sécher à l'air parfumé des Apennins...



Petite promenade digestive dans les ruelles de la ville : l'autre versant de son charme.

parsemé de citrouille confite. Un minuscule échantillon de *polpettine di vitello* (boulettes de veau et ricotta) précède la spécialité de la maison, le *savarin di riso*, un risotto crémeux truffé de parmesan et de *porcini* (cèpes), enveloppé dans des tranches de jambon cuit.

De retour dans ma chambre baroque du Palazzo Della Rosa Prati, je finis par rêver qu'on surnomme cette ville « Parme la jaune », non pas à cause de la couleur de ses édifices publics historiques, mais parce qu'ils sont tous en fromage. En ouvrant les rideaux, je constate avec soulagement que le Duomo (la cathédrale) et le palais épiscopal, sur la piazza, sont tous encore sculptés dans la pierre.

Le lendemain, la journaliste culinaire Cristina Bottari m'aide à découvrir les bonnes adresses de sa ville. Elle m'emmène chez un boucher chevalin qui nous fait goûter à la bonne franquette, au comptoir, de la viande hachée crue poivrée et assaisonnée de citron. À la Panetteria Rosetta, Cristina me dit que les *cappelletti* sont médaillés et qu'ils sont, à son avis, les meilleurs de la ville. Au restaurant La Forchetta, elle me fait découvrir la *torta fritta*, des beignets de pâte frite, creux et légers, recouverts de pétales de jambon de Parme.

Nous flânerons dans des charcuteries décorées de *prosciutto* et de salamis. À La Prosciutteria, via Farini – une rue bordée d'escales



culinaires de grande qualité –, j'achète de la *sbrisolona*, un sablé à base de farine blanche et de farine de maïs, d'amandes, de beurre et de sucre.

En remontant une ruelle qui part de la via Farini, nous arrivons devant Pepèn, un marchand de *panini* qui est devenu une institution parmesane. À l'heure du déjeuner, on s'y marche sur les pieds ; les habiles préparateurs de sandwiches crient des ordres, accompagnés d'insultes affectueuses ; les verres de lambrusco et de malvasia (un vin blanc local légèrement pétillant) circulent au-dessus des têtes des clients. J'essaie le fameux *spacca balle* – du porc rôti avec de la sauce épicee sur un toast sans croûte –, et une tranche de *carciofa*, une tourte d'artichaut, salée et épicee, cuite au four avec de la ricotta et du parmesan.

Plus tard, je retourne via Farini pour jeter un œil aux bars à vin ; je goûte un petit verre de lambrusco et suis étonnée d'apprécier autant cette piquette à la mauvaise réputation. De couleur prune et généreux en bulles, ce lambrusco n'a rien de commun avec celui que buvaient mes parents dans les années 1980. Au Tabarro, un bar à vin qui sert de petites assiettes, j'emporte une planche de *prosciutto* et de parmesan sur une table haute installée dans la rue et regarde passer les

gens du quartier. Avec mon verre de rouge pétillant, je porte un toast à cette célèbre ville d'opéra, et à cet étonnant produit viticole local, qui chante un beau *libretto* à lui tout seul. ■ Audrey Gillian

5 EXPÉRIENCES CULINAIRES

Visite d'une fabrique de parmesan

La visite est gratuite et c'est le moyen idéal de découvrir ce fromage étonnant, mais il faut réserver longtemps à l'avance. Prenez contact avec l'office du tourisme de Parme, auprès du Consorzio Parmigiano Reggiano. Du lundi au vendredi de 8 h à 17 h.

■ turismo.comune.parma.it

Tél. : + 39 0521 958900.

La Prosciutteria

Avec ses vitrines décorées de jambons, La Prosciutteria propose une sélection incroyable de *prosciutto*, de parmesan et de lambrusco, ainsi que d'autres spécialités locales.

■ Via Farini, 9/c

Tél. : + 39 0521 234188.

Panetteria Rosetta

Leurs *cappelletti* sont, selon la journaliste culinaire Cristina Bottari, les meilleurs de la ville.

■ Via XXII Luglio, 10

Tél. : + 39 0521 234240.

Tabarro

Goûtez les excellents lambrusco accompagnés d'assiettes de viandes et de fromages proposés par ce petit bar à vin branché.

■ Via Farini 5/b

Tél. : + 39 0521 200223.

Enoteca fontana

En face du Tabarro se trouve l'Enoteca Fontana, un bar à vin un peu en désordre, mais fabuleux et toujours animé. On y vend du vin au verre, des sandwiches et des en-cas.

■ Via Luigi Carlo Farini, 24

Tél. : + 39 0521 286037.



PARROT BEBOP 2

Une petite machine qui filme et photographie en Full HD. Ses atouts : une taille mini (280 x 320 x 36 mm) et un poids plume (500 g) qui en font un engin aisément maniable. La technologie de la caméra embarquée s'avère astucieuse car le dispositif de stabilisation n'est pas mécanique mais numérique, d'où une diminution de l'encombrement et un gain de poids, avec une autonomie accrue et une moindre usure des pièces mécaniques. Doté de fonctionnalités intelligentes, il se pilote facilement à l'aide d'une tablette ou d'un smartphone mais rien ne vaut son Skycontroller, un poste de commande aux multiples manettes. Prix : de 549 à 799 euros selon la version.

MON VOYAGE VU D'EN HAUT !

Voici notre sélection de drones pour photographier et filmer vos aventures.

Participez à notre concours !

Envoyez-nous vos clichés aériens les plus spectaculaires et participez, du 30 mai au 30 juin, à la 3^e édition du Concours international de photographies réalisées par drone organisé par National Geographic et Dronestagram. Le thème : « Donnez-nous envie de voyager ! ». Dronestagram est le 1^{er} réseau social de partage de photos et vidéos prises par drone. Vous pouvez les diffuser sur cette plateforme, mais aussi évaluer votre niveau grâce à un classement des meilleurs pilotes/photographes. Dronestagram rassemble la plus grande communauté de pilotes de drone dans le monde. www.dronestagram.com



HUBSAN X4 H107D+

Une fabuleuse petite machine qui accomplit la prouesse d'embarquer une excellente caméra avec une résolution de 1 600 x 1 200 pixels en mode photo, et 1 280 x 720 pixels pour les vidéos à 30 images par seconde. La qualité n'a rien à envier aux machines d'une catégorie supérieure. Ce quadri-coptère lilliputien (106 mm d'envergure) pèse moins de 100 grammes ! Autre plus : le retour vidéo en direct via un grand écran intégré dans la télécommande, de quoi voler en vue subjective, comme si vous étiez à bord de l'engin. Grisant. Prix : 200 euros.

CHEERSON CX-10W MINI

Un gadget pour les fans de miniaturisation extrême, mais aussi une machine amusante pour s'initier au pilotage sans risque d'un drone, de préférence en intérieur vu son poids plume (15 g). Malgré sa taille, qui fait de lui l'un des plus petits drones du monde avec une envergure hors tout de 62 mm, le Cheerson CX-10W Mini embarque quand même une caméra en 720 p, avec retour vidéo en direct sur l'écran de votre smartphone. Vous ne ferez pas du Yann Arthus-Bertrand, mais l'expérience immersive est assez bluffante pour convaincre les plus sceptiques. Prix : 30 euros.



DJI PHANTOM 4

La Rolls des drones RTF (Ready To Fly, ou « prêt à voler », en français) pour l'imagerie aérienne, prisée autant des amateurs que des photographes et vidéastes avertis, voire professionnels. Un engin très complet avec sa caméra 4K stabilisée à la qualité exceptionnelle et des nombreuses fonctions d'intelligence artificielle (reconnaissance du relief, évitement automatique d'obstacles, parcours programmable, ciblage d'une destination, reconnaissance de sujet à suivre, retour automatique). Prix : 1 500 euros.



Par Éric Dupin, fondateur de Dronestagram

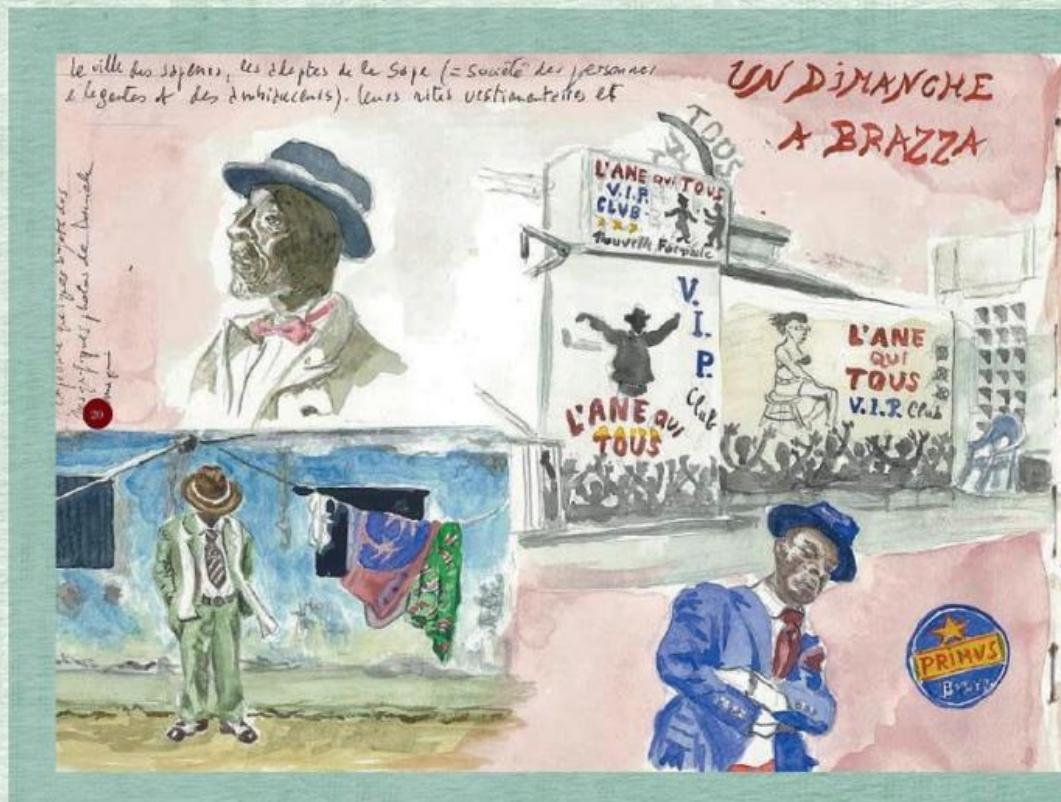
CARNET DE VOYAGE



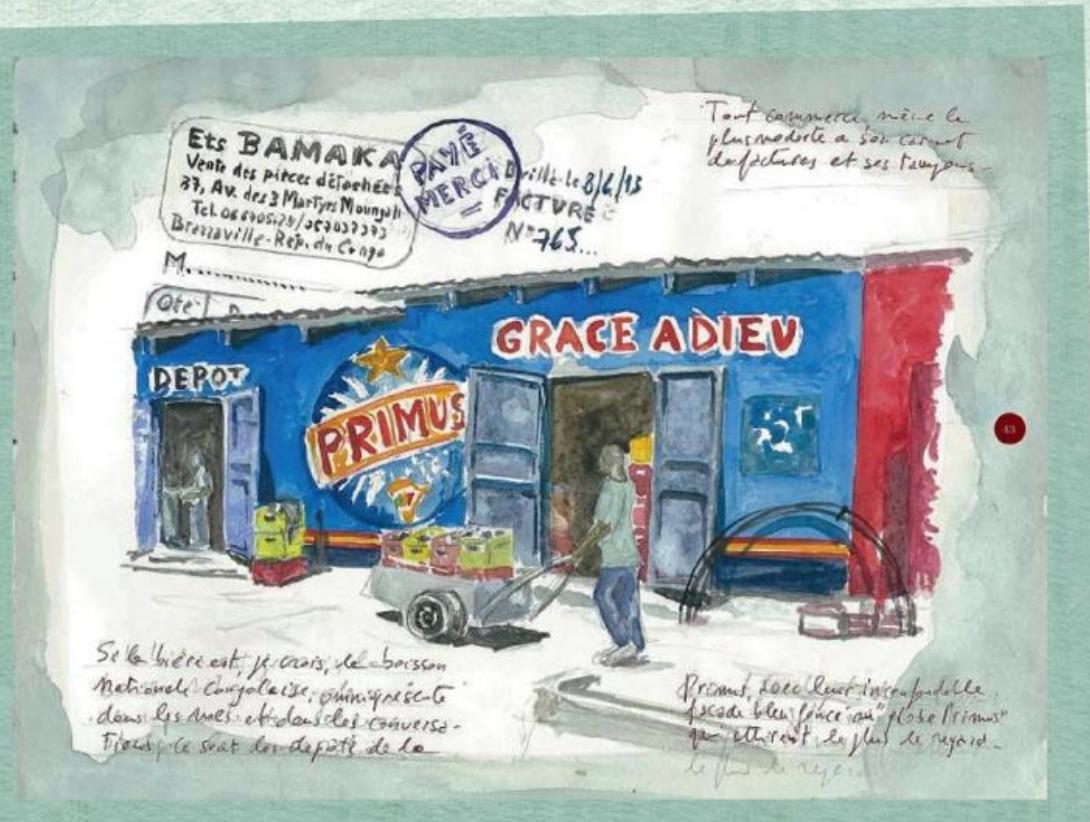
Nicolò Tassoni Estense a débarqué avec femme et enfants à Brazzaville en 2011. Il venait d'être nommé ambassadeur d'Italie au Congo. Après un précédent poste en Inde, tout ici lui a semblé plus petit, comme à échelle humaine. Il abandonne l'appareil photo : « Je comprends vite que les gens n'ont point de sympathie pour la photographie, qu'ils voient, peut-être pas tout à fait à tort, comme un acte d'intrusion. » Alors Nicolò retourne à son ancienne passion pour le dessin et croque ses flâneries du dimanche à Brazza.

Les Dimanches de Brazza

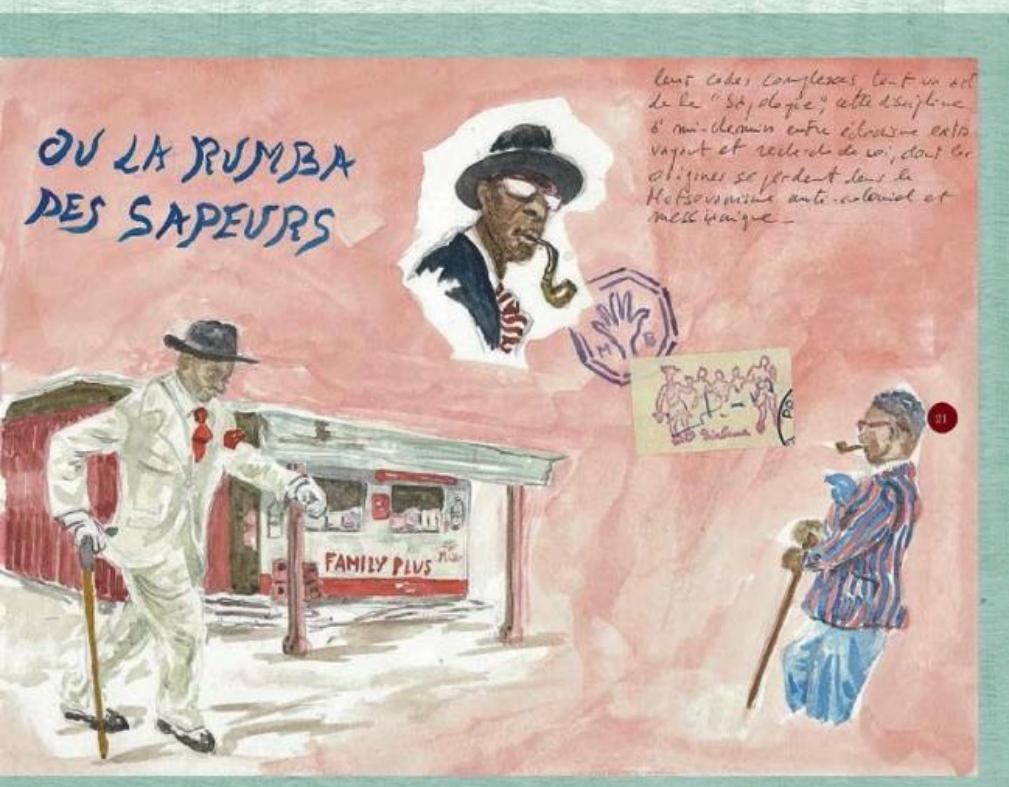
« Les Dimanches de Brazza », sous-titré « Sur un air de rumba et de pluie », nous promène dans les rues de la capitale de la république du Congo. Attention, prévient Nicolò, l'auteur du carnet, il ne faut pas confondre ce « petit » Congo, ex-colonie française, et la gigantesque République démocratique du Congo, ex-colonie belge, dont la capitale, Kinshasa, se trouve juste de l'autre côté du fleuve... Congo. Cette balade à la fois sensible et documentée nous raconte le retour des courses au marché, les impressions de l'homme blanc qui débarque, les formidables pluies équatoriales, l'élegance très codée des « sapeurs », les manguiers qui poussent à côté des villas coloniales décaties. Dans un superbe voyage dans le temps et l'espace, Nicolò fait les présentations avec l'âme de Brazzaville, les gens, les rues, les couleurs. Ce carnet a reçu en 2015 le prix du Carnet de voyage international lors du 16^e Rendez-vous du Carnet de voyage de Clermont-Ferrand. Voici une sélection de quelques dessins, comme un avant-goût d'Équateur. ■



Bienvenue chez les sapeurs, adeptes de la Sape (Société des ambianciers et des personnes élégantes). Leurs rités vestimentaires et leurs codes complexes forment l'art de la « sapologie ». Cette discipline, décrit Nicolò, est à mi-chemin entre hédonisme extravagant et recherche de soi. Son origine se perd dans le « matsouanism », un mouvement religieux anticolonial de la première moitié du xx^e siècle.



Les enseignes des petits commerces semblent sorties d'un poème : « Grâce à Dieu », sur le fond bleu foncé d'un dépôt de la fameuse bière Primus. Sans doute, avance Nicolò, la boisson nationale congolaise. Ailleurs, un « Jos Coiffeur la main de Dieu ». Plus inquiétant, « Le Spécial J. Dom Cannibale », peut-être un restaurant ?



CARNET DE VOYAGE

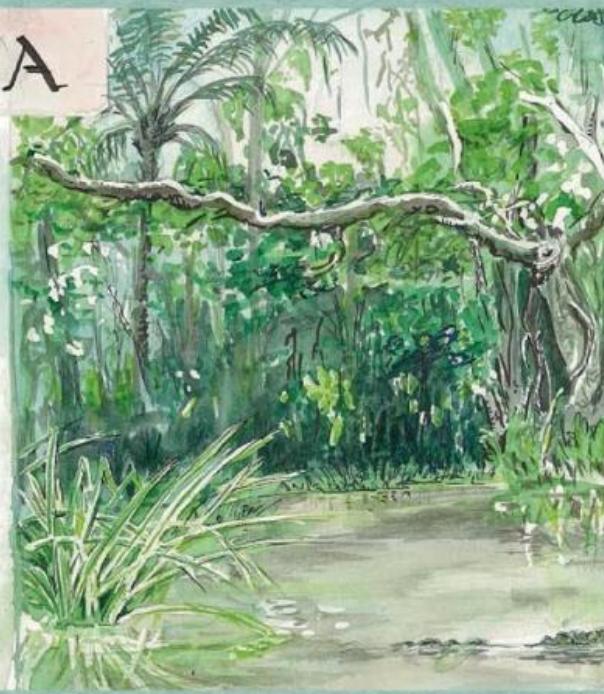
LES DIMANCHES DE BRAZZA
LE DOMENICHE DI BRAZZA



« Les Dimanches de Brazza », de Nicolò Tassoni Estense.
Coédité par Artestampa et les éditions Les Manguiers, 30 euros.

ODZALA

Pour la deuxième page de ce carnet je suis sorti du théâtre de Brazzaville venu au jour le pour aujourd'hui plonger dans la forêt équatoriale. (Cette image de l'Art National de Odzala, au nord du pays, dans le Sankha, me rappelle de l'époque où j'ai visité l'espace mythique du Congo n°1 et imaginé. Dans cette forêt équatoriale je me suis senti au cœur des ténèbres dans un espace priétordial - tel l'ouïe du monde - où l'homme n'a pas sa place. Cela le Congo imagine et le Congo vu, le souvenir de Odzala me transporté à nouveau dans le rêve et l'actualité.)
P.S. le 11/06, je ne l'ai pas vu, mais je suis sûr qu'il me guetterait quelque part lors de la fin de ma flânerie...)



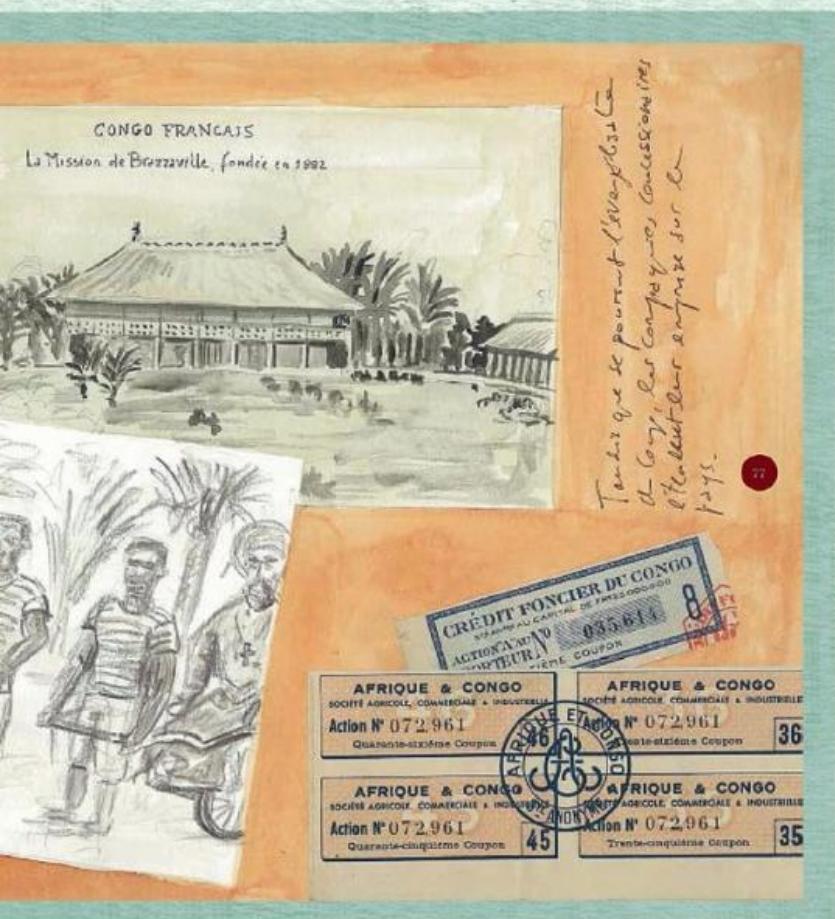
Séquence Histoire.

Au moment où l'explorateur Pierre Savorgnan de Brazza s'établit à Brazzaville, l'évangélisation permet aux Français d'étendre leur emprise sur le pays: ici, un dessin d'après archives du bâtiment de la Mission de Brazzaville, fondée en 1882, et un autre de missionnaires transportés en brouette.





Pour illustrer la dernière page de son carnet, Nicolò quitte Brazza pour nous plonger dans la forêt équatoriale. « Cette image du Parc national d'Odzala, au nord du pays, dans la Sangha, me transporte du Congo réel à l'espace mythique du Congo rêvé et imaginé. (...) Je me suis senti au cœur des ténèbres, dans un espace primordial – telle l'aube du monde – où l'homme n'a pas sa place. »





De Singapour à Bangkok SUR LA PISTE DU TIGRE

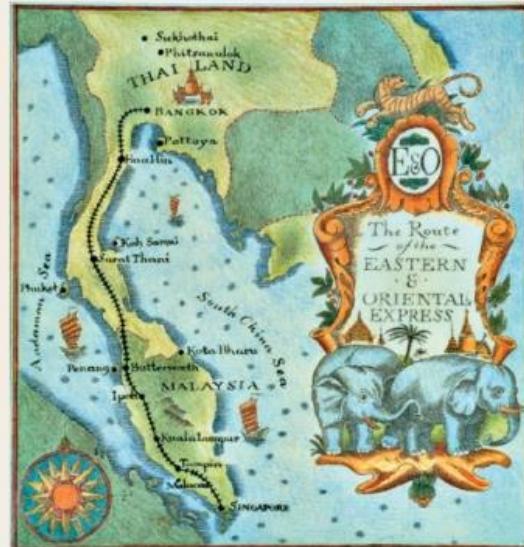


ncoup de siflet strident retentit et notre train se met en mouvement. Un solide Thaïlandais, le visage buriné de rides du sourire, entre dans notre compartiment: «Bonjour, je suis Thanasin, votre steward. Si vous désirez boire quelque chose», nous dit-il en posant devant nous deux thés à la citronnelle. «Génial!», s'extasie mon frère, A.J., époustouflé par le faste de notre cabine lambrissée de merisier. Les mains jointes, Thanasin s'incline vers nous avant de s'éclipser. Il sera à notre service 24 heures sur 24. Voilà un voyage qui commence plutôt bien.

A.J. a pris quelques jours de vacances pour m'accompagner dans cette croisière de luxe à bord de l'Eastern & Oriental Express. Après une nuit au mythique hôtel Raffles, à Singapour, nous avons embarqué ce matin pour une aventure de trois jours qui nous conduira jusqu'à Bangkok.

Les gratte-ciel de Singapour s'éloignent doucement et, en moins d'une heure, après avoir traversé le détroit de Johor, qui relie l'île au continent, les vingt-deux voitures de notre train en livrée vert et crème serpentent à travers la péninsule malaise. Le paysage est plat, mais la végétation est luxuriante : une jungle épaisse et des plantations de palmiers à huile forment une toile de fond d'un vert dense et ininterrompu.

Avec A.J., nous rejoignons la voiture-observatoire située à l'arrière du train. C'est une sorte de véranda coloniale qui se termine par une plateforme à ciel ouvert. Ici encore, tout n'est que raffinement : fauteuils capitonnés, appliques en cuivre et plancher en teck de Birmanie. Ce train de luxe, construit au Japon en 1972 et mis en circulation pour la première fois en Nouvelle-Zélande sous le nom d'*Étoile d'argent*, n'est devenu la propriété du groupe Orient-Express que vingt plus tard. Chacun de ses wagons a été repensé, réaménagé et luxueusement redécoré, de la marqueterie des cabines jusqu'à la climatisation. Passer de l'air conditionné ➤



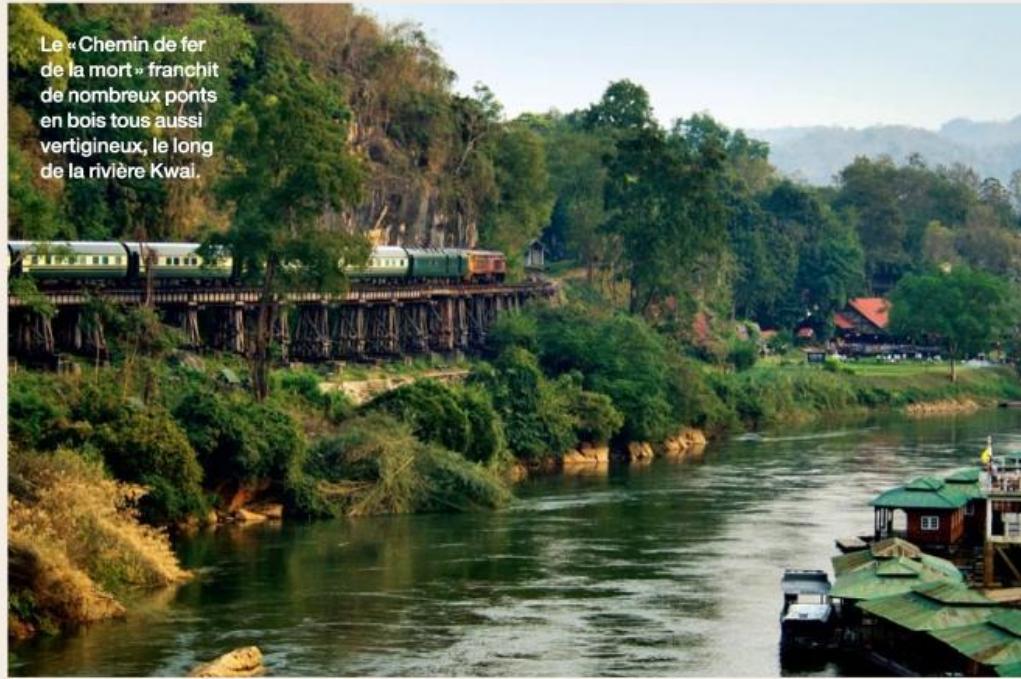
Depuis 1993, l'Eastern & Oriental Express fend la jungle malaise.



C'est le train le plus luxueux d'Asie du Sud-Est. Détail: chaque voiture porte un numéro à quatre chiffres. Mais, pour respecter les croyances chinoises, le 4, le 5 et le 7 ont été délibérément omis.



Avant de longer la côte de la mer d'Andaman, puis celle de la mer de Chine, le train traverse les plantations de thé de Malaisie.



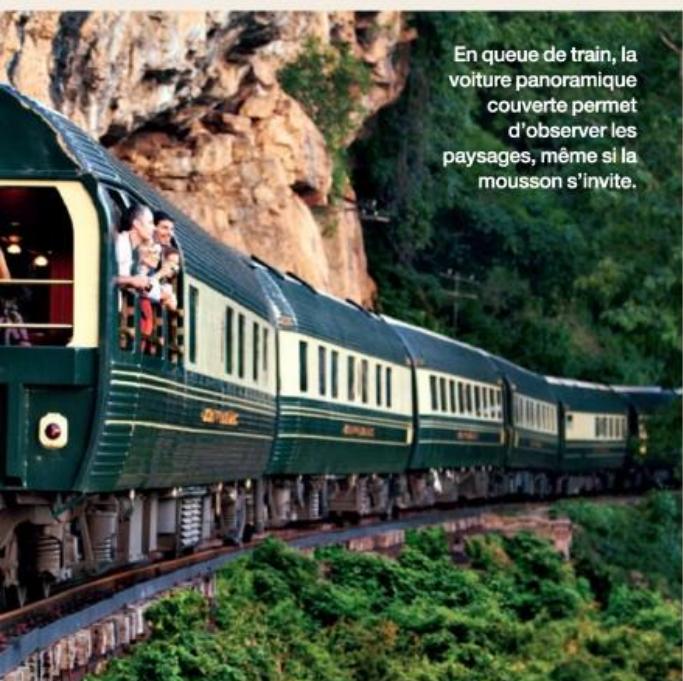
Le « Chemin de fer de la mort » franchit de nombreux ponts en bois tous aussi vertigineux, le long de la rivière Kwai.

© JEREMY HORNER (THÉ ET RIVIÈRE) - MARK HIND (RIZIÈRE ET TRAIN)





« Sawatdee Khap ! »
En ville ou dans
les campagnes, les
habitants saluent notre
passage. « Bienvenue
en Thaïlande ! »



En queue de train, la
voiture panoramique
couverte permet
d'observer les
paysages, même si la
mousson s'invite.

de notre compartiment à l'humidité qui règne à l'extérieur, c'est comme plonger nu dans une gigantesque étuve. A.J. renonce à sa traditionnelle Heineken et commande une coupe de champagne.

Sous nos yeux défilent des cahutes au toit de tôle ondulée, disposées comme un alignement de dominos le long de l'unique voie. Le train prend de la vitesse mais, plus nous roulons vers le nord, plus la vie semble s'être mise en mode paresseux : des vieillards émergent de nuages de fumée malodorants, des poulets battent mollement des ailes comme s'ils voulaient s'envoler, des familles, entassées sur leurs motos, nous font signe de la main. Après Renggam, où nous sommes accueillis par la statue d'un temple bouddhiste dont la peinture marque les signes du temps, le décor change encore : la jungle laisse apparaître au hasard d'une clairière le rouge de la terre ; à perte de vue, des plantations de palmiers à huile, et les dômes des mosquées qui pointent au gré des villages le long de la voie ferrée. L'appel à la prière déchire l'atmosphère assoupie de la matinée.

À l'approche de Segamat, la flore devient exubérante – l'aire d'observation est jonchée de feuilles qui embaument l'herbe fraîchement coupée et les larges frondes des palmiers, dont les fruits forment des grappes d'un violet profond, luisent sous le soleil. Juste avant d'arriver à Salak Selatan, l'une des gares ferroviaires de Kuala Lumpur, le ciel s'assombrit soudainement et des rafales de vent font trembler les vitres. Les habitants se précipitent sous les vérandas de leurs maisons. La pluie s'abat généreusement sur cette terre fertile, des éclairs illuminent le ciel, noir comme la suie.

Nous nous réfugions à l'intérieur du wagon et, le temps de nous changer, nous voilà prêts pour la soirée. Tradition oblige, à bord de l'Eastern & Oriental Express, on s'habille pour dîner. Mon frère va pouvoir étrenner sa nouvelle garde-robe, achetée pour l'occasion, dont le fleuron est un superbe costume, son premier. Une succession de couloirs étroits nous conduit au piano-bar. Cette soirée de gala est particulière, car nous avons embarqué sur un voyage unique, le « Tiger Express », organisé par la compagnie Belmond, qui a décidé de s'associer à Save Wild Tigers, une organisation britannique qui se voue à la sauvegarde du tigre. À sa demande, de nombreux artistes participent au voyage dans le but de collecter des fonds pour préserver les tigres sauvages. La voiture-bar se remplit de smokings, de robes de soirée et de célébrités. A.J. et moi, émerveillés, dégustons nos cocktails et nos petits-fours au rythme du piano et, tant bien que mal, de celui des cahots du train, qui ne semblent pourtant pas perturber les serveurs.

LE TERRITOIRE DU TIGRE

La nuit a été courte et la lumière qui filtre entre les rideaux n'est pas vraiment la bienvenue. Il est 7 h 45 et déjà Thanasin frappe à la porte. L'apparition d'un plateau de croissants moelleux, accompagnés de café, de céréales et de fruits frais finit de nous réveiller. Je remonte les stores. Un cycliste pédale sous un parapluie. Il pleut toujours. Tandis que je savoure mon café, le train s'enfonce entre des affleurements calcaires couverts de broussaille. C'est la ➤



partie la plus pittoresque du voyage. En milieu de matinée, nous arrivons à Butterworth et le soleil est de retour. C'est notre première escale, une grande excursion est prévue à George Town, sur l'île de Penang. Cet ancien comptoir fondé en 1786 par la Compagnie des Indes orientales (East India Company) est aujourd'hui inscrit au patrimoine de l'Unesco.

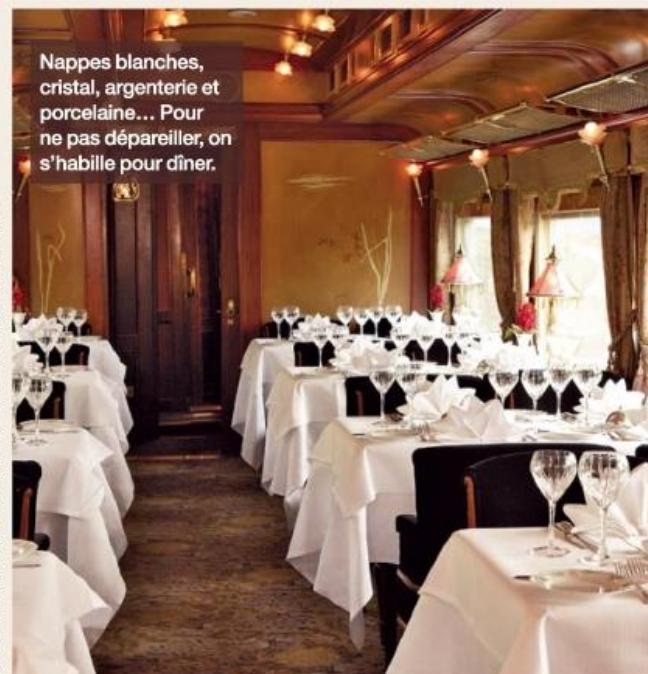
Un car nous promène parmi les temples, les mosquées et les églises (la population malaise est multiraciale). Nous nous dirigeons vers le marché de Old Town. Des motos chargées de cageots d'oeufs bondissent sur la route, dans les bacs fumants des échoppes mijotent des *char kway teow* (nouilles frites avec piment, crevettes, pousses de soja, coques et œufs) et de la *laksa* (soupe de nouilles au poisson, tamarin, citronnelle, ananas et pâte de crevette). Un vendeur à moto klaxonne pour attirer d'éventuels clients et manque de renverser A.J.. En souriant, il en profite pour nous proposer des pains au *kaya*, une confiture crémeuse à base de lait de coco et d'œufs.

C'est l'eau à la bouche que nous remontons dans le train pour prendre place dans le restaurant Rosaline, dont les murs sont recouverts de bois de rose et les tables nappées de blanc. Je suis très impressionnée par la qualité du risotto à la citronnelle et son bouillon au curry du Siam – d'autant que ce plat, digne d'un 3-étoiles, a été concocté dans des cuisines ridiculement exiguës. Le chef français, Yannis Martineau, est d'un tout autre avis : « Mes cuisines ne me semblent plus aussi petites », me dit-il. Je sais bien qu'il s'y est fait, mais avec leurs 12 m², les deux cuisines du train doivent compter parmi les plus petites du monde.

Une fois rassasiée, je me dirige en oscillant dans le cahotement des wagons, vers l'une des conférences qu'organise toujours la compagnie sur cet itinéraire, sur n'importe quel sujet : environnement, art ou culture. Cet après-midi-là, Debbie Banks, qui dirige la campagne en faveur de la sauvegarde des tigres menée par l'Agence pour l'environnement britannique, nous explique quels sont les problèmes qui menacent les félins aujourd'hui. Elle est accompagnée de Simon Clinton, fondateur de Save Wild Tigers. « En 1900, environ 100 000 tigres vivaient en liberté, nous apprend-il. Aujourd'hui, il en reste 3 890, dans treize pays seulement. Et à peine 7 % d'entre eux vivent en milieu naturel. » Selon l'association, leur nombre a diminué de 97 % en un siècle et Simon pense qu'il ne reste qu'une dizaine d'années pour les sauver.

Plus tard au cours de la soirée, A.J. et moi rejoignons le wagon d'observation. Le train traverse le territoire historique du tigre de Malaisie. J'ai l'impression un bref instant d'avoir surpris les yeux de l'un de ces gros chats au-dessus de la voie ferrée qui s'enfonce dans la nuit. Aurais-je été victime de mon imagination ?

À Padang Besar, ville-frontière entre la Malaisie et la Thaïlande, des portraits de la famille royale thaïe surgissent un peu partout le long des routes. Le paysage est un patchwork de champs de riz, de temples et de rochers escarpés de calcaire. Une large partie du Sud de la Thaïlande est couverte de plantations d'hévéas, dans les troncs desquels on distingue clairement

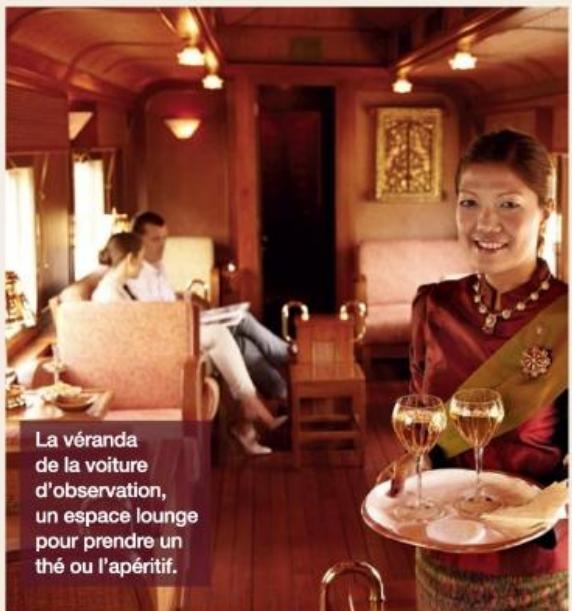


© RON BAMBRIDGE (RIZIÈRES) - MARK HIND (INTÉRIEUR DU TRAIN)

Nappes blanches, cristal, argenterie et porcelaine... Pour ne pas dépareiller, on s'habille pour dîner.



Dans les rizières, les paysans s'activent, c'est la saison du repiquage des plants. Dans le sud de la Thaïlande, on laboure avec un buffle et on replante à la main.



La véranda de la voiture d'observation, un espace lounge pour prendre un thé ou l'apéritif.

les entailles et les petits bols prêts à recueillir le latex qui en suinte. On compte toujours plus de mosquées que de temples bouddhistes. C'est plus au nord, près de Khao Chaison, que l'on commence à apercevoir dans les jardins des petits autels bouddhistes parés d'offrandes, de fleurs et d'encens. Des nuages lourds se reflètent dans les eaux lisses des rizières.

LE CHEMIN DE FER DE LA MORT

Un crissement de freins annonce l'étape de Kanchanaburi, à 128 km à l'ouest de Bangkok. Nous sommes venus voir le pont de la rivière Kwaï, rendu célèbre par le film de David Lean en 1957. Il permettait à l'époque de franchir la rivière Mae Khlong, qui changea de nom en 1960, pour devenir la rivière Kwaï et mieux profiter de la manne touristique. Si le pont en fer que nous avons sous les yeux ne ressemble pas à celui du film (qui est en bois), le spectacle des *longtail boats* qui foncent sur la rivière dans un vacarme assourdissant nous fait vite oublier cette petite déception. La chaleur est douce et parfumée. Quelques libellules voltigent devant les embarcations encore à quai. Mon groupe monte à bord d'un grand bateau au pont de bois pour une croisière sur la rivière Kwaï et un petit cours d'histoire sur cette voie ferrée.

Nous apprenons ainsi que « le chemin de fer de la mort » n'a pas usurpé son surnom. Lors de la Seconde Guerre mondiale, les Japonais décidèrent, pour des raisons stratégiques, de construire une voie ferrée entre la Birmanie et la Thaïlande. Entre 1942 et 1943, près de 69 000 prisonniers de guerre et 200 000 paysans asiatiques furent réquisitionnés. Les conditions de travail étaient terribles et, une fois la ligne achevée, on a pu estimer que 130 000 hommes avaient succombé, de maladie ou de privation. Le cimetière de guerre de Don Rak, tout proche, perpétue la mémoire de ces hommes. Le mythique édifice ressemble un peu à un vieux pont fatigué. Nous glissons entre ses piliers de béton décolorés par le temps. L'eau boueuse contraste avec le vert éclatant des arbres qui envahissent les rives. Là, au milieu de la jungle et entourés de temples, il est difficile d'imaginer ce que fut la guerre. D'en mesurer l'ampleur et les conséquences tragiques.

Tandis que nous remontons à bord de notre train, un peu moroses, je regarde le tigre d'or blasonné sur l'un des wagons. C'est bien le seul tigre que j'aurai aperçu durant mon voyage, mais je me console en me disant que le gouvernement malais s'est engagé à doubler leur nombre d'ici 2022.

Le pont s'éloigne et fait place peu à peu à des plantations de papayes, de cocotiers et de bananiers. Les derniers lambeaux de la forêt tropicale sont avalés par les faubourgs populeux de la capitale thaïe. Après avoir parcouru plus de 2 000 km, l'Eastern & Oriental Express touche au but. En fin d'après midi, nous pénétrons dans le brouhaha de Hua Lamphong Station, la gare centrale de Bangkok. A.J. me précède sur le quai dans son costume flambant neuf. Le sourd bourdonnement de la ville se rapproche. ■

TEXTE : STEPHANIE CAVAGNARO



À savoir avant de monter à bord...

L'Eastern & Oriental Express : son nom évoque à lui seul l'exotisme et le luxe. Un voyage unique à savourer au rythme des paysages.

Quand y aller

Singapour, la Malaisie et la Thaïlande ont un climat tropical, la température moyenne est de 30°.

L'Eastern & Oriental Express circule de janvier à avril, et de septembre à décembre.

Décalage horaire

Singapour, Malaisie : GMT + 8
Thaïlande : GMT + 7.

Cuisine gastronomique

Les menus ont été concoctés par le chef français Yannis Martineau.

Comment s'y rendre

Vol Paris-Singapour-Bangkok-Paris : à partir de 600 €.

Itinéraires

Plusieurs voyages sont proposés au départ de Singapour ou au départ de Bangkok.

Singapour – Bangkok
3 jours / 2 nuits

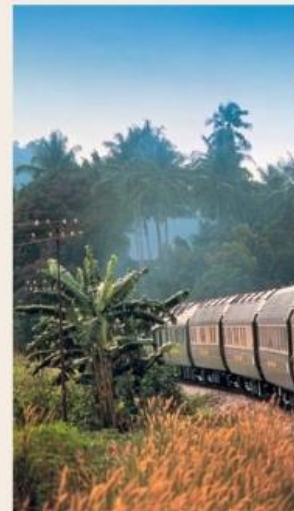
Bangkok – Singapour
4 jours / 3 nuits

Kuala Lumpur – Bangkok
2 jours / 1 nuit

Depuis 2015, la compagnie propose également la croisière « **Légendes de la péninsule** », un itinéraire inédit à travers la Malaisie et la Thaïlande, qui traverse les plantations de thé des « Cameron Highlands ». 7 jours / 6 nuits. Départ unique le 3 octobre 2016.

De nombreuses extensions balnéaires ou culturelles sont possibles au départ de Bangkok.

Pour tous renseignements : belmond.com



Sur le quai de la gare de Bangkok, le personnel, qui a été à notre service 24 h sur 24, nous quitte avec un *wai*, le salut traditionnel thaïlandais.

© MARK HIND (HOTESSE ET STEWARD) - IAN LLOYD (TRAIN)



NATIONAL GEOGRAPHIC FRANCE
13, rue Henri-Barbusse - 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 60 96

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN-PIERRE VIGNAUD

DIRECTION ARTISTIQUE : Elsa Bonhomme

RESPONSABLE DE LA RÉDACTION :

Marie-Amélie Carpio-Bernardeau

RESPONSABLE DE LA PHOTO : Emanuela Ascoli

CHEF DES INFOS : Gaëlle Renouvel

SECRIÉTAIRES DE RÉDACTION : Sophie Dolce (1^{re} SR), Olivier Salmon

MAQUETTEURS : Patrick Cosuru et Isabelle Sachot

VERSION NUMÉRIQUE ET ASSISTANTE

DE LA RÉDACTION : Nadège Lucas

CARTOGRAPE : Hugues Piolet

TRADUCTEURS : Béatrice Bocard, Bernard Cucchi, Odile Demange

FABRICATION

Stéphane Rousselis, Mélanie Molitî

Imprimé en Pologne : RR Drukarnia, ul. Obr. Modlina 11, 30-733 Kraków, Pologne

Photogravure : MOHN Media GmbH,
Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33811 Gütersloh,
Allemagne.Dépôt légal : mai 2016 (date de parution du titre)
Diffusion : Prestalis, ISSN en cours d'attribution
Commission paritaire : en cours d'attribution

Licence de la NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Magazine trimestriel édité par : NG France

Siège social : 13, rue Henri-Barbusse,

92624 Gennevilliers Cedex

Société en Nom Collectif au capital de 5 892 154,52 €

Ses principaux associés sont : PRISMA MÉDIAS et VIVIA

ROLF HEINZ,

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION, CO-DÉRANT
13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Tél. : 01 73 05 60 96

MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT

Julie Le Roch, directrice adjointe
Hélène Coin, chef de groupe

DIFFUSION

Serge Hayek, Directeur Commercial Réseau (01 73 05 64 71)

Bruno Recut, Directeur des ventes (01 73 05 56 76)

Laurent Grolée, Directeur Marketing Client (01 73 05 60 25),

Charles Jouvin, Directeur Marketing, Études et Communication (01 73 05 53 28)

PUBLICITÉ

DIRECTEUR EXÉCUTIF PRISMA PUB :
Philippe Schmidt (01 73 05 51 88)

DIRECTRICE COMMERCIALE : Virginie Lubot (01 73 05 64 50)

DIRECTRICE COMMERCIALE (opérations spéciales) :
Géraldine Pangrazzi (01 73 05 47 49)

DIRECTEUR DE PUBLICITÉ :

Arnaud Maillard (01 73 05 49 81)

DIRECTRICES DE CLIENTÈLE :

Evelyne Allain Tholy (01 73 05 64 24); Laetitia Barreau

(01 73 05 69 80); Sabine Zimmermann (01 73 05 64 50)

DIRECTRICE DE PUBLICITÉ - SECTEUR AUTOMOBILE ET LUXE :
Dominique Bellanger (01 73 05 45 28)

Responsable Back Office : Katell Bideau (01 73 05 64 67)

Responsable Exécution : Laurence Prêtre (01 73 05 64 94)

Assistante Commerciale : Corinne Prod'Homme (01 73 05 64 50)

SERVICE ABONNEMENTS

NATIONAL GEOGRAPHIC FRANCE ET DOM-TOM

62066 Arras Cedex 09. Tél. : 0 811 23 22 21

www.prismashop.fr/ngtraveler

VENTE AU NUMÉRO ET CONSULTATION : Tél. : 0 811 23 22 21

(prix d'une communication locale)

Abonnement

France : 1 an - 4 numéros : 23,80 € (frais de port offerts)

Belgique : 1 an - 4 numéros : 28 €

Suisse : 14 mois - 4 numéros : 38 CHF

Canada : 1 an - 4 numéros : 35,96 CAN\$



NATIONAL GEOGRAPHIC TRAVELER (US)

EDITORIAL DIRECTOR SUSAN GOLDBERG

EDITOR IN CHIEF GEORGE W. STONE

DIGITAL DIRECTOR ANDREA LEITCH

DESIGN DIRECTOR MARIANNE SEREGI

DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY ANNE FARRAR

SENIOR EDITOR JAYNE WISE

FEATURES EDITOR AMY ALIRO

DEPARTMENTS EDITOR HANNAH SHENBERG

CHIEF RESEARCHER MARILYN TERRELL

PRODUCTION DIRECTOR KATHIE GARTREL

PUBLISHER AND VICE PRESIDENT

KIMBERLY CONNAGHAN

INTERNATIONAL PUBLISHING

YUJA P. BOYLE, SENIOR VICE PRESIDENT,

INTERNATIONAL MAGAZINE PUBLISHING

ARIEL DEACO-LOHR, DIRECTOR, INTERNATIONAL

MAGAZINE PUBLISHING

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS, LLC

CEO DECLAN MOORE

GLOBAL NETWORKS CEO COURTNEY MONROE

CHIEF OPERATING OFFICER WARD PLATT

CHIEF MARKETING AND BRAND OFFICER

CLAUDIA MALLEY

LEGAL AND BUSINESS AFFAIRS JEFFREY SCHNEIDER

CHIEF TECHNOLOGY OFFICER JONATHAN YOUNG

BOARD OF DIRECTORS CHAIRMAN GARY E. KNELL

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

PRESIDENT AND CEO Gary E. Knell

NATIONAL GEOGRAPHIC TRAVELER IS PUBLISHED BY
NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS, LLC. FOR MORE
INFORMATION, CONTACT NATGEO.COM/INFO.COPYRIGHT © 2016 NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS,
LLC. ALL RIGHTS RESERVED. NATIONAL GEOGRAPHIC
TRAVELER AND YELLOW BORDER: REGISTERED
TRADEMARKS ® MARCAS REGISTRADAS.OBJECTIF
BERLIN**Découvrez les plus belles villes du monde
avec les nouveaux guides 48 heures National Geographic !**

Ce mois-ci, destination Berlin pour une promenade à Prenzlauer Berg, le quartier branché du nouvel Est berlinois. Aujourd'hui réputé pour ses cafés et ses boutiques originales, Prenzlauer Berg était, à l'époque de la RDA, un creuset pour les artistes et les candidats à l'émigration.

Entre la Kollwitzplatz et le plus ancien château d'eau de la ville, la promenade débute par des petites rues bordées d'antiquaires, de boutiques de mode et de nombreux cafés. La Husemannstraße, unique rue du quartier à avoir été restaurée avant la chute du Mur car elle servait régulièrement de décor de cinéma pour la DEFA (studio d'État de la RDA), mène ensuite à la Kulturbrauerei. Cette « brasserie culturelle » accueille des théâtres, des maisons d'édition, des musées et une exposition passionnante sur la vie quotidienne en RDA.

Autour de la station de métro Eberswalder Straße, cœur névralgique du quartier, les bonnes adresses ne manquent pas. On peut savourer la meilleure Currywurst de Berlin-Est chez Konnopke's Imbiss ou une bière fraîche à l'ombre des vieux châtaigniers du Prater, le plus ancien Biergarten berlinois.

Après l'alignement des façades anciennes et pittoresques de l'Oderberger Straße s'ouvre le Mauerpark (parc du Mur), oasis de verdure et pierre angulaire multiculturelle du nouvel Est. Là où se dressait autrefois le « couloir de la mort » frontalier de la RDA, des personnes venues du monde entier flânen aujourd'hui au marché aux puces. La promenade se termine enfin dans la Bernauer Straße où un morceau du Mur encore debout ainsi que le mémorial du Mur de Berlin rappellent avec émotion cette page sombre de l'Histoire.



Les guides 48 heures National Geographic : des guides 3 en 1 pour découvrir l'essentiel de la ville grâce à des conseils de visites et de promenades ainsi que des cartes détaillées accompagnées d'une sélection d'adresses plébiscitées par la communauté TripAdvisor. Sans oublier l'appli complémentaire à télécharger à partir de votre guide pour retrouver les infos pratiques et de géolocalisation actualisées en temps réel. Disponibles en librairie à 8,90 €.

Dire « SALUT » dans toutes les langues



BRÉSIL
Olá

Les Brésiliens saluent les nouveaux venus par un contact visuel appuyé et une poignée de main. Les amis ont droit à une bise sur chaque joue.

INDE
Namasté

Joignez les mains et inclinez-vous. Le contact entre homme et femme n'existe pas, sauf dans un contexte professionnel, où ils se serrent la main.

NOUVELLE-ZÉLANDE

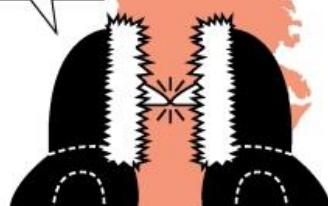
Kia ora



La salutation s'exprime en général par un « *Kia ora* », auquel on ajoute souvent un *hongi*, un frottement de nez où se mêlent le souffle de vie et l'énergie spirituelle.

GROENLAND

Aluu



Sur cette île de l'Arctique, on dit bonjour au visiteur en lui serrant la main. Le *kunik*, qui consiste à se frotter mutuellement le nez, est réservé aux proches.

PAYS-BAS

Hello



Au travail, on se dit « bonjour » en se serrant la main. Les amis, eux, s'embrassent trois fois sur les joues.

MAROC

Salam



À la cantonnade, il est d'usage d'employer « *Assalamou aleikoum* » (que la paix soit avec vous). Pour se saluer individuellement, on garde le terme « *Salam* » (la paix).

THAÏLANDE

Sawatdee kha



Joignez les mains en position de prière et inclinez légèrement la tête. Plus les mains sont placées haut, plus le respect est grand.

CORÉE DU SUD

Annyeong haseyo

Inclinez-vous, les mains le long du corps, et dites « *Annyeong haseyo* ». Une révérence plus marquée exprime davantage d'estime.

CUBA

Hola



À Cuba, on se salue par une vigoureuse poignée de main. Mais ne soyez pas surpris si vous recevez aussi une accolade et une bise sur la joue.

NOUVEAU

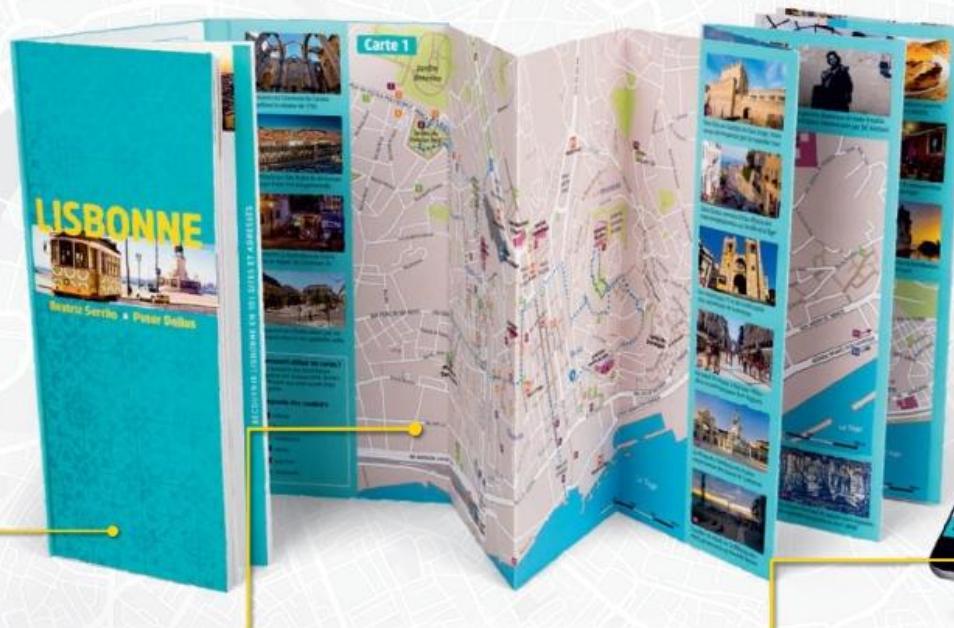
48
HEURES

Des guides 3 en 1 pour profiter de votre séjour !



Découvrez les plus belles villes du monde !

- Visiter les parcs de **Berlin**
- Ecouter du fado à **Lisbonne**
- Flâner sur les bords de la Tamise à **Londres**
- Se perdre entre les buildings de **New York**...



1 Un livret

avec 101 sites et adresses + 3 itinéraires de promenade pour découvrir la ville

2 Des cartes détaillées

des principaux quartiers et un plan des transports pour se repérer en un clin d'œil

3 Une appli

à télécharger gratuitement pour ne rien manquer : enregistrez vos lieux favoris et laissez-vous guider en temps réel !

L'essentiel des villes dans votre poche !

NATIONAL
GEOGRAPHIC

tripadvisor®

LE JARDIN DE MONSIEUR LI



le jardin secret de Monsieur Li est un parfum